

HOMMAGE A L'HELLADE HEROIQUE

ONT COLLABORÉ

S. A. le Prince Amr Ibrahim
S. E. Theo. Nicoloudis
S. E. Sir Andrew Cunningham
S. E. Sir Arthur Longmore
S. E. Ahmed Kamel Pacha
S. E. le Dr. Taha Hussein Bey
S. E. Antoun Ghemayel Bey
S. E. le Baron L. de Benoist
S. E. B. Szalatnay-Staeho
S. E. Hassan Djeddaoui
S. E. Sesostris Sidarous Pacha
Mirrit Boutros Ghall
Stanislas Stronski
Tewfik El Hakim
Noel Baker
P. de la Valette
Marie Cavadia
J. R. Flechter
José Canerl
Mahmoud Kamel
Ed. Gallad
Henri François



HOPLOTODROME MORT
Bas relief du VI^e Siècle
(Musée National d'Athènes)

Textes de

Ernest Renan, Victor Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Maurice Barrès, Sully Prudhomme, M. de Plessis,
Charles Maurras, R. de la Tallhède, Gerard de Nerval, Casimir Delavigne, Byron, Shelley, Keats,
Louis Menard, C. Palamas, A. Sikelianos, S. Skiplis, A. Embiricos, G. Drossinis, etc., etc.

A CE NUMÉRO :

Achille et Josée Sekaly
Jeanne Marquès
André Bonnard
H. Devoushvre
Léon Gulchard
A. Merton
Ch. Buckley
B. Spencer
R. Liddel
A. de Marfignac
Gilbert Trollet
Arsène Yergath
Ellsabeth Loukianoff
J. P. Ballod
Eloy Trouvère
Georges Heneln
Claude Toha Hussein
Raoul Pangalo
S. Themell
L. Scigto
Athina Pappa
A. Khédry

Numéro Spécial de
LA SEMAINE EGYPTIENNE

La plus importante revue d'Orient

P.T. 20



La lubrification telle que les fabricants de votre voiture la recommandent

LE GRAISSAGE SPECIALISE SHELL est basé sur les recommandations des fabricants d'automobiles, selon lesquelles la lubrification correcte et efficace, à des intervalles réguliers, prolonge la vie de la voiture et lui assure un roulement facile et agréable. Le personnel chargé du GRAISSAGE SPECIALISE SHELL travaille d'après un tableau-guide détaillé spécifiant le procédé propre à appliquer à la marque et au modèle particuliers de votre voiture. Systématiquement, l'opération nécessaire à chacune des parties de la voiture figurant sur ce tableau est exécutée et enregistrée dans le CAHIER D'ENTRE-

TIEN, qui restera entre vos mains en guise d'un registre complet du travail accompli dans votre voiture. LE GRAISSAGE SPECIALISE SHELL est un service qui ne laisse rien au hasard. C'est un service 100% efficace. Soyez guidé par l'emblème rouge et jaune, qui vous désignera la Station Shell où ce GRAISSAGE SPECIALISE pourra être obtenu.



SIGNIFIE SECURITE SUR LA ROUTE!

ENVOYEZ CE COUPON AUJOURD'HUI ou remettez-le vous-même à la plus proche STATION DE SERVICE SHELL avec votre nom et adresse, et vous recevrez un exemplaire du "VADE MECUM DE L'AUTOMOBILISTE".



Nom.....

Adresse.....

COMMERÇANTS!

LES MAGASINS
les mieux conçus
les plus élégants
et les plus spacieux du Caire

sont ceux de

L'IMMOBILIA

carrefour Kasr-el-Nii — Madabegh

la plupart de ces magasins ont trois étages dont une soupenle et un sous-sol

Faites votre demande de suite si vous désirez être en bonne place

Pour tous renseignements s'adresser à LA GÉRANCE

25 Rue Cheikh Abou-el-Sebaa

Les meilleurs spectacles
L'ambiance la plus agréable
Le confort le plus apprécié

Vous les trouverez toujours

AUX CINEMAS

MOHAMMED - ALY

ROYAL (Salle avec conditionnement d'air)

STRAND

Il suffit de les fréquenter pour s'en convaincre

R.C. 589

Hospitalité

Une bonne tasse de café
préparée avec soin



Rien de meilleur après le repas qu'une tasse de café préparée avec soin. Le café, surtout lorsqu'il est de qualité, active la digestion et fortifie le corps. Monsieur retournera à son bureau rempli d'une vigueur nouvelle et vos invités apprécieront votre intelligente hospitalité.

BRAZILIAN COFFEE STORES

GROUND
COFFEE



AL-HILAL

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100
 } Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration

69, Rue Gabalaya, Zamalek

LE CAIRE

LA GRÈCE VICTORIEUSE

par M. Th. Nicoloudis

Le drame hellénique — le drame le plus dramatique de la guerre actuelle — clot son second acte par la chute de la Crète. Jamais la gloire n'a cou-



Ce numéro est dédié
 à Sa Majesté
GEORGES II
 Roi des Hellènes

sa liberté afin de sauver son alliée l'Italie de la défaite et de l'humiliation.

Voilà pourquoi la glorieuse, la légendaire défaite de la Grèce, constitue le drame le plus dramatique de la guerre actuelle et voilà pourquoi ceux qui, comme moi, ont vécu la gloire de cette période hellénique et le lourd deuil de notre défaite et de notre asservissement, ne cherchent plus que la dignité du silence et de l'isolement du chagrin.

Mais *La Semaine Egyptienne* consacre un numéro spécial à l'héroïsme grec et insiste pour qu'un humble artisan de ce haut esprit qui a guidé la Grèce de 1940 à l'épopée albanaise trace dans ses pages quelques lignes. Après une longue hésitation je renonce pour un moment au silence que je me suis fixé comme une règle de vie pendant les heures douloureuses de l'exil. Et je dis que malgré tout cela, malgré son écrasement de la part de deux empires, la Grèce du 28 Octobre 1940, la Grèce du Pinde, de Korytza de Chimara, de Thrace, de l'Olympe, de Crète est le seul pays victorieux de la guerre. Chaque acte, chaque expression, chaque bataille de cette période hellénique a été une explosion morale qui a illuminé le monde. Hitler, suivi par son triste Sancho-Mussolini, peut gagner des victoires avec ses légions et ses machines, peut écraser des pays, peut semer la terreur sur la terre. Mais du moment qu'il n'a pas compris, qu'en attaquant dans le dos la Grèce combat-

S.E. M. TH. NICOLOUDIS

tante il a été déshonoré pour les siècles, Hitler est vaincu, et vaincu définitivement. Il y a des crimes moraux qu'aucune raison politique ne peut justifier. Il peut se faire que les conséquences matérielles de la défaite de Hitler n'aient pas encore apparues mais les conséquences morales de son acte infâme existent, et, celles-là l'ont déjà condamné.

La Grèce passera assurément par un long chemin de martyr. L'écho de la fière résistance du peuple grec ensanglanté, douloureuse nous parvient des montagnes et des mers d'en face. La Grèce n'a pas combattu seulement d'une manière sublime, mais elle est le seul pays qui envisagea avec courage et dignité, même après l'invasion, le conquérant. D'où d'ailleurs, les persécutions, les martyres, la faim des populations.

Mais la Grèce ne meurt pas. Surtout la Grèce de 1940 qui, avec son sang, a écrit les plus glorieuses pages de notre histoire et a répété aux hommes ses ordres moraux éternels. Ce coin sacré de la terre d'où ont surgi à travers les siècles tant de leçons fondamentales, constitue pour une fois encore en ce moment critique de l'histoire de la civilisation, le roc moral inébranlable contre lequel se brisèrent impuissants la violence, la fraude, le crime. Mais Hitler sera toujours un homme perdu et une affaire perdue,



Hospitalité

Une bonne tasse de café
préparée avec soin

Rien de meilleur après le repas qu'une tasse de café préparée avec soin. Le café, surtout lorsqu'il est de qualité, active la digestion et fortifie le corps. Monsieur retournera à son bureau rempli d'une vigueur nouvelle et vos invités apprécieront votre intelligente hospitalité.

BRAZILIAN COFFEE STORES



AL-HILAL

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100
Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration

69, Rue Gabalaya, Zamalek

LE CAIRE

LA GRÈCE VICTORIEUSE

par M. Th. Nicoloudis

Le drame hellénique — le drame le plus dramatique de la guerre actuelle — clot son second acte par la chute de la Crète. Jamais la gloire n'a couvert plus tendrement un pays, comme elle a couvert la Grèce pendant son épopée de six mois en Epire et en Albanie et jamais injustice n'a provoqué une telle indignation mondiale comme celle que l'Allemagne a provoquée par son agression criminelle en poignardant dans le dos un petit pays, combattant héroïquement pour sa liberté afin de sauver son alliée l'Italie de la défaite et de l'humiliation.

Voilà pourquoi la glorieuse, la légendaire défaite de la Grèce, constitue le drame le plus dramatique de la guerre actuelle et voilà pourquoi ceux qui, comme moi, ont vécu la gloire de cette période hellénique et le lourd deuil de notre défaite et de notre asservissement, ne cherchent plus que la dignité du silence et de l'isolement du chagrin.

Mais *La Semaine Egyptienne* consacre un numéro spécial à l'héroïsme grec et insiste pour qu'un humble artisan de ce haut esprit qui a guidé la Grèce de 1940 à l'épopée albanaise trace dans ses pages quelques lignes. Après une longue hésitation je renonce pour un moment au silence que je me suis fixé comme une règle de vie pendant les heures douloureuses de l'exil. Et je dis que malgré tout cela, malgré son écrasement de la part de deux empires, la Grèce du 28 Octobre 1940, la Grèce du Pinde, de Korytza de Chimara, de Thrace, de l'Olympe, de Crète est le seul pays victorieux de la guerre. Chaque acte, chaque expression, chaque bataille de cette période hellénique a été une explosion morale qui a illuminé le monde. Hitler, suivi par son triste Sancho-Mussolini, peut gagner des victoires avec ses légions et ses machines, peut écraser des pays, peut semer la terreur sur la terre. Mais du moment qu'il n'a pas compris, qu'en attaquant dans le dos la Grèce combat-



S.E. M. TH. NICOLOUDIS

tante il a été déshonoré pour les siècles, Hitler est vaincu, et vaincu définitivement. Il y a des crimes moraux qu'aucune raison politique ne peut justifier. Il peut se faire que les conséquences matérielles de la défaite de Hitler n'aient pas encore apparues mais les conséquences morales de son acte infâme existent, et, celles-là l'ont déjà condamné.

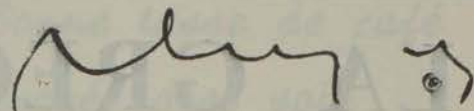
La Grèce passera assurément par un long chemin de martyr. L'écho de la fière résistance du peuple grec ensanglanté, douloureuse nous parvient des montagnes et des mers d'en face. La Grèce n'a pas combattu seulement d'une manière sublime, mais elle est le seul pays qui envisagea avec courage et dignité, même après l'invasion, le conquérant. D'où d'ailleurs, les persécutions, les martyres, la faim des populations.

Mais la Grèce ne meurt pas. Surtout la Grèce de 1940 qui, avec son sang, a écrit les plus glorieuses pages de notre histoire et a répété aux hommes ses ordres moraux éternels. Ce coin sacré de la terre d'où ont surgi à travers les siècles tant de leçons fondamentales, constitue pour une fois encore en ce moment critique de l'histoire de la civilisation, le roc moral inébranlable contre lequel se brisèrent impuissants la violence, la fraude, le crime. Mais Hitler sera toujours un homme perdu et une affaire perdue,

puisqu'il fermera toujours les yeux et baissera la tête toujours honteux devant l'inextinguible lumière de la victoire morale de la Grèce. Cette lumière est celle qui conduira les hommes à la délivrance des forces obscures de la matière, de la violence et de la haine.

La lutte alors continue. La Grèce aux côtés de la Grande-Bretagne, qui a couru à notre secours avec une telle vaillance, une telle abnégation, la Grèce ayant en tête son Roi, son Gouvernement, ses apôtres, incarnant l'idéal national et exprimant l'esprit grec qui connaît l'asservissement, continueront à travers le monde la campagne sacrée. Tous les Grecs, en rangs serrés autour du Roi et de leur gouvernement légal, continueront la bataille in extremis par

toutes leurs forces physiques, spirituelles, matérielles. Gardons notre courage intact. Une affaire aussi glorieuse que l'affaire grecque, grande pour la Grèce mais grande aussi pour l'humanité, n'ira pas en vain. Tant de sacrifices, tant d'héroïsmes, tant de sang sublime qui a de nouveau arrosé la terre grecque, font de la Grèce une force invincible. N'oublions pas qu'en ce moment nous sommes les premiers citoyens du monde. Et comme tels, faisons notre devoir d'une manière irréprochable jusqu'à la fin de la terrible épreuve qui bouleverse l'humanité.

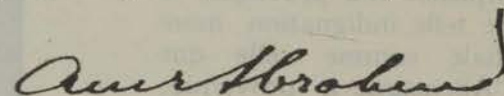


MESSAGES

DE S.A. LE PRINCE AMR IRBAHIM

Président du Comité Egypte-Grèce

Les grands Etats luttent pour la domination mondiale tant politique qu'économique. Les petits eux, luttent pour une noble cause, la Liberté; et lorsqu'on considère l'héroïque effort opposé par la vaillante Armée Hellénique aux innombrables Légions de Rome, l'on ne peut que s'incliner profondément ému.



DE M. ANTHONY EDEN

Ministre des Affaires Etrangères

«La Chambre entière, est d'accord qu'aucun hommage ne peut assez louer ce que la Grèce a accompli».

ANTHONY EDEN

DE SIR ANDREW CUNNINGHAM

Amiral de la Flotte Britannique de la Méditerranée.

I understand that your Easter number is being devoted to a commemoration of the magnificent effort of the Greek nation in their battle for liberty. It has happened that your request to me was received on the anniversary of Greek Independence Day when we of Great Britain are proud to think that we played some part in the re-birth of modern Greece. We feel, one and all, however, that there is no story in the glorious history of Greece that will surpass that of her achievements in these last months, when in the face of wanton attack by a vastly superior and powerful enemy, she threw back the invader and showed yet again the spirit which has placed so high the name of Greece.

I offer, therefore, my tribute of sincere admiration on behalf of the British Navy, an admiration which I know is echoed by the whole British nation.

DE SIR ARTHUR LONGMORE

Commandant en Chef de l'Aviation Britannique dans le Moyen-Orient

I am happy to give a message for the Easter number of *La Semaine Egyptienne* especially as I understand that tribute is to be paid therein to the splendid war effort of the Greeks.

This has excited the wonder and admiration of the world as a shining example of the success attainable by free and fearless men against the bullying and grasping forces of Hitler and Mussolini.

It has been the privilege of the Royal Air Force to support the gallant Greeks in their successive defeats of the Fascist armies, victories which recall the historic overthrow of the Persian hordes by their ancestors.

We look forward, in association with our Allies, to a peace secured by Victory and to the safeguarding of the freedom both of Nations and individuals throughout the world.

HYMNE A L'HELLADE HEROIQUE

par **S. E. Ahmed Kamel Pacha**

Directeur Général de la Municipalité d'Alexandrie



Il n'est pas de pays qui soit, plus que la Grèce, apparenté à l'Egypte par de longs siècles d'histoire au cours desquels Grecs et Egyptiens ont échangé leurs travaux, leurs idées et même leurs dieux; et notre ville d'Alexandrie est si remplie du souvenir de la Grèce qu'on n'y peut faire trois pas sans y rencontrer sa rayonnante image.

Nous ressentons, plus que jamais, combien ce lien millénaire nous rattache encore à la noble terre d'Hellade défendant ses libertés et ses traditions qui sont l'honneur de son histoire et de sa race, et nous saluons son prodigieux élan qui a retrouvé, sur la crête du Pinde, les armes de l'antique épopée.

La divine Sagesse, porteuse elle aussi du casque et de la lance, sur le sol même où elle a pris naissance, garde son visage sévère.

Le trésor intellectuel et moral dont l'Hellade est la dépositaire et qu'elle a dispensé au monde, sa lutte ardente et dure pour reconquérir, après une longue oppression, son indépendance, imposent un grand respect.

Nous admirons sa civilisation dont les disciples austères sont faites de mesure et de justice et nous voulons espérer que les forces spirituelles qui ont eu la Grèce pour berceau, veillent aux défilés qui défendent le vieil honneur des hommes, puisque, comme au temps de son héroïque jeunesse, le fils de l'ancienne Grèce a répondu à celui qui lui commandait de rendre les armes :

— Viens les prendre !

Et dès lors, l'humanité, un instant frappée de stupeur, a repris confiance en ses destinées.

A. Kamel

MESSAGE DE S. E. SESOSTRIS SIDAROUS PACHA

Ancien Ministre d'Egypte à Athènes

A ces heures graves où tous les regards se tournent avec émotion vers la Grèce, cette terre historique dont l'immortel génie fut le flambeau des générations à venir, je ne puis, comme ancien Ministre d'Egypte à Athènes, m'empêcher, en songeant aux nombreux témoignages de sympathie et d'amitié dont je fus comblé durant ma mission auprès d'Elle, de venir, à l'occasion des Fêtes de Pâques, Lui adresser, avec mes fidèles souvenirs, un respectueux salut tout plein d'admiration et d'attachement, et Lui exprimer mes vœux très fervents pour la continuité de sa grandeur et de sa prospérité, et pour la félicité de son vaillant peuple sous l'égide éclairée de son Grand Roi bien-aimé, en même temps que les souhaits fervents que de tout coeur je forme pour la paix prochaine dans le monde.

SESOSTRIS SIDAROUS PACHA

MESSAGES

DE M. LE BARON L. DE BENOIST

Président du Comité National Français d'Égypte



Le BARON L. DE BENOIST

Nous aimons et nous admirons la Grèce antique dont les héros et les Dieux enchantent le souvenir de nos études classiques—dont les sites demeurent les lieux sacrés de l'esprit—dont les orateurs, les poètes, les artistes, les savants et les sages sont les immortels inspirateurs de la pensée humaine dont le génie est à l'origine de notre civilisation.

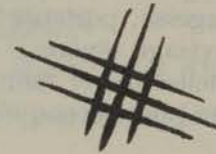
Nous aimons et nous admirons la Grèce moderne héritière du patrimoine spirituel de l'Hellade. Fidèle aux grandes traditions dont elle a reçu le legs, son courage et son esprit national n'ont pas failli dans la lutte implacable qui se poursuit contre la barbarie renaissante.

Nous lui serons éternellement reconnaissants d'avoir héroïquement arrêté les envahisseurs.

Dieu veuille que la victoire qui est certaine fasse reflleurir des beaux jours dont l'Hellade a donné les prémices à l'Humanité.

Avril 1941

L. de Benoist



DE M. STANISLAW STRONSKI

Ministre de l'Information de la République Polonaise



STANISLAW STRONSKI

On dit souvent :

— Ce pays est ma seconde patrie,
Quand il s'agit de la Grèce tout Européen pourrait dire :

— La Grèce est ma première patrie.

Et c'est certainement cette grande vérité historique de notre civilisation européenne qui est la source du profond respect que nous ressentons tous envers la Grèce alliée et sa lutte héroïque.

Jamais le fameux mot d'ordre des luttes polonaises à travers le monde n'a été plus juste et plus universel.

— Pour notre liberté et pour la votre.

Londres Mai 1941

Stanislaw Stronski

MESSAGE DE S.A. LE D^R TAHA HUSSEIN BEY

Il est des peuples dont le présent ne dément point le passé : telle est la Grèce. L'antique Hellade, qui a donné à l'humanité les bases de tout ce qui fait la valeur absolue d'une civilisation, n'avait pas hésité à prendre les armes pour leur défense.

La Grèce d'aujourd'hui, qui engage à nouveau la lutte, montrant ainsi qu'elle ne saurait renoncer en rien à son idéal de toujours, la Grèce est à ce point fidèle à elle-même et son histoire d'une si remarquable constance qu'on arrive difficilement à trouver les mots qu'il faut pour lui exprimer l'admiration qu'elle suscite et la sympathie profonde qu'elle fait naître dans tous les coeurs.

A la voir, simple et héroïque, renouveler ainsi son miracle, on ne peut qu'essayer de lui dire un hommage, le plus fervent qui soit, et l'on songe à ce miracle grec, à ce qui le rend si grave, car il est tout de sacrifice. Et c'est sans doute dans l'idée supérieure d'abnégation que l'on trouvera le plus facilement les raisons de la beauté et de la grandeur grecques. Cette idée dont la Grèce a donné quelques exemples si purs, quand, pour exprimer son besoin de beauté morale, elle nous propose une Iphigénie ou une Antigone, l'une, disposée à «quitter la lumière du jour» pour la plus grande gloire de sa patrie, l'autre, prête à tout sacrifier à son idéal de piété religieuse.

Et c'est naturellement, semble-t-il, que du mythe, on passe à la réalité. Léonidas et ses Trois-Cents Spartiates acceptent la mort d'un coeur vaillant pour la défense de leur sol, pour l'idée plutôt qu'elle incarne. Antigone disait qu'elle «ne souffrirait jamais assez pour ne pas mourir glorieusement»; Léonidas, lui meurt pour obéir aux lois de Lacédémone : mais n'était-ce pas déjà pour beaucoup plus encore?

C'est Socrate qui se sacrifie pour ce qu'il y a de plus beau au monde : la liberté de la pensée !

D'avoir, la première, indiqué aux hommes un si noble idéal, la Grèce était grande. Elle l'est plus encore aujourd'hui qu'il est en péril, d'avoir accepté de le protéger, avec tant de claire conscience et de résolution virile.

A l'heure où certaines nations, héritières directes de la civilisation grecque, se dérobent et s'effraient de devoir défendre des valeurs intellectuelles et morales qui font la dignité de l'homme, il n'est que légitime de se tourner vers la grande initiatrice, dans un élan d'amour et pour lui demander la dure leçon du courage.

DR. TAHA HUSSEIN BEY



MESSAGE DE TEWFIK EL HAKIM

Le jour où la Grèce répondit : Non ! à la force brutale qui cherche, partout, à écraser les peuples libres, le monde entier fut saisi d'étonnement.

Il n'y avait pourtant pas lieu d'être surpris, car la Grèce était simplement logique avec elle-même et fidèle à son passé.

Ce pays fut, en effet, le premier, dans toute l'histoire des hommes, à comprendre et à aimer la liberté. Jamais, non plus, avant la Grèce, le monde ne connut le vrai sens de la liberté de pensée.

C'est également la Grèce qui enseigna aux peuples la démocratie.

Il n'est donc pas étonnant de voir, aujourd'hui, cette glorieuse Grèce se dresser, tout entière contre les ennemis de la démocratie et de la liberté.

T. El Hakim



Portrait de TEWFIK EL HAKIM par Sabri

HYMNE A LA LIBERTÉ



D. SOLOMOS

TEXTES GRECS CLASSIQUES

O terre, terre comblée
des plus grands éloges
à toi de les justifier

SOPHOCLE

Je te reconnais à ton glaive,
à ton glaive au double tranchant,
à ton oeil ardent qui, sans trêve,
parcourt le monde en l'embrassant.

Des ossuaires des Hellènes
tu surgis, mâle de beauté,
tu surgis pour briser nos chaînes;
salut, salut, ô Liberté!

Ils furent ta sainte demeure
quand tu vivais de pleurs amers,
humiliée, attendant l'heure
que l'on te dit: «Sors, romps nos fers!»

Ah! qu'à sonner elle fut lente!
Tout était muet, avili.
Sur l'esclave, partout sanglante,
pesait la main de l'Osmanli.

Et nul ne t'aidait, misérable,
à porter ta croix de douleur,
que la mémoire impérisable
de quinze siècles de splendeur.

Tu te penchais, croyant entendre
au loin l'appel libérateur;
puis, sans espoir, lasse d'attendre,
tu tordais tes bras de douleur.

Tu t'écriais, triste, inquiète:
«Quand quitterai-je cet enfer!»
Mais tu n'entendais sur sa tête
que cris, sanglots et bruits de fer.

Guettant un rayon de lumière,
tu contemplais avec effroi
le sang, le deuil et la misère
de tes fils qui mouraient pour toi.

Quittant la retraite profonde
furtive tu sortais parfois
pour aller quêter par le monde
le secours des forts et des rois.

Mais la porte des grands est lourde
et lente à tourner sur ses gonds,
et leur âme demeure sourde
aux pleurs du malheur en haillons.

L'un paraissait vouloir te plaindre,
l'autre gémissait sur ton sein;
hélas! ils ne faisaient que feindre
quelque pitié de ton destin!

D'autres, plus durs que les barbares
qui te torturaient sans merci,
«Va retrouver tes palikares,
te disaient-ils, va-t-en d'ici!»

et regagnant ta sombre voûte,
tout ce qui charme encor tes yeux
sur le long parcours de ta route
te fait penser à nos aïeux.

Je vois ta tête qui s'incline
sur ton sein mouillé de tes pleurs,
De porte en porte ainsi chemine
le pauvre traînant ses douleurs.

Console-toi: pleins de ta flamme,
tes fils se dressent t'acclamant
ton amour inonde leur âme,
vaincre ou mourir est leur serment.

Des ossuaires des Hellènes
tu surgis mâle de beauté,
tu surgis pour briser nos chaînes;
salut, salut, ô liberté!

D. SOLOMOS

L'hymne à la liberté, qui est devenu l'hymne national hellénique, a été composé au mois de mai de 1825 par le célèbre poète Denis Solomos de Zante et mis en musique par un autre Ionien Nicolas Mantzaros. Nous publions ci-après les 16 premières strophes (il en compte 158) d'après la traduction de Gustave Laffon parue à Paris en 1880. Cette traduction étant versifiée elle a l'avantage de rendre aussi approximativement que possible, l'allure de l'original.

Société Anonyme de WADI KOM-OMBO

Fondée en 1904

Siège Social : Le Caire (Egypte)

26, Rue Madabegh

B.P. 738

Tél : 59077-59078

Capital : Lstg. 1.200.000

Mise en valeur, exploitation et vente de terres
à Kom-Ombo.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

S.E. JOSEPH CATTALUI PACHA, Président

Mr. LEON SUARES

Lt. RALPH HARARI

S E. ISMAIL SEDKY PACHA

S.E. MOHD. MAHMOUD KHALIL BEY

SIR ROBERT S. ROLO, Vice-Président

Mr. RENE CATTALUI BEY, Directeur-Général

Mr. HENRY V. MOSSERI

Société Générale des Sucrieries et de la Raffinerie d'Egypte

5 Sucrieries – 1 Raffinerie



Production : 240.000 Tonnes de Sucres Raffinés

destinées à la consommation de l'Egypte et du Soudan
Anglo-Egyptien, aux Forces Britanniques du Middle East
et aux marchés du Proche-Orient.



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

EXCELSIOR
GIANACLIS

LA COURSE AU FLAMBEAU



(Photo Alban)

MARIE CAVADIA

Depuis le début de la Guerre nous étions plongés dans un désordre moral effarant, un gâchis spirituel des plus boueux, un désarroi général qui — je le disais en un précédent article — « nous poussait à vivre l'âme de travers et les pieds au plafond. » L'accablante et mystérieuse défaite française achève d'un coup notre dérouté, nous précipitant jusqu'à l'extrême limite de ce chaos — Durant l'été qui suivit cet atroce printemps 1940, nous nous mouvions comme un troupeau d'aveugles, égarés au sein de dunes marécageuses...

Pourtant l'Angleterre entraînée par une vaillance d'illuminée, continuait la lutte, mais nous ne pouvions pas encore sentir la portée immense de cette aventure, nous ne pouvions pas encore comprendre que le premier pas vers la victoire venait d'être franchi puisque l'Angleterre au péril de sa vie se refusait à laisser périr le monde.

Le visage de l'Angleterre demeurait voilé, ses buts de guerre paraissaient mal définis. L'Amérique, congestionnée par le labeur des élections futures, se taisait toujours. La parole d'or que devait prononcer Roosevelt ne pouvait pas de sitôt être dite — chaque

pays à tour de rôle s'ingéniait à brouiller les cartes, appelant honneur et liberté ce que nous considérions comme le comble de l'esclavage. Ainsi la lâcheté portait-elle les insignes du courage et les trahisons devenaient-elles gestes louables.

Lorsque plus tard les philosophes s'essaieront à définir l'attitude des peuples durant la première période de cette guerre, l'élément saillant, pouvant justifier les actes des nations et des individus, et expliquer leurs différentes psychoses pourra être la peur.

Climats terribles de la peur qui parvient à briser les arbres, congeler les torrents, paralyser les âmes.

La peur pendant plusieurs mois — malgré les efforts surhumains de l'Angleterre pour arrêter ce fléau — menait précipitamment à la honte pays et hommes. Jusqu'à la minute, splendide entre toutes, où la nation la moins tapageuse, la plus modeste, la plus petite : La Grèce, mit enfin le hola à cette débacle européenne !

« que la lumière soit et la lumière fut ».

A partir de cet instant les yeux des aveugles s'ouvrirent, la peur cessa net son jeu infernal, le désarroi se fit ordre, les mots reprirent leur sens véritable et les esprits le sentiment de la beauté.

Une main d'enfant poussa le lourd rideau de fer qui nous gardait prisonniers dans nos erreurs et nous donna le ciel infini : Aéra ! Aéra ! comme seule limite à notre courage.

« Que la lumière soit et la lumière fut ». La Yougoslavie à son tour se lève de sa torpeur et marche au côté de la Grèce sur son terrible chemin de l'honneur qui exige le sacrifice des biens terrestres pour la sauvegarde des biens spirituels.

Que la lumière soit et la lumière fut... Au centre de l'Europe un homme se tue parce que lui aussi vient de comprendre sur quel plateau de la balance se trouve être le salut de son peuple...

Et si la lumière fut, c'est qu'arrivé essoufflé du bout des âges, un guerrier de l'ancienne Hellade a remis à son frère, un jeune Grec d'aujourd'hui, le flambeau précieux, couronné de flammes que de siècles en siècles les héros se transmettent afin que l'humanité jamais ne sombre dans la déchéance des ténèbres.

Que la lumière soit.

Marie Cavadia

Grèce - Tchécoslovaquie

TEMOIGNAGE

par M. B. Szalatnay-Stacho m.p.

(Photo Alban)

S.E. M. B. SZALATNAY-STACHO
Chargé d'Affaires de Tchécoslovaquie

LÉGATION DE LA RÉPUBLIQUE
 TCHÉCOSLOVAQUE DU CAIRE

No. 358/41.

Le Caire, le 5 Avril 1941

Cher Monsieur Stavrinou,

Je suis heureux que l'occasion me soit offerte par votre aimable invitation d'exprimer dans le numéro de Pâques de «La Semaine Egyptienne» les sentiments de la nation tchécoslovaque à l'égard de la vaillante nation grecque.

Toutes les nations, petites ou grandes, jouissent du même droit de disposer d'elles-mêmes. Décider du droit des nations par l'épée et la force des armes, se serait déclarer les plus faibles privées de tous droits, donner la sanction la plus brutale au droit du plus fort, rendre l'état de guerre permanent entre les nations, sacrifier la liberté et la dignité humaines au plus barbare despotisme militaire et renoncer aux bienfaits les plus précieux de la civilisation.

La Grèce défend héroïquement au prix du sang de ses fils ces principes démocratiques d'auto-détermination et d'indépendance nationale.

La nation tchécoslovaque ne peut qu'exprimer

sa très ardente sympathie à cette noble et glorieuse Grèce dans sa lutte actuelle pour la sauvegarde de son sol qui a si bien mérité de la civilisation et à laquelle nous sommes tous redevables des plus grands progrès réalisés dans le domaine de l'humanité et de la liberté des peuples.

Par un acte de brigandage inqualifiable, l'Allemagne hitlérienne a privé, après la capitulation honteuse de Munich, la nation tchécoslovaque de son indépendance.

Il ne lui a pas été permis de prendre les armes à l'époque de Munich quand une grande partie de son territoire historique lui devait être arrachée.

Par la suite, il est devenu évident que ce sacrifice de la Tchécoslovaquie n'a pas servi à sauver la paix chimérique. Son entier territoire a été envahi. Cet attentat contre la libre disposition de notre peuple trouvera son châtement. Une armée de soldats inconnus s'est formée immédiatement en Tchécoslovaquie. Elle lutte invisiblement par tous les moyens contre l'expansion toujours grandissante du Reich.

D'autre part, hors de ses frontières, l'armée régulière et autonome tchécoslovaque a été reconstituée des résidants à l'étranger et de nombreux réfugiés. Elle combat maintenant avec les alliés pour la cause commune et entretient avec ferveur la flamme de la résurrection de la terre de ses ancêtres.

Notre gouvernement siégeant en Angleterre est reconnu et forme partie intégrale de la patrie.

Le Dr. Benès est toujours considéré Président de la République. C'est ainsi que la continuité juridique de l'Etat Tchécoslovaque se documente. Quant au pacte de Munich, il n'est plus en vigueur.

L'histoire d'ailleurs atteste que notre peuple a dû souvent subir l'agression de son puissant voisin. Mais, il a toujours repris et a toujours su réparer. L'Allemagne n'a-t-elle pas été forcée à genoux en 1918 par les Alliés, parmi lesquels on comptait également de nombreuses légions tchécoslovaques reconues belligérantes? Après tout, les rugissements des fauves peuvent bien faire trembler un temps la forêt, mais l'homme, en fin de compte, a toujours eu raison des terreurs de la jungle. Et comme vous, amis Grecs, nous avons foi en l'homme. La liberté, l'indépendance, la paix et avant tout la victoire nous reviendront.

Voilà pourquoi, amis Grecs, si la sympathie de nos hommages est douloureuse, elle reste, malgré tout, toute illuminée d'espérance et de solidarité.

M. B. Szalatnay-Stacho

L'IMMORTEL CANTIQUÉ

par le Sénateur A. J. El-Gemayel-Bey



A. J. EL-GEMAYEL BEY

Depuis les siècles les plus reculés, l'Hellade a chanté l'*Immortel Cantique* de la Pensée, de la Beauté et de l'Héroïsme.

Ses Dieux en ont inspiré le thème.

Ses Sages en ont exprimé l'idée.

Ses Architectes, ses Sculpteurs en ont fixé les formes.

Ses Poètes épiques et lyriques en ont modulé les couplets.

Ses Sites et ses Iles en ont répété les échos.

Et l'Humanité entière en a toujours repris en chœur le refrain, avec admiration et enthousiasme.

Rome et Bagdad, l'Orient et l'Occident, le monde ancien et le monde moderne demeurent tributaires de la Grèce.

Nos lettres arabes subissant l'influence de Platon et d'Aristote, ont connu leur siècle d'or sous Haroun-el-Rachid et son fils Al-Mamoun.

La voix de la Grèce pensante et héroïque a pu parfois se taire à travers les âges, mais le souffle qui l'inspire ne s'est jamais éteint. Toujours elle est demeurée l'inspiratrice des penseurs, des poètes et des artistes.

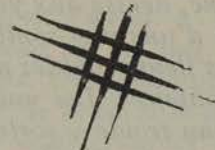
Plus tard, la voix de la Grèce s'est tue; mais c'était pour refaire entendre, en une fanfare glorieuse, son *Immortel Cantique* lors de la proclamation de son indépendance en 1821.

Cependant c'est peut-être en 1939 que l'Hellade Héroïque fait entendre les plus beaux accents de ce Cantique Immortel dont les couplets nous ont été transmis de génération en génération.

En envoyant ce modeste salut des rives du Nil

à l'Hellade héroïque, je ne puis résister au plaisir de citer ces vers que j'ai appris autrefois à chanter sur les sommets du Liban :

*Tu rêves, me dis-tu, du fier rivage attique,
Avec les monts sacrés à l'horizon lointain
Et les trirèmes d'or fendant soir et matin
La mer où se reflète un merveilleux portique.
Et ces pures splendeurs de l'harmonie antique,
Ce ciel grec plus suave encor qu'un ciel latin,
Changent toujours en toi leur Immortel Cantique.*



LA DANSE DE ZALONGO

*Telles des idées dans le cerveau
de quelque Dieu immortel,
dansent les femmes de Souli,
Sur le rocher de Zalongo,
avec un rythme sauvage.*

*Elles grandissent, elles grandissent,
la Grèce, ne peut plus les contenir,
Elles dépassent les frontières
de la vie, et comme des symboles,
elles se balancent dans l'air.*

*Sur le rocher de l'Eternité,
— femmes aux doigts de lys, —
elles dansent divinement,
et, avec la mort, elles entrent
dans l'immortalité.*

*Non, elle n'est pas finie,
mais elle se déroule sans fin,
et, comme une nouvelle constellation,
la danse de Zalongo
brille dans l'Immensité.*

SOTIRIS SKIPIS

(Trad. par Ph. Lebesgue et André Castagnon)

LA PRIÈRE SUR L'ACROPOLE



Le texte qu'on va lire ci-après est ce qui fut écrit de plus fameux sur le Parthénon et la Grèce antique.

Au moment où les barbares n'ont pas hésité à profaner ce temple de l'esprit et de la beauté qui symbolise les plus hauts sommets que les humains purent atteindre il est bon d'offrir cette prière de ferveur, au lecteur afin qu'il médite sur ce témoignage de sublime sérénité.

Que le lecteur ne manque pas de la relire encore une fois dans les moments tragiques que nous traversons et où il n'est question que de mort, de violence et de décombres il est bon de s'armer d'espoir et de sérénité que le Parthénon offre à tous.

O noblesse! ô beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères j'apporte à ton autel beaucoup de remords. pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

Je suis né, déesse aux yeux pers, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos qui a créé le monde, et de son fils qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie, et semblables à des forêts; seulement ils ne sont pas solides; ils tombent en ruines au bout de cinq ou six cent ans; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirées, ô Raison.

Mais ces temples me plaisaient: je n'avais pas étudié ton art divin; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore: «Salut, étoile de la mer..., reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes», ou bien: «Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin.» Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne moi ce ridicule; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

Et puis, si tu savais combien il est devenu difficile de te servir! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais.

De pesants hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une panbéotie redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié! Te souviens-tu de ce calédonien qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour t'emporter à Thulé? Ainsi font-ils tous...

Toi seule es jeune, ô Cora; toi seule est pure, ô Vierge; toi seule est saine, ô Hygie; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la nobles-

se du travailleur civilisé et le mets si fort au dessus du Scythe paresseux; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même après avoir respiré profondément; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence; toi qui es sa compagne et sa conscience; Energie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice, tu choisis d'habiter chez les Athéniens comme plus sages. Ton père cependant fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches; mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant: « Pardonne nous, déesse! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit », et rebatiront tes murs au son des flûtes, pour expier le crime de l'infâme Lysandre! Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères: à mon scepticisme qui me fait douter du peuple; à mon inquiétude d'esprit qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète, (qui diriges) idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'oeuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite sur tes colonnes; ma cellule sera sur ton architrave. Chose plus difficile! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils... J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salulaire; aide moi, ô toi qui sauves!

Que de difficultés, en effet, je prévois! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur! J'essayerai; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je l'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est.

Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous, sans folle outrecuidance, croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature, qui, comme la tienne, serait saine de tout point, n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus; qu'y faire? J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent point. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

Tu es vraie, pure, parfaite; ton marbre n'a point de tache; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera; mais si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici bas que symbole et que songe. Les Dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

ERNEST RENAN

Souvenirs d'enfance et de jeunesse.



TEMOIGNAGE

par l'honorable Hassan Djeddaoui

Député de Suez et de la mer Rouge



S.E. HASSAN DJEDDAOUI

Le Caire, le 26 Avril 1941

Mon Cher Stavrinou,

J'ai bien reçu votre lettre du 22 avril par laquelle vous m'invitez à collaborer au numéro de Pâques de la Semaine Egyptienne, qui sera consacré à l'effort titanesque de la Grèce.

J'ai bien peur de venir en retard, aussi je me hâte de vous envoyer ces quelques lignes, qui ne pourront, à mon grand regret se hausser à la hauteur de l'immortelle page que les Grecs sont en train d'écrire, avec leur sang, sur l'immortel sol de la Grèce.

Comme le disait Abraham Lincoln, dans son discours à Gettysburg, il y a près de quatre-vingts ans, le 19 novembre 1863, pour être plus exact :

« Il y a vingt sept ans, nos pères ont amené sur ce continent une nouvelle nation, conçue en la liberté et dédiée à la proposition que tous les hommes sont créés égaux. Nous sommes maintenant engagés en une guerre civile, mettant à l'épreuve l'existence d'une telle nation, ou de toute autre nation ainsi conçue et dédiée. Nous nous rencontrons sur un grand champ de bataille de cette guerre. Nous sommes venus pour dédier une partie de ce champ en un lieu de repos final, pour ceux qui ont donné, ici, leurs vies, pour que cette nation puisse vivre. Il est tout à fait propre et opportun que nous le fassions. Mais, à dire vrai, nous ne pouvons dédier, nous ne pouvons consacrer, nous ne pouvons sanctifier ce morceau de terre. Les hommes courageux, vivants ou morts, qui ont ici combattu, l'ont déjà sanctifié bien au-dessus de notre pouvoir. Le monde notera bien peu, et ne se rappellera que pour peu de temps, ce que nous disons ici, mais il ne pourra jamais oublier ce qu'ils ont fait eux, ici. Il nous revient à nous, les vivants, de nous dédier à l'oeuvre inachevée, que ceux qui ont combattu ici, ont si noblement amené jusqu'à ce point. C'est à nous d'être

dédiés, ici, au grand devoir qui reste devant nous; que de ces morts honorés, nous puissions aggrandir notre dévotion à la cause pour laquelle ils ont donné la pleine mesure de leur dévouement; que nous prenions ici la ferme résolution que leur mort ne soit point inutile; que cette nation, sous la garde de Dieu, ait une nouvelle naissance de liberté, et que le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, ne périra point sur la terre. »

Oubliez que ces nobles paroles ont été adressées, il y a quatre-vingts ans, aux Américains, et vous trouverez, comme moi, que presque seule, parmi les petites nations, la Nation Grecque, devenue grande par son effort, son courage, et son sacrifice, mérite qu'on les lui adresse.

Le monde civilisé s'en va vers l'abîme. Comme un coursier fou, l'armée allemande, continue sa course folle à travers l'Europe. Rien ne l'arrête, et les nations, comme des petits enfants peureux, s'ôtent de sa roue. Il faut qu'il y ait, un homme, plusieurs hommes courageux pour chercher à l'arrêter dans sa course terrible. La Grèce a eu ce courage; elle en sort meurtrie, mais son exemple sera certainement suivi, par d'autres. N'a-t-elle pas prouvé, au monde ébahi, que cette armée allemande, la plus formidable, si elle n'a pas encore été vaincue, n'est point invincible, et que, homme pour homme, elle n'est en rien supérieure, aux autres armées? N'a-t-elle pas arrêté, dans sa course, une armée dix fois supérieure, en nombre et en équipement?

Quand la civilisation sortira intacte de ce cauchemar où le monde vit, les Grecs, ceux qui sont morts et ceux des combattants qui auront survécu, auront leur droit à la reconnaissance du monde entier.

Antar, notre poète arabe, avait dit :

*Ne me donnez pas, dans le déshonneur, la source
[de la vie,
Mais donnez-moi, dans l'honneur, l'eau la plus in-
[fecte;
La source de la vie, dans le déshonneur, est un en-
[fer,
Et l'enfer, dans l'honneur, est la plus idéale des
[demeures.*

De tous temps, les Grecs ont préféré, à une vie de déshonneur, la mort et la lutte continue et dure. C'est un grand honneur pour moi, de pouvoir, par l'entremise de la «Semaine Egyptienne», leur dire combien je les respecte et combien je les estime.

H. Djeddaoui

UNE LETTRE DE M. LÉON GUICHARD

ANCIEN PROFESSEUR A L'INSTITUT SUPÉRIEUR D'ÉTUDES FRANÇAISES
ET A L'UNIVERSITÉ D'ATHÈNES

31 Mars 1941.

Cher Monsieur Stavrinou,

Vous savez ce que la Grèce, depuis qu'il existe une France et une culture française, est au coeur des Français : quels multiples et séduisants visages offraient à notre esprit comme à nos yeux ses immortelles richesses de tout ordre ! Nous ne nous doutions pas, au début de cette guerre, que l'évolution des événements allait conduire la Grèce à nous donner, dans le plus beau des gestes, de nouvelles et magnifiques raisons de l'admirer et de l'aimer.



LÉON GUICHARD

De notre long séjour dans votre pays nous gardions, outre des souvenirs lumineux, des amitiés fidèles, et la guerre nous fut l'occasion d'en constater et d'en apprécier la solidité.

Dès la mobilisation alliée, j'eus des témoignages de la sympathie des Grecs pour notre cause. J'ai eu entre les mains, envoyés de Grèce pour les hommes que je commandais, des chandails tricotés par des dames et des jeunes filles d'Athènes, et des lettres écrites par elles, accompagnant l'envoi de cigarettes Papastratou.

Par la suite, la suite atroce, nos amis grecs ont pris part à nos souffrances, et ils partagent, ils encouragent mêmes nos espoirs. Ils n'ont jamais perdu, ces nobles amis, leur confiance dans le relèvement de notre pays, et cette confiance vibrante nous est allée au coeur. Mais ils ont fait plus et mieux que de nous prédire ce redressement. Ce sera leur éternel honneur de l'avoir inauguré. Par leur admirable attitude ils ont donné au monde, ému d'admiration, une grande leçon d'héroïsme.

Et cet héroïsme fut du peuple entier. Une de mes anciennes étudiantes d'Athènes, Eliky L... devenue et restée notre amie, nous écrivait récemment une

lettre qui nous a mis les larmes aux yeux, et dont je veux transcrire quelques passages :

«...Je profite d'une grippe qui m'oblige à garder le lit un certain temps (un jour, c'est le maximum de nepos qu'on puisse se permettre) pour vous écrire et vous remercier des pensées et des souhaits si amicaux que vous m'envoyez.

La guerre est très dure sur ces montagnes sauvages ; et par malheur, l'hiver est très rigoureux. Mais il est impossible de vous décrire l'héroïsme de chaque soldat grec. Et ils sont secondés dans leurs efforts par tout le pays. Hommes et femmes donnent tout ce qu'ils ont, et travaillent tous avec grand enthousiasme.

Pour nous, c'est presque une guerre sainte. Et c'est peut-être ce qui explique que, poussés par une force surhumaine, nos soldats arrivent à faire des merveilles dans ces montagnes inhospitalières.

Quand, après la guerre, nous nous réunirons dans un de nos deux pays, qui en sortiront sûrement victorieux, nous vous raconterons des choses que vous ne pourrez jamais croire, tellement elles ressemblent aux exploits des demi-dieux, aux contes que l'on fait aux enfants.

Je ne puis vous dire avec quelle anxiété nous suivons les nouvelles de France. Je ne sais pourquoi, mais je suis sûre que la France se fera payer cher son malheur, et Dieu veuille que cela ne tarde pas !

Cette guerre est affreuse. Que de souffrances ! Mais je vous assure que je la préfère, même si elle doit continuer pendant des années, à la seule idée d'être sous le joug de ces barbares. Les monstruosité qu'ils nous ont faites, et que vous apprendrez peut-être un jour, ils nous les payeront cher. Je les hais de toute mon âme, de toutes mes forces, parce qu'ils sont en plus lâches et vils...

Mon frère est très loin et fait son devoir. Quant à moi, je travaille à la Croix-Rouge, en donnant toutes mes forces et tout mon temps. Mon service commence le matin à 8 heures — une heure de repos à déjeuner — jusqu'au soir, et souvent la nuit...

Je ne veux rien ajouter à ce témoignage admirable de l'état d'âme d'une jeune fille grecque. Quelle joie et quelle émotion ce sera pour nous de revoir un jour des âmes d'une telle trempe !

Je pense aussi à nos bons amis les compositeurs Pétridis et Poniridy, et je souhaite de tout mon coeur que bientôt nous chantions tous ensemble la victoire et l'épopée grecques, le triomphe d'une civilisation qui nous est commune et ne veut pas périr.

Léon Guichard

P.S. — 5 Mai. Les derniers événements n'ont pu que nous attacher davantage à votre pays par le sentiment d'une fraternité douloureuse, mais toujours confiante dans l'avenir.

Grèce-Suisse

TEMOIGNAGE

par J. R. Fiechter



J. R. FIECHTER (Lino de M. BOUVIER)

Quand un peuple d'un seul élan d'indignation et d'amour, a consenti à l'ultime sacrifice et qu'il poursuit de toute son énergie la lutte à mort imposée, les témoignages d'admiration, d'affection et de gratitude sont de bien peu de poids...

Nous le savons, nous, Suisses, qui n'avons subi jusqu'ici que le contre-coup de la guerre. Nous partageons cependant d'autant plus profondément les joies et les angoisses d'un petit peuple se refusant à l'asservissement, que nous savons mieux que, placé comme lui, devant le tragique dilemme, nous aurions choisi, nous aussi, la résistance à tout prix. D'un seul cœur, notre peuple sans se laisser arrêter par la logique des faits ou par le poids des chiffres, défendrait demain, s'il le fallait, son sol et son âme, avec la même volonté obstinée que la nation grecque.

Cette Grèce héroïque, jamais nous ne l'aurons aimée comme aujourd'hui et même la sachant accueillie à la retraite et au deuil, jamais nous n'avons été plus certain de sa grandeur et plus sûrs de sa renaissance.

1941 nous aura ramenés à Missolonghi et à la ferveur des Eynard et des philhellènes de Genève.

En Suisse, d'un bout à l'autre du pays, les rappels se multiplient et les liens se resserrant, liens du cœur et liens de l'esprit, qui nous rattachent à la Grèce d'hier, d'aujourd'hui et de toujours.

Point n'est besoin de remonter aux Burckhardt et aux Spitteler. Nos cinémas projettent le film magnifique qu'un groupe de cinéastes suisses vient de consacrer à l'Attique, aux montagnes et aux îles grecques, nos musées exposent les chefs d'oeuvre de l'art photographique que constituent les deux merveilleux albums de Boissonnas et de Trembley. Les Professeurs Bonnard et Meautis publient leurs savantes études et d'Eternod, ses «Poèmes d'Ionie».

De son côté la Revue «Formes et Couleurs» consacre un numéro auquel ont collaboré nos meilleurs écrivains, à la Grèce héroïque et les professeurs de l'Université de Fribourg sous les auspices des Amitiés gréco-suisse, annoncent un volume nouveau: «L'âme grecque.»

A tous ces témoignages, nous voudrions joindre celui de Walter Réal, mort à Athènes, il y aura ces jours - ci, quatre ans et dont la thèse sur «Le langage parlé dans l'Athènes du Vème siècle» demeure le monument d'érudition et d'amour élevé par le philhellène et par ce philologue qui fut de toute son âme à sa patrie spirituelle.

Il avait tout quitté pour réaliser son rêve: créer dans les environs d'Athènes un Institut de langue et culture hellénique où de jeunes étudiants étudieraient l'hellénisme vivant dans son cadre naturel. Déjà Réal les entendait chanter les rapsodies homériques avec la prononciation attique qu'il venait de retrouver, après des années de minutieuses recherches et jouer tragédies et comédies, legs d'un passé toujours jeune et toujours rayonnant.

Cet Institut devait porter le nom de «Hellenion».

C'est à Héliopolis, comme il l'écrivait à son ami de Marignac, que Réal avait découvert le lieu prédestiné de ses rêves.

«Au bout de l'Hymette à flanc de coteau, la vue s'étend devant le futur Hellenion, des Cyclades au Parnès. L'Acropole s'élève merveilleusement au-dessus de la ville cachée par un plateau avancé. Il y a tout l'horizon d'Athènes, la mer, la plaine, la montagne, la Ville dans sa beauté réelle. Il y a l'espace, les prés, les pins, les rochers. Il y a une eau exquise et abondante. Il y a un vallon en forme de théâtre...»

C'est à 34 ans qu'il est mort à Athènes, en pleine force, en plein devenir et ce sont ses petites filles qui vont reprendre demain, la tâche que s'était assignée leur père.

Cette mort il y a quatre ans, nous avait frappé comme une dure injustice.

Aurions-nous pu croire alors au martyrologe d'aujourd'hui?

Et cependant de toutes ces morts vouées à un idéal qui dépasse l'individu, de toutes ces morts, si cruelles, si inutiles qu'elles paraissent, si démesuré que soit, semble-t-il, le sacrifice consenti, de tous ces dévouements, de cet immense holocauste, va renaître une race nouvelle, plus forte et plus digne encore.

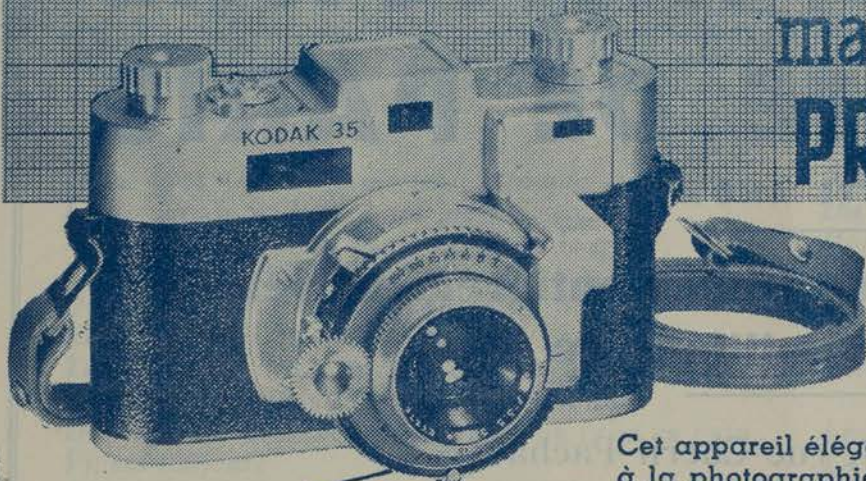
La Grèce éternelle, Mère des Arts et des Lettres, de la Justice et de la pensée désintéressée, ne saura descendre à jamais, au noir Hadès du désespoir et de la mort.

J. R. Fiechter

CHAQUE PHOTO



mathématiquement PRÉCISE ET NETTE



avec le Nouveau

"KODAK" 35 à TÉLÉMÈTRE

P.T. 1835

(y compris étui De
Luxe et courroie)

Cet appareil élégant et léger est une nouvelle contribution Kodak à la photographie de haute précision mise à la portée de tous — avec un minimum de frais et un maximum de réussite. Un simple débutant peut être sûr que chaque image sera parfaitement mise au point avec le plus récent des "Kodaks" 35.

TÉLÉMÈTRE COUPLÉ AVEC L'OBJECTIF : Votre sujet principal apparaît tout d'abord en deux moitiés dans la grande fenêtre. Mais il suffit d'un simple tour du mécanisme pour que l'image apparaisse entière et nette : la mise au point est alors exacte. C'est le plus rapide, le plus clair et le plus précis des télémètres.

OBJECTIF : Kodak Anastigmat Special f : 3,5 ; prend les sujets dans tous leurs détails à partir de 1.m 20.

OBTURATEUR : Kodamatic — pose, demi-pose, 1/10, 1/25, 1/100, 1/200 sec. ; déclencheur à retardement pour se photographier soi-même.

Mécanisme empêchant la surexposition — compteur d'images — chargement simplifié — plaque chromée pour l'alignement de la pellicule — corps solide en matière moulée — gaine en beau marocain granulé — les parties en métal visibles sont lisses et mates — viseur optique.

Le Groupe des "Kodaks" 35

avec objectif Kodak Anastigmat
f: 5,6 et obturateur "Kodex" à
3 vitesses P.T. 495

avec objectif Kodak Anastigmat
f: 4,5 et obturateur "Dromatic"
à 4 vitesses P.T. 844

avec objectif Special Kodak Anas-
tigmat f: 3,5 et obturateur "Koda-
matic" à 5 vitesses P.T. 1148

Informez-vous auprès de votre
fournisseur d'articles Kodak

KODAK (EGYPT) S.A.
LE CAIRE ET ALEXANDRIE

*C'est facile de prendre
de belles photos avec un 'KODAK'*

R.C 4286

Sirops & Jus GROPPPI

la btlle P.T

Sirops

Tamarin, Rose, Violette Grenadine, Orgeat, Citron Mandarine, Abricot. 9
Mangue 11

Jus

Fraise, Orange, Mûres 9
Ananas 11

N.B.- Remboursement de P.T. 1¹/₂ au retour de la bouteille granulée avec son couvercle à vis.

En vente chez "Gropppi" & "A l'Américaine"

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital: 400 millions de francs entièrement versés

Réserves: 455 millions de francs

Agence d'Alexandrie: 11, rue Cherif Pacha

Agence du Caire: 22, rue Adly Pacha

Agence de Port-Saïd: Angle rues Fouad 1er et Eugenie

Toutes Opérations de Banque

Locations de Coffres-Forts a des conditions Avantageuses

BANQUE D'ATHÈNES

(Société Anonyme)

BANQUE AFFILIÉE AUX ÉTATS-UNIS :

NEW-YORK : The Bank of Athens Trust Co., 205, West 33rd Str.

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANCATHEN

Capital entièrement versé Drs. 100.080.000

Réserves Drs. 75.200.000

SIEGE CENTRAL A ATHENES: 108 Agences en Grèce.

ANGLETERRE : Londres, 22, Fenchurch Street.

EGYPTE: Alexandrie R. C. 436, Le Caire R.C. 4410

et Port-Saïd R.C. 148.

CHYPRE: Limassol, Nicosie.

INVOCATION SUR L'ACROPOLE

Sortie des ossements Sacrés des
Hellènes et retrouvant tes anciens hé-
roïsmes, salut, salut ô Liberté.
(Hymne national grec)

par Raoul Pangalo

Erigé dans l'azur comme une offrande aux dieux
La lumière te sculpte, ô marbre radieux;
Temple de la beauté, de l'ordre et de la grâce,
Symbolisant l'esprit lumineux de la race.
Une gloire s'attache à chacun de tes fûts.
Et dominant les temps et les siècles confus,
Ta splendeur qu'un prestige éternel environne
Sur l'auguste cité luit comme une couronne.
De leur socle arrachés les dieux qu'on brise en vain
Vivent toujours

Partout, du passage divin
Gardant l'empreinte encor la terre est frémissante :
Devant le Parthénon, invisible et présente,
De son glauque regard scrutant l'immensité,
La Déesse debout protège la cité.

Sur ta ville, Athéna, sur l'Acropole sainte
Etends ton bras : du haut de l'immortelle enceinte,
Refuge inviolé sur le sol des aïeux,
Sois le bouclier d'or qui méduse les yeux !
Promakhos ! de stupeur atterre qui t'approche.
Sois l'éternel rempart, l'inexpugnable roche !
Que la horde barbare y brise son orgueil,
Comme l'onde en démence en rencontrant l'écueil.
Vigilante, défends l'Hellade maternelle.
Veille sur la hauteur, divine sentinelle
Déesse qui, debout, regardes vers la mer,
Entends, porté vers toi par le grand souffle amer
Dans la rumeur des flots semblable au bruit des pi-
ques,
La voix des morts, la voix des ancêtres épiques,

Argyraspides fiers, des dieux mêmes issus,
Rentrant, vainqueurs ou morts, ou dessous ou dessus ;
En hauts faits égalant l'homérique épopée,
Héros qui, les deux poings tranchés à coup d'épée,
Cramponnés, aux vaisseaux les retenaient des dents ;
Chefs fougueux, des combats revenus plus ardents,
Sous la tente, entassant les dépouilles par piles ;
Soldats de Marathon, Trois Cents des Thermopyles ;
Phalanges d'Alexandre aux triomphes hautains,
Montagnards, appelés à d'épiques destins,
Qui, sur trois continents ont étendu l'empire,
Etant partis pieds nus des confins de l'Épire...
Rappelle-toi, Pallas, leurs exploits immortels.
Songe combien sont morts pour sauver tes autels,
Leur cendre est chande encor, Déesse Alalcomène.
Dans leurs fils bout leur sang, la même ardeur les
mène.

Patriotes hardis aux grands coeurs indomptés,
Palikares, marins des poètes chantés ;
Canaris en brûlot défiant les bordées,
De flammes pavoisant les flottées abordées ;
En justanelle blanche agrippés au ravin,
Euzones succombant votre sang n'est pas vain !...

Plus vaste que la mer, la voix des morts domine.
Du fond de Navarin, du fond de Salamine,
Monte le cri vengeur des guerriers massacrés,
Stoïques gardiens des vestiges sacrés.
Un sacrifice altier n'est jamais inutile.
Tout martyr se redresse alors qu'on le mutile.
Tombés au champ d'honneur sans peur et sans re-
mords,

Les héros sont debout même quand ils sont morts.
Le temps laisse en fuyant leur mémoire vivante.
On voit partout planer leur grande ombre émouvante.
Au geste des héros nés de leurs ossements.
On sent revivre en eux leur âme par moments.
On reconnaît les fils au flamboiement du glaive.
L'hymne de liberté de nouveau les soulève
Et la mer — blanche et bleue, — aux rayons du Le-
vant,
Frémit comme un drapeau déployé dans le vent.

Déesse qui, debout, domines l'archipel,
Descends de la hauteur, accours à leur appel,
Transperce sans pitié de ta lance invincible,
L'impie ayant choisi ton sol sacré pour cible.
Frappe ! au profanateur il n'est point de pardon.
Les grands morts de leur vie en vain n'ont point fait
don.

Etends sur tes fervents l'égide tutélaire.
Punis les insensés qui bravant ta colère,
Ont, profanant les saints marbres du Parthénon,
Commis contre les dieux l'impiété sans nom,
Que le miracle grec plus pur se renouvelle,
Qu'aux barbares nouveaux ta force se révèle
Puisqu'ils sentent, fatal stigmaté des destins,
Par la louve allaités, l'éveil des vieux instincts.
Qu'ils apprennent, malgré leurs cabales occultes,
Qu'on ne s'attaque pas aux intangibles cultes,
Et qu'on ne tente point, sacrilège odieux,
De violer le Pinde et l'Olympe et les dieux.
Parthénos ! Parthénos ! préserve intact le temple,
Glaukôpis ! d'un regard favorable contemple
Le drame eschylien qui se joue ici-bas,
Et les tiens combattant le plus saint des combats.
Sois propice aux guerriers qui défendent ta terre.
Niképhora ! ta main tient la victoire aptère,
Dresse-la fulgurante, au-dessus des remparts.
Consterne l'agresseur fuyant de toutes parts
Invulnérable, ô toi qui nacquies tout en armes.
Qu'un péan triomphal succède aux cris d'alarmes.
Plus pressante, la voix des morts monte en priant.

Déesse, qui, debout, regardes l'Orient,
Ramène l'âge d'or au soleil de l'histoire,
Et dans ta main tendue élève la Victoire.

R. Pangalo

LA GRÈCE LIBRE CONTINUE LE BON COMBAT

par Maître E. Gallad



M^{re} E. GALLAD
Directeur du "Journal d'Egypte"

La honte en marquant pour toujours le front de Mussolini, son fascisme flétri à jamais, les Allemands avaient hissé sur l'Acropole, la Croix Gammée.

La citadelle sacrée fut souillée, grâce à la trahison du Romain parjure, complice des Barbares. Pallas Athénée détourna Ses regards du Parthénon livré aux soudards hitlériens et les porta au loin vers les terres libres où l'âme grecque se concentrait plus ardente, plus héroïque que jamais. Dans son orgueil de peintre en bâtiment, maître apparent de l'Acropole et de la beauté antique, qu'il voudra peut être repeindre et remouler dans le style nazi, Hitler avait cru les posséder en éclaboussant de Swastika la pureté du marbre pentélique.

L'homme de la forme grossière et du relief brutal ne saura étreindre et étouffer l'inspiration profonde de l'oeuvre d'art éternelle et dompter la Grèce parce qu'un Goering interposa l'écran de son ventre décoré entre la foule athénienne et les colonnes élancées du temple. D'ailleurs, les glorieuses ruines du passé mort ne valent que par la grandeur d'âme du peuple vivant. Mussolini a magnifié dans ses discours les créations imposantes d'Auguste et de César, a déblayé les vestiges et stylisé le décor; en vain; la

Pierre est restée froide et le bronze insensible car l'âme du fasciste est veule et lâche; sur la voie Impériale les chemises noires vaincues n'ont en rien évoqué la marche triomphale des légions romaines.

Mais le combattant grec a donné au Parthénon plus de grandeur, plus de beauté, plus de prestige car en son coeur généreux, les héros des Thermopyles se sont sentis revivre. De son sang, il a défendu la Déesse aux yeux clairs, la Sagesse, la Beauté de Phidias et la Pensée de Platon. Hitler ne peut rien contre l'Esprit, même s'il domine de son uniforme terreux et de son tank bestial, l'horizon lumineux de la mer ionienne.

Une fois de plus, se renouvelle le drame dont le Nazisme mourra. Il brise les armées; ravage les plaines et les montagnes; bombarde les villes et les villages, s'installe sur les décombres, étale ses troupes, boursoufflures de lèpre; le Fuehrer passe et repasse dans sa Mercédès noire... et cependant, il ne conquiert rien, ne domine rien, ne règle rien car la volonté et la conscience de l'Europe lui échappent. Dans les terres envahies, il occupe les aérodromes, les casernes, les voies ferrées, les palais officiels et les bâtisses ministérielle... cependant, toutes ces conquêtes sont à journellement refaire et il épuise les forces allemandes dans cette lutte sans canons contre les forces hostiles et morales des peuples à l'esprit libre, si leur corps et leur pays ne le sont plus.

Les divisions blindées se répandent en terre grecque; mais la conquête de la Grèce n'est pas faite car la Grèce est avec le roi Georges à l'Etranger où il est avec sa flotte et une armée décidée à reprendre le bon combat, qui sont à la veille de se battre sur d'autres fronts, avec le même courage et le même sacrifice.

La bataille de Grèce continue; le Roi et son peuple n'ont pas abdiqué et ils continueront la lutte avec une énergie décidée à vaincre plus que jamais, parce que la Croix Gammée a projeté son ombre biscornue sur la frise d'harmonie et de grâce virile, les cavaliers de marbre et qui n'ont jamais arrêté leur élan, malgré la marche du temps et les profanations des impies.

ocordansNhqmlueosadoélçesui

E. Gallad



Dimitri, sculpteur de cercueils en marbre à Salonique.

LE PEUPLE QUI A TOUJOURS SU COMMENT SE VENGER DE SES ENNEMIS



par Maître Mahmoud Kamel

Le vieillard se tut un instant Puis, il me toucha l'épaule de ses doigts tremblants en me disant :

— Vous êtes venu ici pour voir la Grande Eglise de Salonique : Sainte Sophie.

— C'est vrai, je ne l'ai pas encore vue.

— Vous la verrez maintenant. Elle a vécu, puis elle est morte, mais le peuple de Salonique l'a ressuscitée. Eglise sous le régime byzantin, les Turcs l'ont transformée en Mosquée. Ce défi a beaucoup peiné le peuple de cette ville Les conquérants y sont restés près de 500 ans, mais cela n'a pas suffi pour que ce peuple perdit l'espoir de voir renaître son temple bien aimé. En 1912 il s'est révolté. Le règne des Turcs a pris fin. Le temple, redevenu Eglise, les chrétiens ont recommencé à la fréquenter.

— Mais, cela se passe également dans d'autres pays, observai-je.

Le vieillard m'enveloppa d'un regard pénétrant, et dit :

— Non, pas de la même manière. Ici, existent bien d'autres exemples qui montrent la supériorité de notre ville.

Il m'entraîna vers le chemin de l'aérodrome, et désignant un palais rouge éloigné, dressé sur le bord du chemin conduisant à la ville.

— Savez-vous quel était le propriétaire de ce palais rouge, me demanda-t-il ?

— Non.

— Son propriétaire était le Sultan Abd-El-Hamid. Son règne fut pour les Grecs une source de souffrances. Leur patience a duré jusqu'au moment où le destin a voulu qu'il fut détrôné. Il est revenu alors à Salonique comme pour reconnaître que les torts causés à la Grèce sont toujours vengés.

Emu, le vieillard me laissa à côté de l'employé de l'aérodrome pour reprendre son travail. Mon interprète m'expliqua que le vieil homme avait perdu son fils unique dans une des révolutions.

Ce souvenir m'a traversé l'esprit, pendant que je lisais les nouvelles de la noble lutte entreprise par la Grèce contre les conquérants italiens et allemands.

Ce peuple glorieux, fidèle à son passé, digne de son histoire, possède grandement le génie de la souffrance, de la patience et de la vengeance.

Tels le vieux Dimitri, le sculpteur des tombeaux en marbre de Salonique, tous les Grecs sont profondément persuadés qu'ils ne peuvent vivre que dans la liberté.

Je suis personnellement convaincu que chaque Grec est en train de concevoir actuellement un tombeau pour y ensevelir l'agresseur, à l'instar des tombeaux sculptés par le vieux Dimitri.

MAHMOUD KAMEL

C'était un jour de Juillet 1937... Je débarquais de l'avion grec qui m'avait emmené d'Athènes à Salonique. Ayant fait quelques pas vers l'autobus qui devait me conduire de l'aérodrome au coeur de la ville, mon attention fut retenue par un homme de soixante ans dont la barbe, longue et pendante, s'agitait de façon régulière tandis qu'il portait ses coups successifs de marteau sur un morceau de marbre, des coups graves comme ceux des cloches des églises.

La boutique de ce vieillard n'était qu'un petit kiosque de bois vermoulu. Un écriteau suspendu au plafond portait des mots grecs auxquels je ne comprenais rien. Mais, un sentiment mystérieux m'incitait à m'approcher du vieillard. Je l'observais dans son travail, mais il ne m'adressa pas un regard. Envahi par un désir étrange de m'entretenir avec lui avant de mettre le pied dans la ville historique, je le saluai. Souriant, il murmura quelques mots en langue grecque.

Un employé de l'aérodrome, passant près de nous à ce moment, m'aida à entrer en conversation avec le faiseur de tombeaux qui prit les devants en m'interrogeant :

— Pourquoi regardez-vous ainsi le vieux Dimitri ?

— Que faites-vous de ce marbre ? lui demandai-je.

— Je fais un nouveau tombeau. C'est mon métier depuis l'enfance. Asseyez-vous sur cet autre tombeau achevé.

J'eus l'air d'avoir peur de m'y asseoir. Riant d'un rire forcé, il me dit :

— Vous craignez la mort, mais vous avez bien tort. La mort n'est pas une chose à craindre ; au moins est-ce la sagesse du peuple de Salonique. C'est une ville qui a fait preuve de sa capacité de vie et de mort.



LA VICTOIRE

LIANT SA SANDALE

En passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas et vivre avec Périclès.

Si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France m'ont paru grossiers, les monuments de Rome me semblent barbares depuis que j'ai vu ceux de la Grèce.

CHATEAUBRIAND

L'âme devient pure, aérienne et légère en contemplant Athènes.

LE SOPHISTE ARISTIDE

IIe. Siècle après J.C.

J'aurais rejeté l'union d'une déesse pour voir seulement la fumée d'Athènes.

LIBANIUS D'ANTIOCHE

IVe. Siècle après J.C.

CHANT DE VICTOIRE

*Victoire aux ailes d'or ! Victoire !
Nouveau soleil prodigieux
En qui mon esprit voulait croire
Avant qu'il éblouit mes yeux,
Te voilà donc, ô Magnifique !
Vivante, vraie et véridique,
Telle qu'en un temps héroïque
Tu te montrais à nos aïeux !*

*Victoire ! tu n'es pas Bellone ;
Tu n'as point d'armes dans tes mains,
Mais de verts lauriers en couronne,
Gage des heureux lendemains ;
Des profondeurs du ciel venue,
Immortelle, tu fends la nue
Le front libre et la gorge nue,
Joie ineffable des humains !*

*Ta tunique en ses plis mouvante,
Victoire ! ne recèle pas
Une autre moisson d'épouvante,
D'autres périls, d'autres combats ;
Car sur la terre où tu te poses
D'éternelles fleurs sont écloses ;
Et le sang de toutes les roses
Seul a ruisselé sous tes pas.*

*Ah ! puisse l'homme te comprendre
Quand, la Discorde ayant jeté
Son dernier brandon dans la cendre,
Ce n'est pas d'un ongle irrité
Que tu traceras, douce et fière,
Ces mots, sur l'armure guerrière,
En caractères de lumière :
«FRATERNITE ! FRATERNITE»*

*L'homme puisse-t-il, ô Victoire !
Ne plus haïr, ne plus trahir !
A tes lèvres qu'il vienne boire
L'Amour, ce dieu de l'avenir !
Puisque aimer de la mort délivre,
Que de ton baiser il s'enivre !
Apprends-lui maintenant à vivre,
Lui qui savait si bien mourir !*

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

(Les poésies)

A PROPOS DU "MIRACLE" GREC



Mme. JOSÉE SÉKALY

Il faudrait s'entendre sur le sens du mot «miracle» quand on parle de la Grèce. Il nous semble en effet que l'on en abuse un peu et qu'à force d'appliquer cette expression chaque fois que les Grecs accomplissent un acte prodigieux, on diminue injustement leur mérite.

«Un miracle, dit le dictionnaire, est un fait extraordinaire, contraire aux lois de la nature.»

Que les Grecs aient, au cours de leur glorieuse histoire, accompli de nombreux faits extraordinaires, cela ne fait point l'ombre d'un doute : Sans remonter à l'époque où la Grèce avait atteint les plus hauts sommets de la raison, de la pensée et des arts et qui, depuis lors, ont éclairé la marche de notre Civilisation, sans rappeler les Thermopyles et Salamine, demeurés comme les plus nobles et les plus belles manifestations de l'héroïsme, souvenons-nous de la guerre de l'Indépendance et des luttes que depuis près d'un siècle et demi, les Grecs ont soutenu, à travers bien des traverses et des vicissitudes pour la défense de leur patrimoine national et de leur indépendance.

Mais pour extraordinaires qu'ils fussent, ces faits n'eurent rien de contraire aux lois de la nature. Solon, Platon, Socrate, Périclès, Aristote, Phidias, Praxitèle, Hypocrate furent les enfants mêmes de la Grèce, et leurs oeuvres, qui n'ont cessé d'émerveiller le monde, furent dans la logique même de leur génie. Il n'y a donc pas eu là de «miracles» mais plutôt le résultat naturel des vertus — au sens latin du mot — et des qualités propres aux fils de la Grèce.

Aussi bien, quand Jean Métaïas a dit fièrement «Non!» à l'Ambassadeur italien entendant par là qu'il ne voulait pas forfaire à l'honneur, quand les Grecs, en dépit de leur infériorité en nombre et en matériel, ont rejeté les troupes italiennes d'invasion hors de leurs frontières et conquis, en les pourchas-

sant, le tiers du territoire albanais, ils ont agi en stricte conformité de leur histoire, de leurs traditions héroïques et de leur nature propre.

Ainsi donc, parler de «miracle grec» c'est connaître imparfaitement la Grèce qui ne cessera jamais de donner au monde des exemples d'héroïsme, de fidélité et d'humanisme, car les Grecs ont toujours eu une dévotion pour la beauté, que ce soit la beauté plastique, la beauté intellectuelle ou la beauté morale.

ACHILLE et JOSÉE SÉKALY



Il n'est plus temps de collectionner des mots numismatiques, ni de confectionner des gerbes d'expressions fleuries, ni de philosopher sur des styles fossilifères.

Ne prononce plus qu'un nom d'or frappé par les Anciens, ne considère plus qu'un mot sédimentaire, ne porte plus qu'un nom fleuri de toute l'espérance et de tous les voeux du monde :

HELLAS!

J. P. BAILLOD



UNE LETTRE DE M. MIRRIÏ BOUTROS GHALI BEY

Président de la Société d'Archéologie Copte.

4 Avril 1941

Cher Monsieur Stavrinou.

Je suis heureux de saisir l'occasion de ce numéro spécial pour dire, à vous même et aux lecteurs de votre excellente revue, mon admiration affectueuse pour la Grèce et les Grecs.

Vous voulez bien me demander un message, un article... Mais je ne saurais rien dire de nouveau; le monde entier a été ému par cette lutte héroïque; des voix plus autorisées que la mienne en ont célébré la grandeur.

Heureux le peuple dont le passé glorieux ne se dément pas; heureux le peuple qui pare d'un éclat nouveau ses gloires anciennes.

Veillez croire, Cher Monsieur Stavrinou, à mes sentiments les plus cordiaux.

Mirriï Boutros Ghali

LE ROLE DE L'HELLADE DANS LA PROCHAINE RECONSTRUCTION DE L'EUROPE

par A. de Marignac

« L'ordre, et l'ordre seul, fait en définitive la liberté. Les seuls démagogues ont intérêt à nous faire croire le contraire. »

CHARLES PEGUY

« On prétend que j'ai supprimé les libertés du peuple hellénique. Je ne les ai pas supprimées, je les ai assurées. »

JEAN METAXAS

Pendant la guerre de 1914-18, les Alliés avaient combattu pour que cette guerre fût la dernière et pour que la liberté fût donnée au monde.

Or, sans compter la guerre du Chaco, ni la guerre sino-japonaise, qui sont des guerres étrangères à l'Europe, bien que ces deux groupes de belligérants fussent membres de la S.D.N., la période qui suivit l'armistice du 11 Novembre ne fut pas, à proprement parler, exempte de guerres : guerre civile en Suisse (Novembre et Décembre 1918), guerre polono-russe (1922), guerre gréco-turque (1920-1922), agressions soviétiques contre l'Ukraine, la Géorgie et l'Arménie, guerre d'Abyssinie, guerre d'Espagne, conquêtes de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne, attaque de l'Albanie par l'Italie; puis 1939.

Or, en Russie, en Italie, en Allemagne, la liberté fut supprimée. Au Portugal, en Suisse, en Hollande, en France, en Grèce, des mouvements révolutionnaires, des coups d'Etat, des troubles sociaux eurent lieu, atteintes à la liberté qui nécessitèrent la répression du désordre par la force, ce qui est aussi une atteinte à la liberté.

Donc, les buts de guerre des Alliés, concrétisés dans la création de deux organismes internationaux, la Société des Nations et le Bureau International du Travail, — chargés l'un du maintien de la paix internationale, l'autre de la paix sociale, les deux conditions de la liberté —, ne furent pas atteints.

C'est pourquoi, la guerre actuelle étant aussi faite pour assurer la paix au monde et la liberté, une certaine appréhension règne quant au statut futur de l'Europe, pour ne parler que de ce continent; c'est pourquoi les hommes ne peuvent se défendre d'une certaine crainte quant à la reconstruction de l'Europe. Cette reconstruction, — qui revêtira deux aspects : l'organisation internationale de l'Europe et des colonies européennes, l'organisation interne de chaque Etat européen du point de vue social et politique; à quoi il faudrait ajouter l'importante question de l'organisation économique —, se fera à la Conférence de Paix et dans la perpétuation active de l'oeuvre créée à cette Conférence. Participeront à cette Conférence : L'Angleterre et son empire — les Etats Unis, — deux puissances anglo-saxonnes dont l'une est une île ayant des préoccupations impériales non-

européennes et l'autre un Etat américain —, les Gouvernements des pays occupés par l'Allemagne, la France libre, — qui, par la force des choses, n'auront pas un rôle égal à celui de la Grande-Bretagne —, et la Grèce.

Actuellement, de tous les pays qui soutiennent la lutte contre les Totalitaires, la Grèce est, le seul Etat de l'Europe continentale ayant un gouvernement normalement constitué, établi sur son propre sol. A la Conférence de Paix, cela lui conféra une si-



A. DE MARIGNAC

tuation importante, lui permettra de jouer un rôle de premier ordre : elle aura, non seulement à y faire entendre une voix hellénique, mais aussi celle de l'Europe continentale. La Grèce, par sa présence, par sa participation, par l'activité de ses hommes d'Etat, devra y contribuer à la reconstruction équilibrée de l'Europe. Elle aura à y jouer, plus que les autres, le rôle important et délicat de contre-poids continental; car, sans contre-poids, il n'y a pas d'équilibre; et, sans équilibre continental, il ne peut y avoir d'Europe viable.

Ce rôle, je suis certain que l'Hellade contemporaine sera capable de l'assumer. La manière dont ce pays a conduit son histoire depuis sa renaissance à la vie libre, en 1821, jusqu'au couronnement grandiose d'aujourd'hui, les dures épreuves par lesquelles il a passé, les défaillances elles-mêmes auxquelles il n'a pu échapper, mais dont il s'est toujours relevé sont autant de preuves de sa capacité à jouer un rôle de grande puissance. La grandeur, dans ce domaine, en effet ne dépend pas des kilomètres carrés, mais de la maturité politique. L'Hellade, héritière d'un très grand passé dont elle est parfaitement digne, possède cette maturité politique qui est faite de patriotisme, d'esprit civique, de discipline et d'intelligence. Elle possède tout naturellement trois de ces

qualités; et elle a acquis, surtout depuis Métaxas, le sens de la discipline.

Mais, comme nous l'avons dit, la reconstruction de l'Europe ne consistera pas seulement dans l'organisation internationale de ce malheureux continent. Cette organisation internationale ne sera viable que si chaque nation procède à sa reconstruction interne et trouve une solution au double problème politique et social qui se posera aux pays de l'Europe avec une acuité, une urgence plus grandes encore qu'au lendemain de la Grande Guerre. En effet, il serait navrant que la guerre actuelle, née en grande partie des révolutions internes qui ont bouleversé l'Allemagne, l'Italie, la Russie et d'autres pays, acceptée par les Alliés pour que règne la vraie liberté, aboutisse à des désordres sociaux, à des révolutions anarchiques, à des troubles graves qui supprimeraient totalement la liberté.

Comme le disait récemment M. Churchill, sans un profond changement, sans une complète transformation de l'ordre social, il serait vain de vouloir reconstruire l'Europe, il serait impossible d'assurer la liberté des personnes humaines: «Ce n'est pas pour faire durer l'état social d'avant-guerre que nos jeunes aviateurs se battent», disait le premier ministre britannique. De toute façon, nous assisterons après cette guerre à des transformations auxquelles ne pensaient peut-être pas ceux qui voulurent abattre le fascisme et le nazisme. L'Europe ne reviendra pas au libéralisme du XIX^{ème} siècle; elle ne pourra plus connaître un capitalisme générateur de la lutte des classes; le marxisme lui aussi est périmé. Et il faut que ces formules soient abandonnées délibérément. Sinon la démagogie règnera en maîtresse. Et la démagogie est le terrain le plus favorable à la naissance des bonapartismes totalitaires ou bolchéviques.

Pour que la liberté soit assurée, il faut que soit établi un ordre social et politique juste. Il sera donc absolument nécessaire que cette transformation annoncée par M. Churchill soit pensée par l'intelligence, puis dirigée par des hommes intelligents: si on laisse faire les masses aveuglées par les propagandes contradictoires qui se déversèrent sur elles depuis 1918, désorientées par cette secousse terrible qu'est la guerre, affolées par le sentiment de l'inconnu devant lequel l'Europe se trouvera au lendemain de la catastrophe déclenchée par Hitler et Mussolini, on ira aux pires désordres, donc à la suppression de la liberté.

Il est évident que cette reconstruction devra se faire dans chaque pays par lui-même et pour lui-même, selon son génie propre. Mais l'Europe forme un tout qui ne peut exister sans une certaine cohérence: de trop grandes différences entre l'organisation interne des Etats européens conduiraient de nouveau à des oppositions irréductibles. Il faudra qu'à la création de cet ordre politique et social de chaque pays président quelques intelligences, qu'elle soit faite selon certains modèles, que des suggestions soient proposées afin qu'elle ait un caractère harmonieux (ce qui ne veut pas dire que l'on doive faire une nouvelle Sainte Alliance).

Là aussi, il me semble que la Grèce aura un rôle considérable à jouer. En effet, seule parmi les Nations qui, aujourd'hui, luttent contre les dictatures,

l'Hellade a déjà accompli cette transformation politique et sociale. Avec le Portugal, — ce Portugal auquel M. Eden assurait récemment que la victoire britannique ne signifierait pas du tout l'obligation pour lui de renoncer à la merveilleuse organisation dont l'a doté M. Salazar —, la Grèce est aujourd'hui l'Etat le plus moderne de l'Europe. Sans tomber le moins du monde dans les hérésies totalitaires et inhumaines des régimes nazis et fascistes, elle a su faire oeuvre de rénovation nationale; elle a su se débarrasser des formules périmées d'un temps qui ne reviendra plus: capitalisme, lutte des classes, démagogie républicaine, marxisme; elle a su trouver un ordre politique et surtout un ordre social qui assurent aux Hellènes, à chaque Hellène, une vraie liberté. Appliquant à son pays, en les hellénisant, les théories du sociologue français La Tour du Pin, Métaxas lui a donné une organisation des professions qui garantit à tous la liberté du travail et la justice sociale par le respect des droits professionnels de chacun, par la délimitation harmonieuse des devoirs de tous et par la discipline du travail qui, seule, procure le bonheur à chaque citoyen en assurant le salut du pays. L'enthousiasme, la cohésion, le civisme avec lesquels l'Hellade lutte aujourd'hui contre ses agresseurs sont la meilleure preuve que l'oeuvre de ce gouvernement qui acceptant la guerre a été et est suivi par tout le peuple, est excellente.

L'Hellade, qui fut autrefois le modèle et l'école de l'humanité dans le domaine des arts, des lettres, de la philosophie et de la science, sera aujourd'hui, dans celui de la politique, — cet art auquel les meilleurs de ses ancêtres, Aristophane, Platon et Aristote ont consacré l'essentiel de leur oeuvre —, le chef de file à qui les pays européens devront demander le modèle de leur reconstruction.

Noblesse oblige, dit le proverbe. Je connais assez la Grèce, pour être certain qu'elle sera capable d'assumer cette obligation. Et ainsi, une fois de plus, l'Europe aura contracté envers elle une immense dette de reconnaissance.

H de Taignac

ON THE GREEKS

*Proud are the Greeks who in mountain land
Resist and show the powers that down steep time
Descend from the far history of their clime.
They know the certain way of freedom's stand;
And have the heart and mind their ancients planned
With pregnant thought, or praised in art and rhyme.
They answer sensitive to the timeless chime.
Of insight, and the sudden hour's demand.
Praise now, and cherish, these hills of rugged brown
The grey ravine; blue of the clive tree;
And the warm fields that drop to the little own;
And islands which remove the Aegean sea.
There in clear water the eye may follow down
Through depth, and sense a wonder of the free.*

RUFUS BUXTON

CAN

Faire sans dire
Vieille devise



CONSTANTIN CANARIS

Que voulez-vous? Je pense que, lorsqu'un jour notre civilisation aura disparue (et je vois son déclin proche), l'Acropole et, en général l'esprit grec ancien, sera le seul monument qui vivra, le seul qui subsistera d'un esprit immortel et d'une beauté sans égale.

FRANÇOIS MAURIAC

Ah! cette lumière du ciel grec. Il faut s'être baigné en elle pour connaître l'allégresse de la vie.

VLADIMIR D'ORMESSON

Grèce, pour moi s'écrit et se prononce Grace.

ROGER VITRAC

La Grèce est une Déesse qui veut être aimée comme une femme. On s'en souvient comme d'un bel amour.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer;
Que ses voiles carrées
Pendent le long des mâts, par les boulets de fer
Largement déchirées;

Qu'on n'y voit que des morts tombés de toutes parts,
Ancres, agrès, voilures,
Grands mâts rompus, trainant leurs cordages épars
Comme des chevelures;

Que le vaisseau, couvert de fumée et de bruit,
Tourne ainsi qu'une roue;
Qu'un flux et qu'un reflux d'hommes roule et s'enfuit
De la poupe à la proue;

Lorsqu'à la voix des chefs nul soldat ne répond;
Que la mer monte et gronde;
Que les canons éteints nagent dans l'entre-pont,
S'entre-choquant dans l'onde;

Qu'on voit le lourd colosse ouvrir au flot marin
Sa blessure béante,
Et saigner, à travers son armure d'airain,
La galère géante;

Qu'elle vogue au hasard, comme un corps palpitant,
La carène entr'ouverte,
Comme un grand poisson mort, dont le ventre flottant
Argente l'onde verte;

Alors gloire au vainqueur! Son grappin noir s'abat
Sur la nef qu'il foudroie;
Tel un aigle puissant pose, après le combat,
Son ongle sur la proie!

Puis, il pend au grand mât, comme au front d'une tour,
Son drapeau que l'air ronge,
Et dont le reflet d'or dans l'onde, tour à tour,
S'élargit et s'allonge.

Et c'est alors qu'on voit les peuples étaler
Les couleurs les plus fières,
Et la pourpre, et l'argent, et l'azur onduler
Aux plis de leurs bannières.

Dans ce riche appareil leur orgueil insensé
Se flotte et se repose,
Comme si le flot noir, par le flot effacé,
En gardait quelque chose.

Malte arborait sa croix, Venise, peuple-roi,
Sur ses poupes mouvantes,
L'héraldine lion qui fait rougir d'effroi
Les lionnes vivantes.

PARIS

*Le pavillon de Naple est éclatant dans l'air,
Et quand il se déploie
On croit voir ondoyer de la poupe à la mer
Un flot d'or et de soie.*

*Espagne peint aux plis des drapeaux voltigeant
Sur ses flottes avares
Léon aux lions d'or, Castille aux tours d'argent,
Les chaînes des Navarres.*

*Rome a les clefs; Milan, l'enfant qui hurle encor
Dans les dents de la guivre;
Et les vaisseaux de France ont des fleurs de lys d'or
Sur leurs robes de cuivre.*

*Stamboul la turque autour du croissant abhorré
Suspend trois blanches queues;
L'Amérique enfin libre étale un ciel doré
Semé d'étoiles bleues.*

*L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,
Qui, brillant sur la moire,
Vers les deux bouts du monde à la fois menacés
Tourne une tête noire.*

*L'autre aigle au double front, qui des czars suit les lois,
Son antique adversaire,
Comme elle regardant deux mondes à la fois,
En tient un dans sa serre.*

*L'Angleterre en triomphe impose aux flots amers
Sa splendide riflamme,
Si riche qu'on prendrait son reflet dans les mers
Pour l'ombre d'une flamme.*

*C'est ainsi que les rois font aux mâts des vaisseaux
Flotter leurs armoiries,
Et commandant les nefes conquises sur les eaux
A changer de patries.*

*Ils traînent dans leurs rangs ces voiles dont le sort
Trompa les destinées,
Tout fiers le voir rentrer plus nombreuses au port
Leurs flottes blasonnées*

*Aux navires captifs toujours ils apprendront
Leurs drapeaux de victoire,
Afin que le vaincu porte écrite à son front
Sa honte avec leur gloire.*

*Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon
Suit la barque hardie,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie.*

VICTOR HUGO



ANDRÉ MIAOULIS

L'invincible confiance de l'âme grecque, plus forte que la mort, son attachement obstiné à cette existence terrestre, qu'elle concevait si belle et si lumineuse, lui faisaient une loi de représenter la mort sans pessimisme, sous les traits les plus harmonieux de la vie. Jusque dans la tombe, le doux rayonnement de cette vie épandait sa sérénité sur le repos des êtres chers et leur versait comme une apaisante libation, au lieu des regrets exaspérants, la tendresse consolatrice d'un marbre familial.

GUSTAVE FOGÈRES
de l'Institut.

O belle Grèce! froid est le coeur de l'homme qui te voit sans sentir ce qu'éprouvent les amants...

LORD BYRON

Cette terre élue est le berceau de la beauté, et elle est véritablement un berceau.

ABEL HERMANT
de l'Académie Française.

TEMOIGNAGES



M^{lle} JEANNE MARQUES

Mère de l'Occident, la Grèce, de la barbarie, dénommée «ordre nouveau», supporte et repousse l'attaque. Près de sept millions d'Hellènes, devant plus de quarante millions d'ennemis. Et, dans la poitrine de chaque Hellène, le cœur immortel de Léonidas.

Puisse le Ciel faire que ce pays béni à qui nous devons la lumière, — mette par son indomptable héroïsme l'Occident et l'Orient lui-même sur le chemin de la liberté.

Puisse le Ciel permettre que notre Sainte Mère l'Hellade — par son sang et sa foi — nous redonne la vie dans la liberté!

Elle aurait pu être habilement infâme. Elle a choisi d'être grande. Dans notre détresse, elle nous a donné l'exemple de la morale vivante de l'esprit qui jamais ne meurt. Morale absolument opposée à l'appétit cynique de ses agresseurs — nos vils bourreaux—glorificateurs de l'intérêt et de l'instinct animal.

A l'heure où les Plébéiens-Chefs, sûrs de l'agnie du génie de volonté, se préparent à entonner le chant des morts, — la Grèce montre au prix de son sang, qu'elle reste la citadelle du génie du cœur par sa générosité, du génie de l'intelligence par sa compréhension de l'avenir et du génie plus grand encore de la volonté — par sa résistance.

Oui, à «l'ordre nouveau», négation de toute harmonie et de toute humanité, l'Hellade moderne n'adhère pas. Jamais, elle n'adhérera.

Puisse Achille au pied léger revenir dans les rangs des hellènes... Qu'Héphaistos lui-même forge l'invincible épée de l'armée grecque... libératrice du monde passé, présent et à venir!

Glorifiée jusqu'à la fin des siècles soit la Grèce héroïque luttant et mourant pour que le monde entier retrouve enfin le paradis perdu de la pensée humaine.

Jeanne Marques d'Autry



M^{lle} H. DEVONSHIRE

Avec quelle émotion toute l'humanité encore libre a accueilli la nouvelle de la victorieuse résistance de la Grèce. D'innombrables plumes plus autorisées que la mienne ne manqueront pas de le célébrer.

Qu'il me soit simplement permis de me prévaloir de la longue expérience d'une vie riche en souvenirs pour faire un rapprochement tout à fait personnel. Enfant plutôt précoce, l'histoire de la Grèce antique me passionnait tout particulièrement et j'en préférerais beaucoup la lecture à celle des Contes de Perrault ou des «Petites Filles Modèles». Hélas! l'atmosphère créée par Bismark facilitait, même à un enfant, la compréhension des exploits guerriers et Marathon, Salamine, les Thermopyles, me remplissaient de joie. Et maintenant que nous nous retrouvons dans l'angoisse infligée par les barbares modernes, dans cette tristesse qui régnait en 1870, voici que nous vient de cette Grèce pareille à la Grèce antique, un rayon de lumière réconfortant, bien plus réconfortant que ne l'étaient mes lectures enfantines car il ne s'agit plus d'Histoire et de traditions, mais de la réalité actuelle.

La lutte magnifique que poursuit la Grèce doit rendre espoir et courage à tous les vaincus, tous les opprimés d'hier, qui seront les vainqueurs de demain. Les Grecs font plus que défendre leur patrie, ils rendent confiance à tous ceux qui combattent pour le bien contre le mal, pour la liberté contre l'esclavage, pour la justice contre l'iniquité.

H. Devonshire

Rome, la ville lourde. Athènes la ville légère. Rome s'enfonce. Athènes s'envole. A Rome tout est attiré vers le bas. A Athènes tout est attiré vers le haut, palpète, muni d'ailes, et il faut les couper aux statues comme le firent les Grecs à celle de la Victoire, pour les empêcher de prendre leur vol.

JEAN COCTEAU

LA VICTOIRE DE KORITZA

par Georges Henein

les têtes roulent docilement au fond des ravins
entre les montagnes se creusent des paniers sanglants
pour recevoir les ouvriers de Lombardie
et les paysans de Toscane
les étudiants en droit et les artistes peintres
les chômeurs ensoleillés des rues de Naples
et les apprentis petits-bourgeois d'on ne sait plus où
le peuple en général
avec sa feuille de route
et son malheur
qui ne discutent ni l'un ni l'autre

beaucoup d'entre eux avaient appris à lire
avec une sorte d'obscur acharnement
à lire pour se sentir un peu moins seuls
et moins faibles
de Mexico à Yokohama
la télégraphie sans fil
faisait frissonner les hommes
au moindre sursaut prolétarien
le feu des chaudières et le noir de la mine
n'arrivaient plus à les aveugler comme il faut
leurs yeux avaient changé de contenu
et malgré les redoutables raffinements de la misère
et l'haleine sans nom des chambres décolorées
ils n'étaient plus à l'étroit dans la vie

un jour une main plus forte que leur colère
a brouillé les lettres difficilement apprises
les yeux comme de simples abcès
se sont vidés de leurs belles images
et le papier triste des chambres
a repris son rôle social d'unique horizon

entre un calmant pour la toux
et des recettes d'hygiène intime
prend place à l'usage des derniers amateurs de lecture
la publicité du destin national

IL DUCE HA SEMPRE RAGIONE

sur les murs des mairies

et le long des paysages parfumés

IL DUCE HA SEMPRE RAGIONE

en marge des ruines du passé et de l'avenir

IL DUCE HA SEMPRE RAGIONE

qu'importe désormais la couleur du ciel

IL DUCE HA SEMPRE RAGIONE

qu'importe le goût du pain et des lèvres des femmes

IL DUCE HA SEMPRE RAGIONE

qu'importe la forme et les fantaisies du lendemain

IL DUCE HA SEMPRE RAGIONE

la douceur des nuits de la Riviera
n'a pas de secrets pour les courtisanes du parti
au milieu des flics et des filles de joie
Edda Ciano raconte l'histoire toujours drôle
de l'ascension de son papa
l'histoire d'un malentendu avec
la manière de s'en servir
à portée de tango un journaliste américain
camouflé en homme du monde
prend des notes sur les marais pontins

«...vous n'ignorez pas ajoute-t-il d'une voix de flûte,
que je prépare une thèse sur
— Le Prestige des Porcs — »
une matrone aux flancs évasés
murmure alors d'un air fendu
— Que Dieu nous garde le nôtre!!
et sur sa poitrine en forme de vomissement
dessine un grand signe de croix gammée

n'est pas alpiniste qui veut
la saison du Pinde éclipse les couchages de la Riviera
et l'on y porte d'autres décolletés
qu'à Santa Margherita Ligure
d'un tas de cadavres sans importance
se lève une tête encore vivante
elle considère les environs
avec l'ardente curiosité de la jeunesse
mais les environs ne sont pas faits pour la jeunesse
toutefois un poteau indicateur
lui sourit à travers les brumes du coma
il y a écrit dessus

TOURING CLUB INTERNATIONAL

(choeur des petites filles de la montagne)

...tas de cadavres
...jolis tas de cadavres
...ne boudez pas une minute de plus
...comme de grandes personnes inutiles
...suivez-nous par les chemins de traverse
...suivez-nous par les sentiers des fables
...vers le dédale de nos grottes favorites
...le miroirs vous y conserveront un visage
...l'écho vous y conservera une voix
...et les tortues volantes vous y apporteront
...des nouvelles de tous les pays
...car elles ont d'excellentes relations dans le monde

[des affaires

...suivez-nous à pas de neige suivez-nous
...avec l'aspect sérieux de gens qui viennent de per-

[dre la vie

(sortie des petites filles de la montagne)

au dessus de black-out mondial
l'Acropole agrandi à l'échelle de la victoire
interrompt la consigne monotone de la nuit
autour des tempes humaines
s'évanouissent les hautes cloisons de l'indifférence
l'arme aérienne de la lumière
transmet à tous les peuples
qu'ils n'ont pas sombré dans un sommeil sans rêves
transmet à tous les hommes
qui n'ont pas renoncé à prendre leur vol
transmet par delà les espaces
réservés à la guerre
par delà les diversions érotiques, policières et foraines
de la tyrannie en marche
l'éternelle invitation à plus de conscience!
avec cette fois-ci pourtant
l'impératif URGENT
lisible partout dans les airs
en lettres d'étoiles...

GEORGES HENEIN

LA LUMIÈRE DE L'ATTIQUE ET LA CIVILISATION

I

Thème conducteur :

Source de vie, le soleil l'est également de toute civilisation.....

..... une civilisation n'étant que le point suprême d'équilibre entre la sensibilité et la raison.

Le corps humain, a plus forte raison l'âme, ressemblent au soleil qui les éclaire.

Et encore que coulés extérieurement dans le même moule, les gens du pôle nord n'ont rien de commun avec ceux de l'équateur.

La Grèce apporte à cette vérité élémentaire sa vivante démonstration.

II

La seule chose qu'Iphigénie mourante regrette, c'est la douceur de la lumière.

Ce regret, à cette suprême minute, prend l'allure d'un hymne dont la signification ne peut être perdue pour les pèlerins attardés de la beauté parfaite.

En Grèce, dit je ne sais déjà plus quel Grec, il y a l'Attique, — et dans l'Attique, Athènes, — et dans Athènes, le Parthénon.

Or, sur le Parthénon, il pleut des torrents d'une lumière légère, subtile, dyonisiaque et telle que sa qualité ajoute à l'éloquence des chefs-d'oeuvre qu'elle éclaire, des chefs-d'oeuvre que, sans doute aucun, elle inspira.

Tel fût mutilé, telle métope, telle cannelure ou tel entablement, et jusqu'à ces souples errhéphores dont la procession soutient la tribune du vieil Erechthée, n'eussent pas été ce qu'ils sont, des moments divins de l'humanité, si l'inventeur génial ne les avait conçus et exécutés sous l'incidence d'une lumière qui en souligne des pleins ou les déliés et les fait palpiter d'une vie surnaturelle.

La matière elle-même apportait déjà, dans ses flancs malléables, ces lueurs étranges qui rapprochent du tissu précieux de la chair, l'Anadyomène, la Callypige, ou la Vierge Eponyme.

Ces marbres de là-bas, pentélique blond, paros neigeux, hymette presque bleu, éleusinien noirâtre et moiré comme l'olivier, gardaient dans leurs veines une pulsation qui conduisait le ciseau du sculpteur jusqu'au suprême degré de perfection.

Fromentin, Gauguin, Claude-Achille Debussy lui-même, trois exemples illustres, n'eussent pas offert à notre piété des oeuvres aussi pathétiques s'ils n'avaient reçu l'initiation de la lumière du Sahara, d'Otaïti, de l'Ile de France.

Le miracle de la sculpture grecque ne saurait s'expliquer autrement.

Cette clarté qui jaillit soudain dans les ténèbres de la barbarie, ces fragments de déesses et de héros qui conservent, à travers les temps révolus, la vibration rétractile des premiers contacts avec l'homme,

qu'est-ce donc sinon une réplique de cette lumière à laquelle ils ont rendu ce qu'ils en avaient d'abord reçu?

III

L'analogie peut se poursuivre sur le plan des idées.

C'est bien au IX^{ème} siècle avant Jésus-Christ que la raison naît en Ionie.

En dépit, de l'émigration, des massacres, de l'apostasie, ses disciples confèrent un éclat incomparable aux travaux de l'esprit.

A quel foyer auraient-ils emprunté cette flamme sinon à la qualité spéciale de la lumière qui les baigne et les anime...

...à la lumière dans la limpidité de laquelle les contours se détachent nettement sur la ligne ferme de l'horizon et dont la douceur communique une volupté païenne à leurs moindres inventions.

Ainsi s'explique la solidité en même temps que le sourire de la plus haute civilisation entrevue.

Les hommes qui l'édifièrent furent hantés par le souci non du colossal mais de la proportion et de l'harmonie, qui sont le rapport des parties au tout.

Chez leur Platon, la morale se confondait avec l'esthétique et le beau fut d'abord la splendeur du bien.

Tous ces constructeurs n'ont pu ériger de pareils prodiges de raison ou de vénusté que dans un certain climat commandé, ordonné, rythmé souverainement par la lumière de l'Attique.

IV

Des impies dénoncent une césure entre la Grèce de Périclès et celle d'aujourd'hui.

D'après eux, la race autochtone aurait subi l'afflux ininterrompu des métissages asiatiques.

Par couches et infiltrations, les apports persans, turcs, slaves, même vénitiens, auraient détruit jusqu'au stigmaté de ce que fut l'athénien.

Allons donc.

En dehors du fait que le type achéen persiste dans toute sa vigueur...

...en dehors de cet autre fait que, par leur dynamisme platique, les Grecs ont toujours invariablement assimilé le vainqueur ou l'occupant...

...il y a cette lumière, fil d'or dans le labyrinthe, chaîne impalpable mais sûre qui relie le présent au plus lointain passé...

...cette lumière blonde ou violette, transparente et divine qui, à travers l'espace et le temps, véhicule sans défaillance ni lassitude des modes de vivre, de penser, de mourir héroïquement.

709022 - 001

L'ENFANT GREC

O horror ! horror ! horror !

Shakespeare. Macbeth

*Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois.
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un choeur dansant de jeunes filles.*

*Tout est désert. Mais non; seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui,
Dans le grand ravage oubliée.*

*— Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux
Hélas! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,*

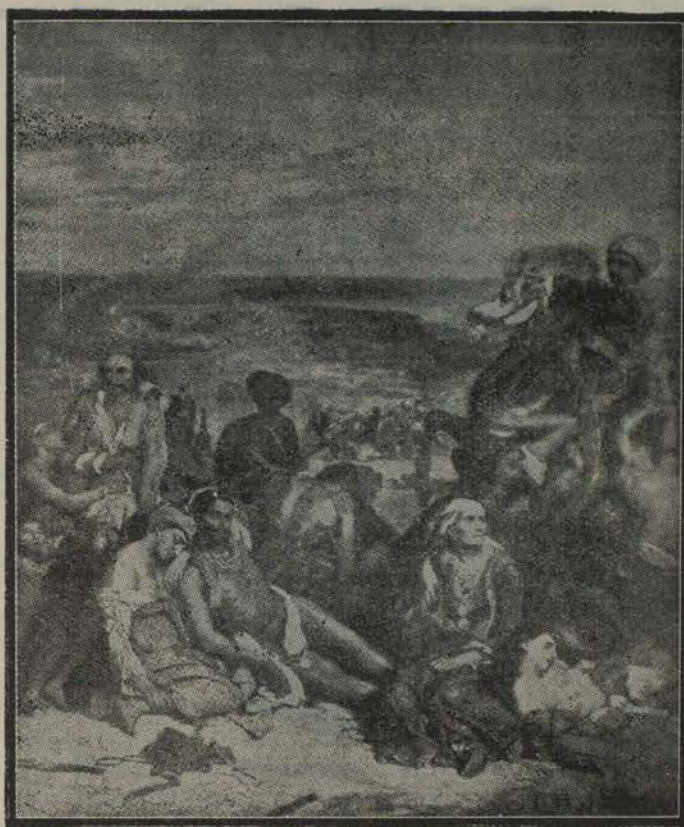
*Que veux-tu?... Bel enfant, que te faut-il donner,
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule?*

*Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puis sombre?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre?*

*Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales?...
Que veux-tu? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles. —*

VICTOR HUGO

Les Orientales



E. DELACROIX. — Les Massacres de Chio

TEXTES GRECS CLASSIQUES

ELEGIE

De ceux qui périrent aux Thermopyles, illustre est le sort et glorieux le destin. Pour eux point de tombeaux, mais des autels; point de larmes, mais des hymnes; point de lamentations, mais des éloges: monument que ni la rouille ni le temps dévastateur ne détruiront jamais. L'urne qui contient la cendre de ces braves a pris à la Grèce son lustre le plus éclatant; témoin Léonidas, le roi de Sparte, dont la vertu glorieuse brille d'un éclat impérissable.

SIMONIDE

BYRON ET LA GRÈCE

par le Marquis De La Valette



LORD BYRON

La terre des dieux et des demi-dieux, l'Hellade parfumée, l'Hellade glorieuse, a toujours inspiré les poètes. Comme une sirène irrésistible, elle attira Byron. Telle la nymphe prophétique dans le bois d'Aricie, Athènes en son écrin d'azur distilla son charme éternel au cœur du grand romantique. A vingt ans déjà, nourri de classicisme, tourmenté par un besoin d'espace et de liberté, Georges Gordon, Lord Byron quittait le royaume de Georges III, pour accomplir le périple que s'imposait alors tout jeune aristocrate anglais. Au mois de juillet 1809, il s'embarquait à Falmouth avec quelques amis, parmi lesquels son intime Cam Hobhouse. Le chemin de l'école buissonnière après bien des escales les amena en Albanie.

Le prestige du jeune lord qui n'était point encore établi, sur la gloire littéraire, quoique il eut, deux ans plus tôt, à dix-neuf ans, déjà tiré de la lyre d'Apollon des accents émouvants dans ses «*Heures de paresse*», l'était suffisamment par un grand nom, de la fortune et une séduction un peu orgueilleuse qui convenait à sa beauté et à sa distinction. Lord Byron et son ami Hobhouse furent reçus à Tepeleni, dans la pompe orientale chez «le lion» Ali pacha, féroce pro-consul de l'empire ottoman. Le poète allait fixer en un rythme éclatant, ses impressions d'Albanie dans le deuxième chant de «*Childe Harold*».

Byron et Hobhouse s'embarquèrent à Preveza sur une galiote d'Ali pacha, pour poursuivre leur aventure. Assailli par la tempête, le voilier faillit sombrer. Les deux amis s'étant réfugiés sous la montagne de Suli décidèrent de continuer la route sur terre et à cheval. Ces longues randonnées équestres qui plaisaient au héros romantique, d'ailleurs bon cavalier, les amenèrent en Grèce. Accompagnés d'une garde de 35 Albanais aux ordres du pacha, ils parcoururent des routes peu sûres à cette époque et par Delphes et le Parnasse arrivèrent à Athènes aux

premiers mois de l'année 1810.

Dans la seconde semaine de juillet Cam Hobhouse repartit pour l'Angleterre. Byron n'avait pu se décider à quitter la Grèce qui le tenait sous son charme. Il parcourut à cheval une partie de la terre élue, puis retourna à Athènes où il passa tout l'hiver de 1810 à 1811, dans un couvent franciscain, où il habitait avec un moine et son cuisinier.

Dans l'autre temps, il fut séduit, paraît-il, par la beauté de nombre de jeunes grecques et là encore, un témoignage est resté. Les vers exquis et délicats de «*Maid of Athens*» nous apprennent, sans révéler le nom de sa muse, l'une de ces aventures amoureuses maintes fois renouvelées dans la vie de Byron. La «*Maid of Athens*» s'appelait, croit-on, Thérèse, l'aînée de trois filles de Théodora Macri, veuve d'un vice-consul britannique.

En 1811 Byron se décida à rentrer en Angleterre. Il en repartit en 1816 pour n'y plus retourner.

Il était à Gênes à l'époque où il composa les cinq derniers chants de «*Don Juan*». Sa liaison avec la comtesse Guiccioli fut sans doute celle qui compta le plus dans sa vie. Cependant la Grèce avait saisi son âme, et cette passion qu'il avait vouée au pays des splendeurs de la légende et de l'histoire se révèle constamment dans les poèmes, dont le sujet même est étranger à la Grèce. Il suffit du prétexte que lui procura la lutte pour l'Indépendance hellénique pour qu'il rompit les attaches sentimentales avec la comtesse Guiccioli, qui se révélèrent moins fortes que celles qui le liaient au pays de ses rêves. Son amie essaya en vain de le retenir, car elle avait le pressentiment qu'elle ne le reverrait jamais.

L'Hellade, la belle Hellade d'Homère et de Périclès tentait de briser les chaînes dont elle était chargée depuis trois siècles. Un frisson parcourut l'Europe. Quel était l'homme sensible qui ne se fût point laissé toucher par la douleur et l'espérance agitant l'âme hellénique révoltée? L'idée de venir au secours de la Grèce opprimée électrisait les enthousiasmes. Des souscriptions s'ouvrirent de tous côtés, des volontaires se mirent en route. Partout on acclamait ceux qui là-bas dans l'Hellade sacrée, montraient le courage de leurs ancêtres.

Chateaubriand lançait à la chambre des pairs des paroles enflammées qui firent tressaillir la France. Un comité s'était formé à Londres pour aider la Grèce à poursuivre la lutte pour la liberté. On demanda à Byron d'en faire partie. La réponse ne se fit pas attendre et de Gênes, il prépara son voyage pour apporter en Grèce le secours de son amitié et de sa fortune. Il écrivit au gouvernement général hellène: «Je veux le bien de la Grèce et rien de plus. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour l'assurer...»

Le 12 juillet 1823, ayant acheté un bateau, l'«*Herculès*», il s'embarqua pour Céphalonie, emportant avec lui une fortune qu'il allait consacrer à la cause de la liberté.

Byron dut passer quelques mois en Céphalonie. La situation des révoltés était confuse, il ne savait où trouver le gouvernement. Il envoya deux émissaires à la recherche du chef de l'insurrection, en leur disant : « Revenez bientôt ». La réponse vint de Botzaris, immédiatement suivie de la nouvelle de sa mort héroïque. Un ami de Byron, le prince Mavrogordato, qui dirigeait la défense de Missolonghi l'appelle en hâte. Byron y arrive le 4 Janvier 1824. Il organise à ses frais un bataillon de 500 hommes. En mars, l'Assemblée Nationale lui offre le titre de gouverneur de la Grèce. Mais en avril, le poète pris de Malaria vit son mal s'aggraver et le lundi de Pâques à 6 h. 1/4 il fermait les yeux pour toujours.

L'Angleterre venait de perdre un de ses plus grands poètes, et la Grèce son meilleur ami. Il avait aimé cette terre glorieuse de toute la force de son tempérament passionné. « Greater love hath no man than this ». Athènes en témoigne par un monument à la mémoire du grand homme.

Aujourd'hui, par un geste renouvelé de la Providence, la Grèce, en face de l'agression infamante aura trouvée non pas des amis anglais et un Byron pour l'aimer et la secourir mais l'Angleterre toute entière. Avec elle, tous les hommes qui aiment la liberté et admirent le courage, ne forment qu'une prière : « Que la Grèce soit victorieuse. »

A. DE LA VALLETTE

LE JEUNE DIACRE OU LA GRÈCE CHRÉTIENNE

A. M. Pouqueville

*De Messène au cercueil fille auguste et plaintive
Muse des grands revers et des nobles douleurs,
Désertant ton berceau, tu pleures nos malheurs,
Comme la Grèce alors la France était captive...
De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.*

*Entre le mont Evan et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron;
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.*

*Ces murs battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux?
Du profane étendard qui chassa la croix sainte,
Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvants?
Entendez-vous, de loin, la voix de l'infidèle,
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.*

*Au bord de l'horizon le soleil suspendu
Regarde cette plage, autrefois florissante,
Comme un amant en deuil, qui, pleurant son amante,
Cherche encore dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve, après sa mort, sa beauté plus touchante.
Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours!
Que la brise du soir est douce et parfumée!
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée!
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.*

*Qu'entends-je? C'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'oeil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère:
Ses soins parent l'autel; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.*

*Les rames de sa main s'échappent à la fois;
Un luth, qui les remplace, a frémi sous ses doigts.
Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes;
Ainsi, troublant le coeur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'Alcyon gémit, au milieu des tempêtes:*

*« Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
Pour vous chanter dans ma nacelle
Au bruit des vagues chaque soir,
J'accorde ma lyre fidèle;
Et je pleure sur nos revers.
Comme les Hébreux dans les fers,
Quand Sion descendit du trône,
Pleuraient au pied des saules verts,
Près des fleuves de Babylone.*

*« Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer
Du tombeau de leurs pères ils parlaient sans alarmes
Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer;
Il leur était permis de confondre leurs larmes,
Et je m'exile pour pleurer.*

*« Le ministre de ta colère
Prive la veuve et l'orphelin
Du dernier vêtement de lin
Qui sert de voile à leur misère.
De leurs mains il reprend encor,
Comme un vol fait à son trésor,
Un épi glané dans nos plaines;
Et nous ne buvons qu'à prix d'or
L'eau qui coule de nos fontaines.*

*« De l'or! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil;
Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
Et de la jeune épouse écartant le linceuil,
Arraché de son doigt la bague nuptiale,
Qu'elle emporta dans le cercueil.*

*« O nature, ta voix si chère
S'éteint dans l'horreur du danger;
Sans accourir pour le venger,
Le frère voit frapper son frère;
Aux tyrans qu'il n'attendait pas,
Le vieillard livre le repas*

Qu'il a dressé pour sa famille;
Et la mère, au bruit de leurs pas,
Maudit la beauté de sa fille.

« Le lévite est en proie à leur férocité;
Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
Ou, si d'un saint courroux son coeur s'est révolté,
Chaste victime, il tombe avec son innocence
Sous le bâton ensanglanté.

« Les rois, quand il faut nous défendre,
Sont avares de leurs soldats,
Ils se disputent des Etats,
Des peuples, des cités en cendre;
Et tandis que, sous les couteaux,
Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
Inonde la terre où nous sommes;
Comme on partage des troupeaux,
Les rois se partagent des hommes.

« Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
A des indifférents parlent de nos misères,
Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours:
Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,
Et nous expirons sans secours!

« L'oiseau des champs trouve un asile
Dans le nid qui fut son berceau,
Le chevreuil sous un arbrisseau,
Dans un sillon le lièvre agile;
Effrayé par un léger bruit,
Le ver qui serpente et s'enfuit
Sous l'herbe ou la feuille qui tombe,
Echappe au pied qui le poursuit...
Notre asile à nous, c'est la tombe!

« Heureux qui meurt chrétien! Grand Dieu, leur cruauté
Veut conquérir les coeurs par le glaive et les flammes,
Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
Où de leur bouche d'or descendaient dans nos âmes
L'espérance et la charité.

« Sur ce rivage, où des idoles
S'éleva l'autel réprouvé,
Ton culte pur s'est élevé
Des semences de leurs paroles.
Mais cet arbre, enfant des déserts,
Qui doit ombrager l'univers,
Fleurit pour nous sur des ruines,
Ne produit que des fruits amers,
Et meurt tranché dans ses racines.

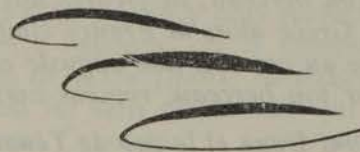
« O Dieu, la Grèce libre en ses jours glorieux,
N'adorait pas encor ta parole éternelle;
Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux.
Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
Que Jupiter et ses faux dieux? »

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève, il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend... l'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé? vient-il de ton esquif?
Est-ce toi qui gémis, Lévite? est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre;
La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame, et sans guide, errait comme au hasard;
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers jeux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à demi étendue,
Humide et rouge encore d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un oeil farouche,
Veut crier... la menace expire dans sa bouche;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'opresse enfin son coeur se lasse;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs,
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse:
« Je t'attendais hier, Je t'attendis longtemps;
Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends! »

CASIMIR DELAVIGNE



VILLE DE GRECE

Aride cité sombre azur
Où mon cœur buvait l'amertume
Ta force étale me berçait
Comme la mer de mon retour

Ton arbre seul était triste
Olivier portant ses fruits noirs
Autour de moi ton sol vibrait
D'un mystique abandonnement

Avec ton ramage de marbres
Tu me tins prisonnier des Dieux
Et nul regret ne fut plus calme
Que ton ciel perdu sans nuages
Sur la courbe de la durée

ARSÈNE YERGATH

GREECE EXAMPLE

par Arthur Merton

Hellas, true to her glorious past, put up a tremendous resistance to this cowardly attack on the part of a nation with ten times her own population. It was a resistance all the more remarkable in that the Greeks were unprepared for war both in material and in transport.

But courage, endurance and an abiding faith in their destiny more than compensated for this serious handicap. Within barely two months, thanks in part to the great assistance given by the R.A.F. particularly in the opening days of the war in attacking and destroying Italian troop concentrations and supplies behind the lines, the Greeks had not only repulsed the Italian invasion. They had also driven the Italian troops headlong before them into the heart of Albania.

Meanwhile Mussolini's senior partner had been steadily preparing to extend German domination in the Balkans and at the same time register a further advance towards the Mosul and Baku oilfields, the possession of which is indispensable to the consolidation of his position on the continent of Europe.

Fortunately for Greece she had the support of considerable British forces which helped her to bear the first impact of the German attack.

Germany invaded Greece at three main points.

One, the first line of invasion, was down the Struma, where the Germans were held up by the forts of the Beles mountain range which guard the Ruppel defile.

The fighting at this point was most desperate. The defenders had made up their minds to sell their lives dearly, and the ground in front of these forts became a veritable charnel-house with German bodies lying often three and four deep.

The fine spirit of these defenders was revealed when I visited one of the hospitals in Athens. There I saw and spoke with some wounded from Ruppel.

One man, whose legs had been shot away said «What does it matter I have my arms and my head; they can still work for the fatherland».

Another whom I asked how he felt fighting against Germans as compared with the Italians in Albania replied: «We thought we were going to fight soldiers. We found we had to fight machines. We realised that we could not survive the onslaught and we resolved to kill as many Germans as possible before we died. But when by chance we got some of those Germans out of their machines we found that they were no better than the Italians.» and with contempt in his voice he added: «The German soldier is only a chauffeur», and his comrades standing round grinned their concurrence.

Unfortunately the military situation has since undergone such development that it has been felt advisable that the King and the Government should transfer to Crete, which, although only re-united in

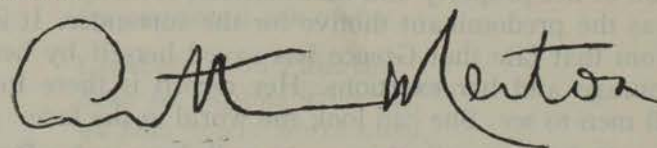
relatively modern times to Greece, has ever been a foyer of Greek nationalism.

Whatever may be the result of the present great struggle on the Thermopolae line two advantages will certainly have been derived from the presence of our Expeditionary Force on Greek soil. The first is a moral one. Our action has proved that we are prepared to stand solidly by those who are fighting for the same cause even if this means considerable sacrifice to ourselves.

The second is that we have succeeded in drawing Hitler some five hundred miles off his main line of advance into a country which presents no economic value to him. It gives him little more strategic advantage and, by closing avenues of supplies from abroad, not only stops such additions to his economic resources as filtered through but inevitably will constitute a further drain on his already restricted supplies.

Finally, Greece may be beaten to her knees by the overwhelming force that has been hurled against her little army. But no people that has displayed the heroism, the fortitude, the confidence in their destiny and the religious fervour of the men and women of Greece can be dominated for ever. They have revealed to the world that they have a soul, that they are prepared to sacrifice everything for what is most dear to all men, excepting of course to the Germans and the Italians individual and national liberty.

Time will show that the fight which they have sustained during the past six months has made its own contribution to the eventual triumph of the democracies. It will live in history as an example to others.



DELFICA

*La connais-tu, Dafné, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrthe, ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour qui toujours recommence?...*

*Reconnais-tu le Temple au péristyle immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,
Et la grotte fatale aux hôtes imprudents,
Où le dragon vaincu dori l'antique semence?...*

*Ils reviendront, ces Dieux que tu pleures toujours!
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours,
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...*

*Cependant la sybille au visage latin
Est endormie encor sous l'arc de Constantin
-- Et rien n'a dérangé le sévère Portique.*

(Les Chimères)

GERARD DE NEVAL

THE IMMORTALITY OF GREECE

par Christopher Buckley

It may seem that there is small satisfaction to be derived from looking back upon the tragedy of Greece with its depressing epilogue, the battle of Crete. Where, one asks is the fruit of all the victories, of the tenacity and heroism of the seven months struggle? Were Koritza and Argyrocastro and Klissoura conquered in vain? Was the defence of Rupel against the whole weight of the «mechanized Attila» an empty gesture in a campaign already decided in favour of the «big batalions»? And was the battle of Crete with its sad toll of killed and prisoners merely yet another indication of the inability of the free peoples to withstand the pressure of the most scientifically brutal tyranny the world has ever known?

And what future is there for martyred Greece under a «New Order» based on the principle, as old as the time of Thucydides, that «the strong take what they will, the weak suffer what they must»?

In the first place, Greece has saved her soul.

The cynic may remark that the soul of a nation is an item without value because it cannot be entered in the ledgers of a nation's wealth along with its aircraft and tanks and machine-guns, with its wheat and bauxite and oil. The answer is simple. It can be given in one word — France.

In the dismal story of France during the past twelve months one may read the fate of a nation which preferred the alternative of surrender, of acquiescence in the rule of tyranny to the arduous and endurance involved by resistance. What has France gained? She is humiliated, she is disunited, her splendid tradition has been trampled in the dust by her own sons. She has not even secured the preservation of her property and that material security which was the predominant motive for the surrender. It is from that fate that Greece has saved herself by her courage and her exertions. Her record is there for all men to see. She can look the world in the face.

If this were all, this would still be much. But this is not all. A nation, as we know, is not a geographical expression. The Greek nation is not something which can be calculated in terms of measurement of the distance between Ghevgelli and Cape Matapan, between Corfu and Samos. The Greek nation exists wherever Greeks exist with the sentiment of national independence. Here, in Egypt, with its many thousands of Greek inhabitants, here where so many refugees from the mainland are assembled, there can be formed the core and nucleus of the New Greece. Here, in Egypt, the foundations of the New Greece can be laid. Here are the men who will form the bricks to employ the Spartan King's famous metaphor with which the new structure will be built.

Of the form which this New Greece will take it is not for a foreigner to say. He may however be permitted to hope that a people so richly endowed with political instinct, a people to whom politics is a passion overmastering and not the amusement of the dilettante or the exclusive preserve of the trained

expert pay find some system of government which gives the fullest scope to national genius. Greece is not a country which has ever taken kindly or easily to tyranny either in the remote past or in more recent ages. An organization of government which shall secure the maximum participation for the maximum number of citizens is the only political ideal worthy of this people.

Secondly, one may hope that the sacrifices made so uncomplainingly by the great mass of the people will not be allowed to fall on stony soil. The greatness of Greece during these past months has been the greatness of the common man. The shepherds summoned from their flocks, the townsman called from the little backstreet shop, the fisherman leaving his boats for a sterner struggle against a more unnatural enemy than winds and seas — these have been the heroes of the epic struggle against the aggressor. In a very true sense the glory of Greece has been the glory of the Unknown Soldier. That these men and their sons should have life more full and more abundant, that the heritage of Greece, whether material or cultural, should be made available for all who have fought and suffered with such uncomplaining stoicism is the only social ideal worthy of this people.

In these difficult days each one of us, whether Hellene or Philhellene, has a duty to perform. Reviving his talents and his abilities he must ask himself how these can be best employed to further the cause of Greek freedom. Putting aside old feuds and old bitternesses let each one regard himself as an instrument in forwarding this great purpose. Hand and brain, gun and pen dedicated to this purpose will provide the truest unity, a unity built up out of diversity of instruments and singleness of aim. In the words of a contemporary English writer «This is the true joy of life: to know oneself a part of a conscious purpose and that a noble one.»

That should be the aim of every lover of Greece to-day.

Christopher Buckley

Grece de qui la mer baigne le fur usage,
Salut en ta grandeur, salut en ta beauté,
Toi que répand partout où fleurit ton langage,
Le meilleur trésor de ton art enchante,
Et fidèle aux destins où ton peuple t'engage,
Fais régner avec toi plus d'ordre et de sagesse.

Herni de Requies

THE GREEK PAGEANT

par Robert Liddell

It used to be a pleasant custom in England to perform in the grounds of some of the great houses scenes from their past history; members of the owner's family would themselves enact the rôles of their ancestors. We have lately seen, in the most beautiful and most historic setting in Europe, its noblest family, the descendants of the Ancient Greeks, re-enacting their ancestors' exploits. As well as adding new glories to the Greek name they have brought the whole Greek Past to life. There is no long any excuse for regarding Greek history as a closed chapter, and Greek as a dead language: it is in Epirus and Mece-don and Crete, in Athens and Peiraeus that Ancient Greece is still alive not in the British Museum.

In the cloud of witnesses which encompassed the Greek struggle, first stood Leonidas and the Three Hundred. With his word to the Great King, Μολὼν Λαβέ, M. Metaxas defied the new invader. And though again Thermopylae has been the scene of a defeat, we believe time will again turn it into a victory.

With great courage the Royal Theatre began to prepare *The Persians* of Aeschylus at the beginning of the war, a drama of Greek victory which the chance of war, might make tenibly inappropriate before it could be performed. They were rewarded for their confidence by being able to perform just after the great day of Koritza to an audience more flushed with victory than that of Aeschylus' own day, who received with tremendous applause the Great messenger's speech about Salamis, and the cry of the advancing Greek fleet: Ἐμπρός τῆς Ἑλλάδος γενναῖα παιδιὰ... νῦν ὑπὲρ πάντων πολεῖτε.

Some days before, the poet Sikelianos had read to a circle of Greek intellectuals his new tragedy *The Sibyl*, dealing with Neros' expedition to Greece, his claim to be recognized at Delphi as Apollo, and the resistance of the Delphic Sanctuary. Here again was a messenger's speech of great actuality: the approach of the Roman soldiers was announced and was met by Delphi with one cry: ν' ἄρθουν! Although we often heard the charming defeatist poem of Cavafy Περιμένοντας τοὺς Βαρβάρους quoted in the latter days before the German attack, we knew it was the Delphic cry of ν' ἄρθουν which more truly expressed the spirit of Greece.

All Greek history came to life; the Greek key pattern, familiar on vases and bas-reliefs, was now seen in a new medium, dug among the orange-trees outside the university as an air raid trench. The Tsarouchi and the fustanella, admired by tourists as picturesque survivals, became symbols of the most heroic courage. Rigas Pheraios great words about liberty were sung as part of a popular patriotic song. Byron was more venerated than ever, as the symbol of Anglo-Hellenic unity. All the heroes of 1821 were called up to bless the present struggle. The victory-song of 1912 was revived, and sung in a revue by Madame Marika Kotopouli.

Byzantium was represented by the Church, which blessed the war, and took her own heroic part in it; and the great hymn of Byzantium to the Panayia, Τῇ Ὑπερμάχῳ Στρατηγῷ τὰ νικητήρια celebrated the great Greek victories, when we greeted each other with the Easter greeting Χριστὸς Ἀνέστη

We heard the Χριστὸς Ἀνέστη this Easter on the ship that bore us to exile. We sang it with tears, remembering the days of Koritza, Argyrocastro and Chimarra; but perhaps also looking forward to that day resurrection from enslavement or exile when, Hellenes or Philhellenes, we are reunited to our friends in that country, which in her suffering keeps all our faith and all our love.

Robert Liddell



LA CHANSON DE LA MÈRE DE PANAYOTI

*Combats, mon Panayoti,
que viennent de grandes années,
que gigantesque croisse l'arbre,
qu'en sortent des branches nouvelles, (1)*

*que chantent dans son feuillage
rossignols et rouges-gorges,
et que travaillent le marbre
les ouvriers à son ombre.*

*Combats, mon Panayoti,
dans les régions asservies,
qu'elles soient libres aussi,
et qu'on t'y baise la main.*

*Combats, mon Panayoti,
avec baïonnette et balle,
afin d'ouvrir le chemin
de la Ville à Constantin.*

*Combats, mon Panayoti,
tant que tu auras du souffle.
Et si tu meurs, mon enfant,
ma bénédiction sur toi.*

P. GNEFTOS

(1) Au cours de la guerre balkanique de 1912, on a trouvé sur le cadavre d'un soldat une lettre de sa mère ne renfermant que le quatrain suivant, écrit dans une orthographe rudementaire:

*Combats, mon Panayoti,
combats vaillamment,
parce que le Peuple grec
gémît nuit et jour.*

Ta mère CALLIPE.

C'est sur ce quatrain qu'a été faite la poésie que traduit M. Hubert PERNOT.

WE SHALL MEET AGAIN IN SALONICA...

Par Bernard Spencer

«The people of this country are tough! Believe me; I know them. They won't take orders from any foreigner, whether it's the Italians or the Germans or both. If there is any trouble they will get up in their mountains and they will fight.» I hadn't been many weeks in Greece when I heard this from an English business man, a resident of Salonika, where I was working. My own ideas about Greece were naturally limited. I was impressed by the bewildering hospitality and friendship which as an Englishman I met everywhere; by M. Olympus across the bay, slowly covering with cloud and slowly baring tremendous limbs of rock and snow; by days of penetrating sunlight; by the men in baggy trousers riding donkeys in the narrow streets; by the unfamiliar shoppes of the «caïks» along the front; and by something that I afterwards recognized as essentially Greek about the austere hilly landscape. But I came from a country which was already at war with the Axis, and so it was that the question came up which the English business man answered. As far as I had formed any impression of the Greek character what he said seemed to me to be true, and I was convinced, too, by his absolute confidence. In October and in the months following I learned what a great understatement he had made.

There is a Salonica story, containing a further judgement about the Greek character; in it appears one of the most important figures of the Italian colony in the town. The time is the autumn of 1940, after the sinking of the «Elle» and just before the Italian started their disastrous campaign. This Italian was driving in the neighbourhood of Salonica with a number of his own countrymen. He pulled up at a peasant's cottage to get a refill of water for his car, and the peasant who brought him the water remarked by way of conversation, «Those cowardly Italians!» The Italian thought it more tactful not to answer. «How many Italians do you think one Greek is worth?» asked the peasant. The Italian, terrified of disclosing his nationality, said unhappily, «Two». «Five!» said the peasant. «Impossible» protested the Italian. «I will fight any one who doesn't say five!» said the peasant. «Say five!» «Five» said the Italian miserably and made his escape.

After the war began I remained in Salonica for two months until I received orders to go south. So though I never saw the Greek soldiers at the front I can speak of the civilians of Salonica as I saw them under the air raids — two or three a day — and under all the privations of wartime in a town which was after all not very far from the front. I saw the young women of the town take up nursing or other war work, and I was surprised to find how many of them were already trained. I stood and chatted and joked with every section of the population in the shelters during air-raids. I saw everyone

go about their business in the new war routine with a really remarkable courage and sang froid. What was all the more moving to us foreigners was our realization of what was behind this behaviour — something which is in fact as Greek as the Parthenon — a very deep unhysterical patriotism. That was the great thing. But secondary to this motive was the great satisfaction everyone felt that they were at last given an opportunity to demonstrate the inferiority of the Italians. I think that was in the mind of Zôe, our maid from the country, who after trying the shelter during the first raid refused to condescend to such a thing again, and in spite of our entreaties used scornfully to shake carpets out of the upper windows during each alert. And it was in the mind of the wounded «evzone» I talked to in the hospital. He was first of all under the impression owing to my bad and indistinct Greek that I was Chinese. But when that was cleared up, «Ah», he said «So you're English? Well, tell your friends that they can manage the Italians in Africa, but as for the Italians up in Europe, they needn't bother — we'll look after them all right.» It will go down in history how they did.

Bernard Spencer



MERS NATALES

*O mers grecques avec votre belle couleur
Rien de vous n'a changé depuis le songe antique;
Les îles d'or toujours découpent votre ampleur
Bornant de leurs monts purs votre nappe extatique,*

*Je remonte en esprit, rêve vertigineux,
Trente siècles d'histoire où foisonne la vie;
Quel gouffre, sur vos bords, de races et de dieux,
Que de chutes,, que de souffrances et de génie!*

*Mais cet ardent remous des générations
N'a pas changé d'un trait votre jeune visage;
Et, lumineux profil, la ligne de vos monts
Dans un flot aussi bleu trompe une même images.*

AL. EMBIRICOS-COMOUNTOUROS

DE LA TRAGÉDIE GRECQUE ET DU COURAGE



Les Grecs ont inventé la tragédie. On voudrait pouvoir dire qu'ils l'ont découverte — vaste continent de la réalité où abordent les navigateurs de la poésie.

Le monde tragique n'est pas un monde imaginaire, une fiction de littérateur. Avant toute littérature le tragique était là — occupant l'horizon de l'entreprise humaine, barrant l'aventure, bouchant les espoirs. Sitôt que l'homme faisait un pas, il buttait contre un obstacle, il débouchait sur un trou d'ombre. Invisible réseau, le tragique entravait ses gestes, lentement ligotait sa vie... La maille se resserre, le filet se referme en suaire.

Les plus anciens poèmes vont à la découverte du tragique. Homère nomme d'un de ses noms les plus redoutables cette présence installée aux frontières de notre être : Le Destin. Il a le sens aigu des forces obscures qui mènent nos vies. Les dieux nous élisent à la beauté, à la passion, à l'honneur, à la gloire. Seuls comptent leur caprice et leur sérénité. Indifférents et libres, changeants comme la beauté du ciel où ils habitent — par simple insouciance autant que pour manifester leur puissance, ils nous écrasent en passant.

Cependant, le tragique d'Homère n'a pas encore acquis la pleine densité. Les âmes des hommes de l'Iliade sont tout à la fois trop robustes et trop légères pour en sentir tout le poids. Le cheval attelé à son char de guerre a beau avertir Achille de sa mort imminente, la nouvelle ne l'intéresse pas. Il est trop vivant pour en être touché. Sa mort ne fait pas partie de ce présent qui l'enivre à chaque minute de sa durée. Ame élastique à tous les chocs, âme affamée de tout événement — meurtre et pitié, colère et tendresse, et sa mort même, mais seulement quand la flèche sera dans son talon, toute nourriture lui est bonne dans l'acte de la mâcher.

Achille est trop bon coureur, le tragique ne le rattrape pas...

Quand la « mort rouge » frappe les guerriers d'Homère, prompt comme l'épée qui tranche la carotide, c'est à peine s'ils l'ont vue passer — et leur corps reste étendu sur leur sol, immense; immobile inaltéré dans le tumulte du combat...

Le tragique d'Homère est pulvérisé par la joie.

La vision tragique est la révélation d'un mystère. La tragédie naît de l'extase dionysiaque.

Le dieu entraîne ses adorateurs dans la montagne. Il les arrache au spectacle rassurant des lieux familiers, aux jardins ratissés de l'habitude et du sens commun. Dans le tourbillon de la musique et de la danse, pivotant sur la pointe du pied, les deux bras étendus et les cheveux horizontaux, les Ménades appellent le dieu d'une clameur aiguë, qui perce l'éclat des cymbales. Soudain figées dans l'extase, elles attendent l'épiphanie...

Autour de l'autel de Dionysos le dithyrambe noue la ronde vive des bacchantes. La peau de satyre qu'ils ont revêtue leur communique le singulier pouvoir de se voir eux-mêmes en une nature étrangère. Ils sont les compagnons du dieu. Ils accèdent à l'état d'enthousiasme, qui est, au sens étymologique et mystique du mot, la présence d'un dieu en nous. Ils s'évadent d'eux-mêmes et s'installent dans le mythe comme en un autre présent, en une autre existence qui leur est donnée. La légende n'est plus, comme dans l'épopée ou dans la lyrique apollinienne, une histoire jadis arrivée. Il n'y a plus d'histoire, le temps est supprimé. Le chœur dionysiaque vit la passion du dieu. Il vit son corps dépecé, ses membres dispersés. Il pleure sa mort. Il appelle sa résurrection.

Dionysos se manifeste à ceux qu'il aime. Le voici dans sa beauté nouvelle, La danse du chœur le désigne et le possède. La tragédie découvre le dieu.

Mais qui peut contempler impunément ce visage désirable et terrible?

La tragédie grecque est visionnaire. Son regard pénètre au cœur de l'Invisible. Elle fait connaître à l'homme les lois qui le régissent et qu'il ne soupçonnait pas. Elle crève les illusions qu'il se faisait sur son empire. Elle rend manifeste dans l'univers la présence de champs magnétiques qui expliquent les accidents de notre destinée et le dérèglement de notre cœur. Elle explore le pôle divin de la réalité.

Les dieux peuplent le monde, beaux et menaçants. Installés aux commandes de l'événement, ils se révèlent souverains, fantasques, généreux, implacables, souriants, ironiques. Ils ne sont pas le Dieu unique — ce Dieu qui, par l'affirmation de sa nature (morale), condamne les activités qu'il ne pratique pas. Ils sont tous les appels de la vie — tous les pouvoirs et toutes les limites. Ils sont Justice, Volupté, Destin, Beauté, Connaissance et Rire (1). L'homme les perçoit en lui, autour de lui, comme des forces qui lui résistent, exaltent son énergie, exaspèrent et combleront son désir, en attendant de l'écraser.

Ils sont arbitraires, cruels et tendres. A la bonne volonté ils imposent le meurtre. A la grandeur d'âme ils infligent la folie. Ils châcient ceux dont le tort fut d'être heureux, car la félicité reste leur privilège. Ils mettent au pilori la bonté, la « philanthropie ». Au-

(1) Tandis que selon Bossuet, Jésus n'a jamais ri, ni même souri.

tour des volontés humaines ils tracent un cercle magique — subtile limite qu'il est coupable de franchir. Ils font remonter dans le sang des fils la fureur criminelle des pères. Ils lient l'individu à la race et rendent le descendant responsable des fautes ancestrales. Parfois ils récompensent les justes; ils pardonnent les fautes et lavent les souillures. Parfois ils consolent. Les âmes pures entendent dans les forêts leur voix céleste. Ils apparaissent aux mourants — radieuse et dernière vision de la vie. Parfois ils laissent un honnête homme, un grand roi courir sa carrière de droiture, de justice, combler son peuple de bienfaits: ils sont le croc-en-jambe qui l'attend au tournant de sa meilleure action et l'agrafe qui lui crève les yeux. Ils sont au fond du coeur l'irrépressible désir de l'amour partagé — et tous les instruments du crime passionnel, calomnie, corde et poison...

Ils donnent à la fois la mort et le renom — seule immortalité...

Ils laissent intacte en chacun la joie fugace d'être un homme mortel.

Les dieux de la tragédie sont la loi de notre existence. La tragédie n'a d'autre objet que de faire apparaître sur l'écran poétique leur réalité invisible au vulgaire, leur irrécusable présence.

La tragédie grecque, c'est la rencontre constatée de l'homme et du dieu.

Le sens tragique, c'est le sens du divin.

L'invention de la tragédie fut un acte de courage.

Le peuple grec est courageux. Le sang versé au cours des siècles, et jusqu'à ce jour, à toutes les Thermopyles de la Grèce, l'atteste suffisamment.

Cependant Marathon et Salamine et cent autres combats pour l'indépendance ne sont pas les seuls témoignages de la vaillance hellénique. Il y a une bravoure de la pensée. En fondant la tragédie — comme aussi en affrontant le risque de la connaissance philosophique — la Grèce antique a signalé son courage. Et c'est dans le temps même où Athènes sauvait la Grèce de la servitude qu'Eschyle écrivit ses drames. La même génération, les mêmes hommes — Eschyle se bat à Marathon — assurent la liberté et fondent la tragédie.

Le même courage. Soutenir la vision du tragique d'un oeil aussi ferme que l'assaut de l'ennemi. Regarder en face la vie telle qu'elle est. Savoir que la justice des dieux est plus mystérieuse que certaine. Qu'aucune providence n'aménagea le monde à l'usage de l'homme. Tenir l'homme pour un étranger dans un univers dont les lois ne sont pas à la mesure de ses désirs. Etranger domicilié avec permis de séjour temporaire. Non citoyen du monde, mais métèque menacé d'expulsion. Coupable d'une seule faute — être né...

Un étranger qui n'a point d'autre patrie...

Telle est la vue que la tragédie offre à l'homme de sa condition.

La clairvoyance est la forme la plus rare du courage.

Suprême courage: refuser l'espérance.

Il est des vertus qui dessinent le visage d'un monde, expriment une civilisation. Le courage est grec, l'espérance est chrétienne.

L'espérance — syllabes chargées de promesses — aucun mot du langage français ne touche le coeur chrétien d'une pointe plus tendre; aucun autre n'a conservé le pouvoir de remuer encore, nostalgiquement, vainement, les résidus de notre foi (1).

La sagesse grecque se méfie de l'espérance. Qu'il s'agisse des entreprises de la vie terrestre ou des perspectives de l'au-delà, elle ne lui fait pas crédit. Le royaume de l'espérance est celui de l'illusion. Devant nos yeux elle agite ses bouquets fleuris, elle tend l'écran de ses chimères. C'est «un songe qu'on fait éveillé». Sa nature est vaine et trompeuse. Elle est un piège tendu par le désir à la raison. Caressante et flatteuse; elle connaît tous les manèges d'un démon tentateur. (La langue grecque dit étrangement «induire en espérance»).

Surtout l'espérance est un acte de faiblesse. C'est aux yeux du Grec le recours des lâches et des effrontés. Elle n'est pas seulement mensongère elle est «honteuse». C'est une «nourrice à l'usage des vieillards».

On tirerait de la poésie grecque tout un réquisitoire contre l'espérance. L'histoire fait écho, avec Thucydide: Malheur au peuple qui place ses chances de salut non dans le calcul de ses forces et dans son courage, mais dans les rêveries de l'espérance.

L'espérance compte sur les faveurs de l'avenir. Le Grec, par un singulier retournement de notre façon de nous figurer le temps, ne voit pas l'avenir devant lui, mais derrière (son langage l'exprime). L'avenir, ce n'est pas devant lui comme une main tendue de l'Inconnu, qui lui fait un geste d'accueil — c'est, derrière lui, un pas qui se rapproche, une arme qui va le frapper dans le dos.

Il a peur (car le fond de l'homme, c'est l'angoisse)... Mais il s'attache à son courage...

Parce que l'espérance couronne la vie chrétienne, parce que le chrétien contracte contre la mort une assurance de vie éternelle, il ne peut y avoir de tragédie chrétienne.

La tragédie grecque est une Présence de la Mort. Elle est une connaissance du désespoir.

Mais elle est aussi une réponse au désespoir. Non pas une promesse d'éternité faite par ceux qui parlent au nom de Dieu, mais un engagement de courage pris par l'homme envers lui-même.

La tragédie antique sans cesse plonge et replonge l'homme souffrant dans les eaux du désespoir: à chaque fois il en émerge plus vigoureux, comme d'une autre fontaine fabuleuse. Ce n'est pas seulement l'instinct animal de conservation qui lui permet de surnager, c'est une adhérence raisonnée aux fluctuations de la vie, telle qu'il a appris à la connaître. Loin de sombrer dans la mort intérieure du désespoir, à chaque coup du sort, le héros tragique s'assure d'avantage dans l'amour acharné de la vie. L'épreuve le cuirasse. Il trouve son salut dans une juste confiance en soi, fondée sur une lucide connaissance du monde et de lui-même.

L'espérance met sa confiance en Autrui. Le courage met sa confiance en soi.

Le «Connais-toi toi-même» n'incline pas l'homme antique au mépris de soi, au dénigrement de sa

(1) Je pense au second mystère de Péguy.

nature, aux mains frappées contre la poitrine pécheresse. Il aboutit à l'exacte prise de conscience, à la mesure rigoureuse de la force humaine, qui est immense. Il s'épanouit dans l'allégresse de l'action où se vérifie son pouvoir.

Dès lors, les armes que le Destin dirige contre lui, l'homme en fait les instruments de sa propre grandeur. Tous les coups dont les dieux l'accablent lui sont occasion de courage. Le monde de la fatalité n'est plus qu'un gigantesque «punching-ball» contre lequel il exerce ses muscles, un ballon déconcertant qu'il renvoie du poing et de la tête, dans la joie et la douleur de l'effort, un tremplin qui permet d'allonger le saut.

Le monde est un terrain de sport, où les dieux nous réservent les plus insignes adversaires — eux-mêmes — et rient des coups que nous leur rendons. Zeus prend l'univers dans sa main et le lance contre Prométhée pour le projeter dans l'abîme. Le Titan accuse le coup et marque un point : son courage n'a pas vacillé. Après quoi ils se réconcilient.

La mort elle-même — suprême argument dont disposent les dieux pour réduire l'homme au silence — le héros ne la reçoit d'autrui que pour s'en emparer et la faire sienne. Elle ne l'atteint pas inerte et confondu. Il n'est pas sa victime. C'est lui qui s'avance au-devant d'elle et la choisit. Il la préfère au déshonneur, à l'abandon de soi-même : il lui donne un sens moral. Au bas de cet accident stupide de la nature, il appose sa signature d'homme. Elle n'est pas son honteux échec, il en fait le chef-d'oeuvre de son courage.

Ce n'est pas l'arrêt d'Artémis, ce n'est pas le couteau d'Agamemnon qui prennent la vie d'Iphigénie. Sa vie est à elle et il lui plaît de la donner. Elle offre son corps à la Grèce et, de la victoire que sa mort ouvre à son pays, elle se fait un suprême cadeau, un bonheur de femme à serrer dans ses bras.

Vos victoires sont mes noces, mes enfants, mon renom

Dans le combat du Destin, traverser, dépasser le désespoir, sentir battre en soi son courage comme une pulsation de joie, tel est le sens de la tragédie grecque.

Retranché d'un monde dont la loi n'est pas la sienne, l'homme n'est pas sur la terre un étranger sans patrie. L'héroïsme aussi est une patrie.

ANDRÉ BONNARD

GREECE

« The glory that was Greece »

*In the Pindus Gorge we see
Greece's new Thermoplae:
At Koritza she was won
A second, marvellous Maratho.*

*May glad Victory and Peace
Crown the «Glory that is Greece»,
And the wondering world behold
Hella's second Age of Gold!*

in the Cape Times

F. CAREY SLATER

APOLLONIADE

*Sont venus les Romains avec des plumes de paon...
Nous soufflâmes dessus, ils s'enfuirent d'une coudée.
Et maintenant voici les Germains, aussi fats,
mais forts de leur armure.*

Ils s'amènent dans des cercueils de fer.

Le combat n'est pas régulier.

Apollon épuise ses flèches.

David n'arrive pas à trouver les jarrets de Goliath.

Jupiter, enfin va-t-il se fâcher?

Envoyer sa foudre sur ces vilains?...

On nous a traité de dieux,

parce que nous avons combattu pour nos terres.

Non, nous n'avons été que des hommes.

Les mots pompeux, les grâces divines, c'est pour
[l'arrière

Pour l'arrière la chanson et la louange.

Ici c'est la poudre, la résistance et le sort.

Celui-ci encore n'est-il qu'un mot.

L'idée qui nous travaille, l'idée simple de soldat,

C'est qu'il voit, derrière lui, des plus faibles à défendre,
[dre,

Des sourires et des larmes à perpétuer...

Nos jolis arbres, notre terre mouillée de pluie,

nos moissons, nos foyers, nos montagnes.

La Grèce de Léonidas, de la Vierge et du Christ,

disent-ils, mais cela pour nous est vague et lointain.

C'est l'autre Grèce, celle qui nous a bercés,

que nous défendons.

Le petit café au pied de la colline,

Notre Place au métro souterrain, nos sommets,

Le banc du jardin public, des jolies fleurs tout autour,

La soeurette, la fiancée, sans chapeau, allant au tra-
[vail,

Notre petit frère au tablier bleu qui va en classe de
[bon matin,

Le plus grand au tablier blanc, interne à l'hôpital

Hier notre sueur pour eux, aujourd'hui notre sang,

Pour que la jeunesse ait du pain et de la grâce,

Pour la quiétude à venir de nos pères et mères,

et aussi pour le défilé et la fanfare de dimanche...

Tout cela accentué c'est notre héroïsme,

et la caresse sur nos cheveux du bleu des îles,

ce bleu grec, aussi sensuel que glorieux,

familier que divin...

Ces côtes, d'autre part, rouges, rouille, jaunes,
[bleues-foncé,

dont nous sentons vers nous, les lèvres tendues...

*Ce pan du ciel bleu, qui se répète, d'ici de là
entre deux montagnes*

Notre Grèce à nous, notre belle nourrice, depuis l'en-
[fance,

Notre Grèce à vendre, notre Grèce à prêter pour
[qu'on la piétine,

C'était dur, infaisable pour nous...

Et nous avons tendu nos poitrines, disant, qu'il va-
[lait mieux,

que ce soit nous qu'on piétine,

plutôt qu'Elle...

Oh non! nous ne sommes pas des dieux, nous ne
[sommes que des hommes.

ELOY TROUVÈRE

ATHENES AU SOLEIL LEVANT



CHATEAUBRIAND



« Je me suis donc borné, à présenter simplement une série d'images lyriques et à dessiner sur le rideau de l'avenir qui tombe sur la dernière scène des visions vagues qu'impose le triomphe définitif de la lutte de la nouvelle Grèce étant donné qu'il contribuera à la civilisation et au progrès social».

« L'attention du monde entier est concentrée sur la stupéfiante insurrection des Grecs. Après les événements de l'hiver dernier (c'est-à-dire l'échec du mouvement d'Ypsilanti dans les principautés danubiennes), je n'ose espérer que les esclaves recouvreront facilement leur liberté. Mais je connais un Grec possédant les plus hautes qualités de bravoure et d'éducation, le prince Mavrocordato et si ses compatriotes lui ressemblent, tout ira bien».

SHELLEY

(Lettres)

Il faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vigne; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes sortant du milieu de ces cultures. Les murs blanchis et des clôtures de jardins traversent les champs; il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau ou qui lavent à des puits les robes des Turcs; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes ou portant sur leur dos des provisions à la ville; il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette; les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour, des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre, le long des flancs de l'Hymette, et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière; et la citadelle de Corinthe renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'OEdipe, de Philoctète et d'Hécube; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène. Mais, hélas! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave sortaient par intervalle de ces murs qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse: tout passe, tout finit en ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis? Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare, avait vu mourir la brillante Aspaste.

Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contempiais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour; d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu; laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre.

(Littéraire)

CHATEAUBRIAND

ANTHINEA

La table du roc solitaire qui supporte le Parthénon, l'Erechteion, et, frêle cabane de marbre, le temple de la Victoire, semble tout d'abord parsemé d'une infinité d'ossements polis et brillants au soleil. On songe ensuite, tant de lumière est joyeuse, au vaste chantier d'un sculpteur. Mais c'est la première impression qui est la juste... Ces quartiers que l'on foule sont les membres du corps inanimé de l'ancienne Athènes. Tambour à tambour, tranche à tranche, au milieu des herbes flétries qui ne les ont pas recouverts, les styles couchés sur le sol font de véritables dépouilles et les mânes qui volent dans l'air au-dessus d'eux nous professent la mélancolie de tant de travaux. Seules de nobles mains, d'aristocratiques mains d'hommes libres, y avaient été employées. La volonté de Périclès avait banni l'esclave de ces entreprises publiques. Les meilleurs ont ici imprimé le meilleur d'eux-mêmes. Ce n'a pas été éternel.

Un vain sentiment de piété défend leurs restes. Il suffirait que cette piété faiblît, qu'une foi analogue à celle des iconoclastes nous fût prêchée comme on prêche en Russie la mutilation de soi-même et en Norvège la dislocation des sociétés, il suffirait qu'une série de grandes guerres ou d'autres fléaux, nous rendant attentifs à des soins plus impérieux, autorisât seulement quelque négligence : la terre avide, la mer profonde, la férocité des enfants, l'ignorance des hommes, le ciel pluvieux et horrible, auraient vite fait de reprendre et de liquider ce trésor.

Il est vrai que le Parthénon, ayant vécu, n'a aucun besoin de personne et c'est nous qui avons besoin du Parthénon pour développer notre vie. Ce qui en reste est souriant. Et l'on pourrait abattre encore ou protaner, réduire le fronton ouest au même triste état que l'oriental, broyer ou renverser les dernières colonnes, décrocher les derniers vestiges de la frise : tant qu'il subsistera seulement de quoi inférer une conception de l'ensemble, l'âme de la Vierge éponyme s'y fera sentir dans sa force.

Devant la face orientale du Parthénon, au point où la théorie des Panathénées devait aboutir après avoir développé tous ses anneaux se voient les ruines d'un bâtiment circulaire que Rome avait eu l'imprudence de se dédier en ce lieu. Jetés au ras du sol d'un coup de justice divine, les décombres du temple de la Déesse Rome était le siège favori d'où jamais à me pénétrer des vigueurs, des fiertés et de la destinée éternelle du Parthénon. De quelque côté qu'on l'observe, ce modèle architectonique sort de la terre d'un mouvement impérieux et infinitif; là même où les gens du métier signalent une imperfection, elle n'atténue point, j'ose dire qu'elle souligne le caractère de la force et de la fermeté.

Je ne sais à quoi peuvent servir ici le mot de petitesse et celui d'étroitesse. Encore un coup, nous ne sommes pas devant une église, mais devant un autel et un tabernacle; il sert de musée, de trésor ou de magasin, non d'abri aux fidèles? Ceux-ci se contentent de l'entourer. Seules doivent y pénétrer des personnes choisies. Dans ce reposoir en plein air, séjour des dieux mais non oratoire des hommes, sorte de construction qui, par le fini du détail et les justes mesures de son élévation, procédait quelque peu de la statuaire, on saisit comment l'art athénien, l'art grec tout entier, développe sa plénitude. Il comble les promesses de son goût et de son génie.

Il eût pu faire un autre effort. Le Grec n'était pas incapable de bâtir un immense hangar de marbre et de donner ainsi ce que les amateurs modernes appellent une sensation de grandiose. On entrevoit à Eleusis ce qu'il a fait, par une succession d'agrandissements, en vue de recevoir des millions de pèlerins. Un tremblement de terre a rasé le temple-colosse d'Eleusis. Mais je crois que l'âge eût suffi. Un bâtiment qui doit servir à de nombreux et pressants usages n'a pas besoin d'être une construction achevée ni inébranlable. L'immédiatement utile n'a qu'une heure, car l'utile charge sans cesse et c'est à quoi ont été pipés nos Romains. Leurs constructions d'utilité économique peuvent subsister, il est rare qu'elles rendent de grands services. Ces aqueducs où l'eau a cessé de couler, ces grandes voies impraticables donnent un sentiment de puissance, mais illusoire et puisque ridicule. Voici une puissance, et elle ne peut plus! une utilité, inutile! Que vaut la chose dont le prix est de servir du moment qu'elle ne sert plus?

Avec un sens exquis de rapports et de convenances, c'est pour leurs monuments religieux, les mieux soustraits aux vicissitudes mortelles, que les Grecs réservèrent le privilège d'une solidité à toute épreuve. Ainsi en décida leur sagesse à son meilleur temps.

CHARLES MAURRAS

UN HYMNE FRANÇAIS A LA GRÈCE

Mais, combien plus odieuse qu'une action hostile n'est l'indifférence affichée pour la cause grecque, qui est celle de tous les hommes libres! Et comme ils se trompent ceux qui croient être les interprètes de la pensée de la France, occupée ou non, quand ils professent à l'égard de la Grèce héroïque un mépris aussi blasphématoire! Hitler ne se rend pas compte, dans sa brutalité, de l'humiliation qu'il y a pour la formidable armée allemande de se ruer sur deux petites nations qui n'ont à opposer à leur envahisseur barbare que leur indomptable courage et leur résolution de mourir plutôt que de vivre esclave.

Mais les Grecs, dont tout Français doit être fier d'être l'ami, nous ont fait la preuve de leur héroïsme. Nous tenons à répéter aux Grecs, aujourd'hui surtout où ils ont à défendre deux fronts contre les deux plus grandes Puissances militaires de l'Europe, qu'il n'est pas de Français, en dehors de quelques serviteurs de Hitler, dont le cœur ne saigne devant l'épreuve la plus dure qu'un peuple ait jamais eu à subir pour défendre son honneur sa liberté et son indépendance, et que par leur attitude, digne de leurs glorieux ancêtres ils ont acquis un droit imprescriptible à la reconnaissance du monde civilisé.

PIERRE BOURDON

Grèce, c'est chez toi qu'on oublie l'univers, chez toi qu'on se sent heureux.

JAQUES BOULANGER

La Grèce est-elle bien un pays? Plutôt un instant de chacun de nous, la minute de la grâce.

ANDRÉ DE RICHAUD

La Grèce est pour nous, elle doit être pour nous, la patrie originelle, l'éternelle patrie sur le plan de la pensée et de la civilisation.

L. DARTIGUES

«O race d'Atrée, comme tu as souffert pour recouvrer enfin la liberté, redressée par ce dernier effort!»

“ELECTRE”

SOPHOCLE



COSTIS PALAMAS

TEXTES GRECS

CLASSIQUES

Periclès aux Athéniens :

Convaincus que le bonheur est dans la liberté et la liberté dans le courage, affrontez avec fermeté les dangers de la guerre.

(Thucydide II 43.4).

Lorsqu'on a le choix et qu'on est heureux, c'est une insigne folie que d'entreprendre la guerre; mais si l'on est placé dans l'alternative de subir la volonté de l'étranger ou de tenter la fortune avec l'espoir du salut, il y a moins de sagesse à fuir le péril qu'à le braver.

(Thucydide II 61.1).

MESSE

*Lorsque les peuples s'entretirpent
et que les patries s'entresapent
parmi les clameurs de guerre,
et en dehors et à l'écart, n'avez-vous pas vu?*

*Des gens comme des officiants prient-à-voix-basse,
et pendant que sous leurs pieds tremble
et qu'alentour se meut et s'effondre la terre,
rien, dirait-on, ne les inquiète.*

*Ils paraissent poursuivre avec un Seigneur invisible
un mystique entretien,
courbés, immobiles, comme en extase
sur leurs livres liturgiques.*

*Tout le monde autour d'eux, et vieillards et enfants
et femmes, a les armes à la main;
eux seuls, d'un cœur impassible,
lèvent les mains vers les étoiles.*

*Elles ne sont pas vides, leurs mains, elles tiennent
les oiseaux divinatoires de la Prière,
et leur donnent le premier élan, et ils s'envolent
vers les trônes de l'Idée et de l'Âme.*

*Un feu brûle sur un autel, l'autel
dont ils ont soin et qui ne s'éteint point;
Colère et Ravage passeront,
mais le mortel, debout ou ruine, restera.*

*Il reviendra au feu divin de l'autel,
où sont la Foi, l'Art, le Verbe, la Sagesse.
Aux livres liturgiques hosanna!
aux livres éternels.*

*Des gens comme des officiants prient-à-voix-basse;
des peuples autour d'eux ont les armes à la main;
et la terre s'effondre et le carnage hurle;
eux, lèvent les mains vers les étoiles.*

*Pourtant, si impassibles qu'ils paraissent,
parmi les chœurs des Erinnyes et des Cyclopes,
leur mains tendues tremblent et palpitent
comme de tout l'émoi des hommes.*

*Quoique leurs yeux semblent briller,
comme sans larmes, d'un éclat surnaturel,
ils sont voilés d'un pleur,
le plus amer qui puisse couler.*

*Lorsque les peuples s'entretirpent
et que les patries s'entresapent,
parmi les clameurs de guerre
et en dehors et à l'écart, n'avez-vous pas vu?*

C. PALAMAS

Trad. par Hubert Pernot)

PRIÈRE POUR JANNINA

*Il a brui, le chêne antique de Dodone;
au large et prophétique frisson de Zeus,
ses feuilles se sont agitées, pour le poète combattant.
Mais bientôt va briller la lune dans son plein,*

*l'Agnanta se couvre de neiges; on a l'illusion
que les choses s'approchent; depuis les doux rivages,
jusqu'aux jardins d'Épire odorants et profonds,
dont les branches s'égaient du ton clair des oranges.*

*Et voici que l'hiver surgit, ensoleillé,
faisant étinceler les monts; l'atmosphère est limpide:
veloutées, prêtes-pour-la-danse, là-bas s'étendent les plaines,
que le feu de l'ennemi sillonne encore de fumée.*

*Par les villages dévastés, sous le placide soleil
-- c'est l'époque de l'année où mettent bas les agnelles --
dans la tiédeur d'un décembre qu'animent des bélements,
l'Hellade féconde-d'espoirs paraît s'être mise en fête:*

*les neiges sont des amandiers; on dirait le soleil d'avril;
il semble que ce jour béni soit un dimanche de Pâques,
où les lèvres vont échanger le baiser de Résurrection.
C'est pour un saint sacrifice et par un temps printanier
que l'armée se met en marche.*

*Jannina, Jannina! Notre âme s'est portée vers elle.
Dieu de beauté, aux heures d'oubli et d'abandon;
nos prières t'y ont voué un impérissable culte,
notre fièvre en a eu soif, quand l'abreuvait l'amertume;*

*douloureux nous avons revu le rêve de nos premiers ans,
lorsque, le soir, notre mère chantait, près de nos berceaux:
«Dodo, mon petit enfant, et je lui ferai cadeau
d'Arta avec Jannina, de Chio avec ses bateaux»*

*Dieu de beauté, tu as arrêté les tempêtes, et tes bénédictions
ont donné le répit à l'armée exténuée,
et par tes nuits argentées les coeurs se sont rassérénés.
Dieu de beauté, guide ses pas; qu'elle pénètre,*

*telle une légion céleste à travers l'espace embaumé,
ô doux Seigneur, dans la splendeur de tes jardins.
Jannina, Jannina! l'Hellade agenouillée
et tout entière enveloppée des fumées de son sacrifice,*

*voyant en rêve des amandiers et le brillant soleil d'avril,
nuit et jour espère les Pâques
où les lèvres échangeront le baiser de Résurrection.*

(Trad. par Hubert Pernot)

A. SIKÉLIANOS



A. SIKÉLIANOS

TEXTES GRECS CLASSIQUES

Démosthènes aux Athéniens:

*Jamais personne, en aucun
temps, n'a été capable de faire
accepter à notre pays l'idée de
se mettre du côté du plus fort, de
se faire complice de ses injustices,
pour s'assurer le repos dans la
servitude.*

(Discours sur la Couronne, 203).

Chant des Grecs au matin de
Salamine :

*Allez, enfants des Grecs, déli-
vrez la patrie, délivrez vos en-
fants et vos femmes, les sanctuai-
res des dieux de vos pères et les
tombeaux de vos aïeux: le combat
d'aujourd'hui décide de notre tout.*

(Eschyle, *Les Perses*, 402-405).



A DE LAMARTINE

TEXTES GRECS CLASSIQUES

Réponse d'un petit Etat (Milo) qui voulait rester neutre aux ambassadeurs d'une grande puissance (Athènes) qui exigeait sa soumission:

Un Etat qui compte sept siècles d'existence ne se laissera pas en quelques instants ravir sa liberté.

(Thucydide V. 112.2)

Réponse des Athéniens à une proposition d'accommodement avec les Perses:

Nous savons que la puissance des Perses dépasse infiniment la nôtre. Inutile de nous humilier en l'affirmant. Cependant, fermement attachés à la liberté, nous nous défendrons dans la mesure de nos forces. Une entente avec le Grand Roi, n'essaie pas de nous persuader de la conclure: nous ne nous soumettrons pas.

Hérodote XIII, 143),

INVOCATION POUR LA GRÈCE

*N'es-tu plus le Dieu des armées?
N'es-tu plus le Dieu des combats?
Ils périssent, Seigneur, si tu ne réponds pas!
L'ombre du cimetière est déjà sur leurs pas.
Aux livides lueurs des cités enflammées,
Vols-tu ces bandes désarmées,
Ces enfants, ces vieillards, ces vierges alarmées?
Ils flottent, au hasard, de l'outrage au trépas,
Ils regardent la mer, ils te tendent les bras:
N'es-tu plus le Dieu des armées?
N'es-tu plus le Dieu des combats?
Jadis, tu te levais! Tes tribus palpitantes
Criaient: Seigneur! Seigneur! ou jamais ou demain
Tu sortais tout armé, tu combattais, soudain
L'Assyrien frappé tombait sans voir ta main,
D'un souffle de ta peur tu balayais ses tentes,
Ses ossements blanchis nous traçaient le chemin!
Où sont-ils? Où sont-ils ces sublimes spectacles
Qu'ont vus les flots de Gad et les monts de Séirs?
Et quoi la terre a des martyrs,
Et le ciel n'a plus de miracles?
Cependant tout un peuple a crié «Sauvez-moi;
Nous tombons en ton nom, nous périssons pour toi!»
Les monts l'ont entendu: les échos de l'Attique
De caverne en caverne ont répété ses cris;
Athènes a tressailli sous sa poussière antique,
Sparte les a roulés de débris en débris.
Les mers l'ont entendu: les vagues sur leurs plages,
Les vaisseaux qui passaient, les mâts l'ont entendu;
Le lion sur l'Oeta, l'aigle au sein des nuages;
Et toi seul, ô mon Dieu, tu n'as pas répondu!
Ils t'ont prié, Seigneur, de la nuit à l'aurore,
Sous tous les noms divins de l'Univers t'adore;
Ils ont brisé pour toi leurs dieux, ces dieux mortels;
Ils ont pétri, Seigneur, avec l'eau des collines,
La poudre des tombeaux, les cendres des ruines,
Pour te fabriquer des autels.
Des autels à Délos! Des autels sur Egine!
Des autels à Platée, à Leuctre, à Marathon!
Des autels sur la grève où pleure Salamine!
Des autels sur le cap où méditait Platon!
Les prêtres ont conduit le long de leurs rivages
Des femmes, des vieillards, qui t'invoquaient en
[choeurs,
Des enfants jetant des fleurs
Devant les Saintes images
Et des veuves en deuil qui cachaient leurs visages,
Dans leurs mains pleines de pleurs!
Le bois de leurs vaisseaux, leurs rochers, leurs mu-
[railles,
Les ont livrés vivants à leurs persécuteurs;
Leurs têtes ont roulé sous les pieds des vainqueurs
Comme des boulets morts sur les champs de bataille;
Les bourreaux ont plongé la main dans leurs entrail-
[les,
N'ont pu t'arracher de leurs coeurs!
Et que disent, Seigneur, ces nations armées
Contre ce nom sacré que tu ne venges pas?
«Tu n'es plus le Dieu des combats!»
Tu n'es plus le Dieu des armées!*

(1820)

ALPHONSE DE LAMARTINE

LA GLOIRE

Il s'est trompé, celui qui a appelé
vaine la gloire
et insensé l'homme
qui devant pareille divinité
brûle la myrrhe.

C'est elle qui donne des ailes;
et sur le rude, le difficile
chemin de la Vertue,
voici que volent
les genoux des hommes.

D'une âme petite, méprisable,
d'un méprisable cœur
est doué celui qu'entend
l'appel de la gloire
et hésite.

Jamais, jamais de larmes
celui-là n'a mouillé
la tombe de ses amis,
ni n'a baisé la terre
de ses parents.

Sur le farouche
et profond océan,
où souffle impétueux et
courroucé le vent
de l'âpre fortune,

chaque jour il contemple
la foule des malheureux
mortels qui se noient;
et qui jamais l'a entendu
gémir?

Fervent tu as planté
L'amour de la gloire
dans le cœur de tes enfants,
ô Hellade, et tu es appelée
mère de héros.

De même qu'au sortir
de sa caverne, le lion blesse,
tue, disperse,
des hardis chasseurs arabes
la multitude;

de même qu'en hiver,
l'onde orgueilleuse
du torrent roule;
et que disparaissent champs,
pâtres et bêtes,

ou de même qu'à l'aube
se répand le Soleil,
et que les innombrables astres
du vaste Olympe
il les efface tous;

ainsi, ses mille cohortes
l'Araxe les a déversées;
mais, ô Bouclier de l'Hellade,
tu as étincelé sur les Perses,
et ils sont devenus poussière.

Ames renommées
de trois cent Laconiens,
âmes qui avaient illustré
l'Aposos et le bois sacré
et Marathon,

le divin Homère
charmait, de son mètre
immortel, les veuves achéennes,
et vos cœurs se sont enflammés
à ce même chant;

du ferme Eacide
vous avez envié le renom,
inémorable, admirable
envie] et vous avez versé votre sang
pour l'Hellade.

Moi aussi, moi aussi, je cherche
un fer. Qui me donnera
les foudres de la guerre?
Qui me guidera en ce jour
au combat?

Terrible exactitude
nourrisson de la cruelle Asie,
Ottoman, pourquoi reste-tu?
que projettes-tu? pourquoi ne fuis-tu
pas ton trépas?

L'heure est venue: fuis,
enfourche ta sauvage
jument arabe,
gagne dans ta course
même les vents.

Sur l'Hymette
a poussé le laurier,
feuillage sacré; il pare
les vestiges ruinés
du Parthénon;

jeunes gens, femmes, vieillards,
faucens grecs,
en baissent, en détachent
les branches, ils en couronnent
leurs têtes.

Enfourche, Ottoman,
ta jument arabe;
précipite ta fuite:
des faucens grecs
te poursuivent.

Regarde la lueur
des instruments de guerre,
étoute la clameur
de ceux qui ne respirent que mort
ou liberté.

Entends-tu? Allons, courons,
enfants des Hellènes,
le jour de gloire est arrivé,
nos illustres ansêtres
imitons-les.

Quand il est aiguisé par la gloire,
le glaive foudroie;
si c'est la gloire qui chauffe
l'âme des Grecs,
qui la vaincra?

Que trembles-tu? frappe
ta jument, éperonne-la, fuis,
Ottoman: des faucens
qui ne respirent que combat, gloire,
te poursuivent.

O gloire, c'est par amour pour toi
que les nations deviennent
dignes, et de patrie,
et d'honneur, et de douce libertr,
et d'hymnes.

ANDRÉ KALVOS

(Trad. par Hubert Pernot)

o) Souvenir de la Marseillaise et du
chant patriotique de Rhigas, qui s'en
était lui-même inspiré. Company Eshyle,
"Persey" 402-405.

LA MORT DE DIGÉNIS

Akritis bâtissait une forteresse,
Akritis faisait un jardin, dans une
plaine, dans une prairie, dans un
lieu favorable. Là il apporte toutes
les herbes du monde et les y sème;
là il apporte toutes les vignes du monde
et les y plante; là il apporte toutes
les eaux du monde et leur y trace un
lit; là il amène tous les oiseaux du
monde et ils y font leurs nids.

Sans cesse ils chantaient et disaient:

— Vive à jamais Akritis!

Mais un dimanche, un matin, à la
pointe du jour, ils chantèrent et di-
rent:

— Demain, Akritis mourra.

— Ecoute, Akritis; écoute, mon bra-
ve pallikare, écoute ce que disent les
oiseaux, écoutent ce qu'ils chantent.

— Ce sont de petits oiselets, qui ne
savent pas hanter. Apporte-moi mes
flèches que j'aie chasser dans les en-
droits jiboyeux, et si je trouve de quoi
chasser, je ne mourrai pas; mais si je
ne trouve pas de quoi chasser je mour-
rai.

Il chassa, il chassa, nulle part il ne
trouva du gibier. Et Charon, que par-
tout où je vais tu m'accompagnes? Si
je m'asseios, tu t'assieds avec moi;
si je marche, tu me suis; et, si je me
couche pour dormir, tu deviens mon
oreiller. Viens donc, Charon, que
nous luttions sur l'aire de bronze. Si
c'est toi qui me vaines, Charon, tu
prendras mon âme; mais, si c'est moi
qui te vaines, je jouirai de la vie.

Il lutta, il lutta, et Charon ne fut pas
vaincu.

— Entre, ma balle, et dresse-moi
mon lit mortuaire; pour couvertures
mets des fleurs, mets-y des oreillers
parfumés de musc, et sors, ô ma belle,
et observe ce que disent les voisins.

— L'un prendra ton courage et ta
bravoure, et le vieillard, le vieux dé-
crépit, dit qu'il prendra ta belle.

(Chants Héroïques)

Trad. de Hubert Pernot

LA GRÈCE, TERRE DE BEAUTÉ ET D'HARMONIE

Lorsqu'il nous est donné de débarquer sur ce sol volcanique parsemé de sanctuaires, nous ne voyons guère, certes, les terribles blessures qui ont été faites aux temples de marbre blanc par le temps, par les pluies d'hiver, par les soleils d'été, et aussi, il faut l'avouer par la main des hommes. Nous ne prêtons attention ni à l'écroulement des colonnades, ni aux mutilations des frontons, ni aux vides affreux des murs... Et dans notre âme, c'est un hymne profond qui s'élève, un hymne aux paroles sonores et rythmées, un hymne fait de noms antiques que, à mi-voix, nous récitons avec une émotion contenue : Athènes, Thèbes, Marathon, Delphes, Corinthe, Mycènes, Sparte, Olympie..., autant de cités dont les ruines grandioses et toujours vivantes vont nous révéler la civilisation hellénique, dans son épanouissement esthétique et intellectuel.

Par le chemin en lacet qui serpente à travers les oliveraies argentées, nous suivons la voie qu'empruntait, en des temps anciens — il y a de cela vingt-cinq siècles — la procession des Panathénées; et c'est dans ce cadre grandiose qu'avancait le cortège religieux des jeunes filles nobles d'Athènes qui, tous les quatre ans, apportaient un voilé brodé à Pallas Athéné desse et protectrice de la Cité. Nous voici devant les majestueuses ruines des Propylées, cette antichambre fortifiée de la citadelle. Et, par la large avenue, nous pénétrons aussitôt au coeur même de l'Acropole, ce berceau de l'esthétique méditerranéenne, cette merveille architecturale, dont on associe obligatoirement la beauté pure et sereine aux noms presque légendaires de Phidias et de Périclès.

Qui ne connaît déjà, ne serait-ce que par les reproductions photographiques ou les récits de voyages, toutes ces merveilles de marbre qui se groupent, tout en haut du rocher escarpé, autour du Parthénon? Mais, en fait, ce n'est qu'ici, sur ce roc historique, qu'on peut véritablement sentir et comprendre la beauté secrète de l'Attique, cette beauté qui, devant nous, prend une forme concrète avec la grâce svelte de l'Erechtéion, avec la délicatesse si fine du temple de la Victoire aptère.

Et notre émotion arrivera à son point culminant lorsque nos yeux se poseront sur les pierres dorées du Parthénon. Comment, d'ailleurs, ne serions-nous pas profondément, intimement touchés par cette harmonie parfaite qui, par ondes invisibles, se dégage de ce monument, encore si majestueux en dépit de ses béantes blessures...

Ici, la pureté de la ligne s'affirme par les profils nets et catégoriques de la construction, par ses aplombs tranchants, par ses arêtes aiguës.

L'équilibre des masses, nous le voyons poursuivi avec passion par ces artistes géniaux, épris de rythme balancé et de cadence: et la disposition des divers éléments a été si bien étudiée que l'on ne saurait changer un seul détail du temple sans compromettre aussitôt, et d'une façon irrémédiable, les qualités plastiques de l'ensemble.

De plus, c'est une véritable harmonie que les Grecs du Ve. siècle sont arrivés à établir entre le

sanctuaire et le merveilleux paysage qui l'entoure... Harmonie de formes et de proportions, si faciles à percevoir... Et aussi harmonies de couleurs violentes; car sur ce rocher rouge et mauve qui s'élève, abrupt, au milieu de terres ardentes, les peintres bariolèrent le temple d'indigos, d'ocres fulgurants, et de carmins lumineux, tandis que, sur les frontons, les belles frises étaient rehaussées de brun, de blanc, de vert et de jaune.

Rythmes linéaires, rythmes de masses, rythmes picturaux furent, on le conçoit, audacieusement combinés pour faire du Parthénon une merveille architecturale, miraculeusement équilibrée.

Après le touchant pèlerinage qui s'impose à la plaine historique de Marathon, après la visite à Salamine, après l'excursion ravissante à l'île d'Egine, le touriste se sent invinciblement attiré vers le mont Parnasse, et surtout vers Delphes, qui, dans un décor terrifiant et chaotique, dresse les marbres purs que l'homme a aillés avec amour; et cette magnifique prière de pierre qui monte sereinement vers le ciel sait nous rappeler qu'ici s'est épanouie cette délicate fleur mystique de la Grèce, cette curieuse ville de Delphes, faite de temples et de sanctuaires, cette cité d'Apollon où le Dieu de la Lumière se plaisait à rendre d'étonnants oracles par la bouche de la pythie.

Tout à coup, au détour du chemin, nous débouchons sur la Voie sacrée.

La Voie sacrée... Puissante évocation d'un passé magique où l'art s'est affirmé victorieusement, miraculeusement. La Voie sacrée... pauvres dalles soulevées par le feu intérieur du sous-sol volcanique, brûlées par les soleils torrides, encadrées d'une pe-



tite herbe sèche qui s'efforce péniblement de vivre dans les points de la pierre. La Voie sacrée... Avenue triomphale, allée magnifique bordée de colonnades, d'architectures, de frises, de sanctuaires innombrables.

Car Delphes était la ville sainte, où chacune des cités de l'Hellade avait à coeur d'édifier un autel en l'honneur d'Apollon, Dieu du Soleil et de la Beauté. Comment cette race grecque, éprise d'harmonie et de mesure, n'aurait-elle vénéré avec enthousiasme la divinité olympienne qui présidait au développement des arts, orgueils et consolation de l'homme?

Théménos, ex-votos, sanctuaires, débris de colonnades, tout nous parle ici, sur un rythme lyrique, du culte d'Apollon, cet Apollon pythien dont nous apercevons le temple en ruines à l'une des extrémités de la Voie sacrée. C'est là, dans l'Adyton, que se tenait la pythie sur son trépied : d'une fissure du sol s'échappaient des vapeurs de soufre; à leur contact, la prêtresse entraînait en transes, et rendait ces étonnants oracles dont la précision nous plonge dans un étonnement admiratif.

Dans la ville sainte dont la vie semble uniquement régie par la religion, nous pourrions peut-être nous étonner de trouver deux monuments qui, à première vue, pourraient nous paraître vraiment profanes : je veux parler du stade et du théâtre.

Mais, au vrai, Apollon, n'est-il point le Dieu de la Musique, l'inventeur de la poésie, le protecteur des arts? Apollon n'est-il point également le Dieu de la Beauté qui aime à contempler les belles musculatures qui se sont formées par les exercices athlétiques?

Et pour les foules immenses qui accouraient à Delphes, les jeux du stade et les représentations tragiques étaient une des formes de la prière, et faisaient partie du culte.

Aussi merveilleusement préparé à la compréhension de l'âme grecque, c'est avec un enthousiasme véritable que le voyageur se dirigera vers le Péloponèse, cette immense presqu'île aux sites si curieux, aux paysages si sauvages, à l'art si radieux.

Corinthe, d'ordinaire, est le premier arrêt de ce nouveau circuit, Corinthe dont la citadelle escarpée, entourée de trois enceintes, nous parle de guerres et de combats. Mais, sur ce sol d'Hellade, les aspirations esthétiques de la race, en dépit de la dureté des temps archaïques, ne pouvaient manquer de s'affirmer magnifiquement. Et c'est en effet dans ce cadre superbe que l'on pourra contempler les ruines si émouvantes du temple d'Apollon. Il ne reste plus de l'édifice que sept colonnes doriques(4), qui dressent dans l'azur du ciel leurs silhouettes hiératiques. Mais ces vestiges, témoins d'un passé si ancien, s'imposent par leur majesté, par leur massivité dogmatique, par leur orgueil intransigeant. Et je ne sais pas, sur le sol de l'Hellade, de spectacle à la fois plus simple et plus grandiose.

A Mycènes, à Tirynthe, nous prendrons contact avec la si curieuse civilisation dite «mycénienne». Là, les murs cyclopéens où s'inscrit la Porte des Lions, les Trésors d'Agamemnon et de Clytemnestre, les palais royaux, les forteresses aux murs énormes (5) sauront nous conter la vie des seigneurs aux temps de la guerre de Troie (6), aux temps où le

«subtil Ulysse» revenait dans sa petite île d'Ithaque, après des aventures aussi nombreuses que merveilleuses.

* * *

Mais pour nous également ce sera une «aventure» merveilleuse que de visiter Sparte, de suivre les berges de l'Eurotas, de franchir le Taygète neigeux, et de pénétrer dans la cité d'Olympie, la ville des temples, la ville du stade si célèbre...

* * *

Et alors il nous sera donné de comprendre vraiment cette si belle parole du sculpteur Rodin, qui avait coutume d'affirmer que rien n'est plus touchant qu'une belle chose, si ce n'est la ruine d'une belle chose.

HENRI FRANÇOIS

LA CHANSON DE L'AIEULE TASSA

*Quand vint en nombre l'ennemi,
Il prit la forteresse de granit.
Il emporta tout l'or, et de ces braves,
Il fit sans plus attendre des esclaves.
Mais, c'est la peau de Yanno qu'il désire,
Et Yanno n'est pas facile à détruire
Il campe chez lui en maître,
Et tient les autres en respect de sa fenêtre.*

*Près de lui l'aieule Tassa, posément,
Met ses plus splendides vêtements.
Pendant que sa femme Maro,
Et sa jeune fille Argyro,
Toutes blêmes,
Font une prière suprême.*

*Quand l'aieule eût mis ses beaux atours,
Dit à son fils sans détours :
— Ecoute, mon gars! Avant de leur céder la place
Faut pas qu'ils nous salissent la Race.
Ta fille est jeune, ta femme itout,
Enfonce-nous ta lame dans le cou,
Mets le feu avec le tas de paille,
Et au matin, arme bien ta taille,
Et va te jeter dans la bataille.
— Mère, donne-moi ta bénédiction.
— De tout mon coeur mon garçon.
Sors tantôt comme un lion.*

*Et en pleine poitrine aussitôt,
L'aieule reçoit le coup de couteau.
Et la jeune femme lui tend
A son tour un coup blanc,
Et sa fille en pleurs voit s'élever,
Avant qu'elle n'ait pu achever
Sa dernière prière,
La lame meurtrière.
Et son âme s'envole dans le ciel
Pure et altière.*

*Là où tomba Tassa la payse
On fit bâtir une église.
Et en souvenir de Maro la blonde,
Les jeunes gens dansent à la ronde.
Et là où la vierge s'endormit,
En foule ont poussé les lys.*

(Trad. par Jean Michel)

M. AVGHERIS

L'ENFANCE D'HÉRACLES

Orion, tout couvert de la neige du pôle,
 Au près du chien sanglant montrait sa rude épaule;
 L'ombre silencieuse au loin se déroulait.
 Alkmène ayant lavé ses fils, gorgés de lait,
 En un creux bouclier à la bordure haute,
 Héroïque berceau, les coucha côte à côte,
 Et, souriant, leur dit: -- Dormez, mes bien-aimés.
 Beaux et pleins de santé, mes chers petits, dormez.
 Que la Nuit bienveillante et les Heures divines
 Charment d'un rêve d'or vos âmes enfantines! --
 Elle dit, caressa d'une légère main
 L'un et l'autre enlacés dans leur couche d'airain,
 Et la fit osciller, baisant leurs frais visages,
 Et conjurant pour eux les sinistres présages.
 Alors, le doux Sommeil, en effleurant leurs yeux,
 Les berça d'un repos innocent et joyeux.
 Ceinte d'astres, la Nuit, au milieu de sa course,
 Vers l'occident plus noir poussait le char de l'Ourse.
 Tout se taisait, les monts, les villes et les bois,
 Le cri du misérable et le souci des rois.
 Les Dieux dormaient, rêvant l'odeur des sacrifices;
 Mais, veillant seule, Héra féconde en artifices;
 Suscita deux dragons écaillés, deux serpents,
 Horribles, au replis azurés et rampants,
 Qui devaient étouffer, messagers de sa haine,
 Dans son berceau guerrier l'Enfant de la Thébaine.

Ils franchissent le seuil et son double pilier,
 Et dardent leur oeil glauque au fond du bouclier:
 Iphiclès, en sursaut, à l'aspect des deux bêtes,
 De la langue qui siffle et des dents toutes prêtes,
 Tremble et son jeune coeur se glace, et, pâlisant,
 Dans sa trreuer soudaine il jette un cri perçant,
 Se débat et veut fuir le danger qui le presse;
 Mais Héraclès, debout, dans les langes se dresse,
 S'attache aux deux serpents, rive à leurs cous vis-
 [queux

Ses doigts divins, et fait, en jouant avec eux,
 Jaillir comme une braise au delà de l'orbite.
 Leurs globes élargis sous l'étreinte subite
 Ils fouettent en vain l'air, musculeux et gonflés;
 L'Enfant sacré les tient, les secoue étranglés,
 Et rit en les voyant, pleins de rage et de bave,
 Se tordre tout autour du bouclier concave.
 Puis, il les jette morts le long des marbres blancs,
 Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.

Dors, Justicier futur, dompteur des anciens crimes,
 Dans l'attente et l'orgueil de tes faits magnanimes;
 Toi que les pins d'Oïta verront, bûcher sacré,
 La chair vive, et l'esprit par l'angoisse épuré,
 Laisser, pour être un Dieu, sur la cime enflammée,
 Ta cendre et ta massue et la peau de Némée!

LECONTE DE LISLE

(Poèmes antiques)

CE QU'IL NE FAUT PAS OUBLIER

par A. Khédry



A. KHÉDRY

Ce matin, en lisant les nouvelles, j'ai senti que quelque chose d'infinitement grave était sur le point de s'accomplir. Cette sensation, hélas, ne m'est pas inconnue: je l'avais déjà éprouvée une fois, quand on vint me dire que la France venait de déposer les armes. Depuis, je n'avais jamais cessé de m'attendre à toutes sortes de malheurs.

Aujourd'hui, j'apprends que l'armée grecque recule et que le Gouvernement hellène envisage l'éventualité d'un exil volontaire. Les politiques, verront là, naturellement, la vérification exacte de leurs prévisions. Moi, ces événements me dépassent, j'en conviens bien humblement, et je préfère n'y voir tout simplement qu'une trahison des dieux. Car, la mort dans l'âme, il faut bien que j'accuse de tous les maux qui arrivent à l'humanité — l'homme s'étant montré jusqu'ici incapable de bâtir son bonheur — les divinités qui président à nos destinées. Mes imprécations sont inutiles, je ne le sais que fort pertinemment, mais, seulement, comment croire que les choses ne sont plus les mêmes et qu'il faut cependant continuer à vivre comme si de rien n'était?

**Marchandises
fraîchement arrivées
d'Amérique**

Robes

Blouses

Chapeaux

Robes de Soleil

Pyjamas de plage

Shorts & Ensembles

Costumes de bain

Bijouterie fantaisie

La fameuse PERCALE américaine

Lavable, largeur 91 cms, pour robes d'intérieur
et de plage, pyjamas, etc.

CICUREL

R.C. 26426

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital souscrit L.E. 1.000.000

Capital versé „ 500.000

Reserves au 1er Juillet 1940 . . . 36.888

Siège Social au CAIRE: 45, rue Kasr el Nil

Siège d'ALEXANDRIE: 10, rue Stamboul

Correspondants dans les principales Villes du monde.

Traite toutes opérations de Banque

R. C. Caire No. 39

R. C. Alexandrie No. 692

CRÉDIT LYONNAIS

1400 SIÈGES

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 113

BUREAU AU MOUSKY: 71, RUE EL-AZHAR

COFFRES-FORTS EN LOCATION

19, rue Adly Pacha (Ex-Maghraby) - Le Caire

On me dit : cette guerre, comme toutes les guerres, est une guerre économique. J'en conviens — ce n'est pas pour rien que j'ai longuement baillé devant des livres d'Économie Politique (bien que, pour ce qui concerne la Grèce, cela me paraisse bien pauvre comme argument) — mais je refuse de comprendre (et je crois que je ne suis pas le seul) qu'un homme qui a faim puisse commettre un acte sacrilège sur le patrimoine de l'esprit pur (l'acte s'est répété à plusieurs reprises), sans que la justice divine ne l'en châtie aussitôt. Voilà pourquoi je dis que ce qui arrive à la Grèce, comme ce qui est arrivé à la France, est une trahison des dieux.

Qu'on excuse ma naïveté, aujourd'hui, même de plus forts que moi se sentent bousculés. Car, en vérité, il ne peut être question pour moi de sagesse ou de froid raisonnement, quand ces deux lumières, la France et la Grèce, me sont cruellement escamotées. Et ce qui irrite bien davantage, c'est que les esprits ne réalisent point encore tout le mal qui est fait à l'humanité par le dieu Force et oublient de mesurer la profondeur de la blessure dont ils saignent et qui demain les fera souffrir.

Mais, qu'importe. Je sais, ô Grèce, que ni victoires, ni défaites, ne peuvent ajouter à ta grandeur. Car ta grandeur n'est point bâtie sur la Matière. Pour ma part, que de fois ne me suis-je pas penché sur ta géographie humaine, et que de fois, ébloui, ne me suis-je pas dit : « Grèce, combien tu es belle ! Grèce, tu vivras tant que vivra l'Esprit ! »

Et c'est ce qu'aujourd'hui il ne faut pas oublier.

Keats



SUR UNE URNE GRECQUE

*Toi, fiancée encore inviolée de la quiétude,
toi, nourrisson du silence et des lentes heures,
rustique chanteur qui peut ainsi dire
un poème fleuri plus doucement que nos vers,
quelle légende enroule d'une guirlande de feuillage autour de ta forme
divinités ou mortels ou les deux à la fois.
dans Tempé ou les vallons d'Arcadie?*

*Quels hommes ou quels dieux sont-ce là? Quelles vierges résistent?
Quelle délirante poursuite! Quelle lutte pour échapper!
Quelles flûtes et crotales! Quelle fougueuse extase!
Les mélodies entendues sont douces, mais celles qu'on n'entend pas
sont plus douces; c'est pourquoi, ô suaves flûtes, jouez,
non pour l'oreille sensuelle, mais — plus attachantes —
chantez pour l'esprit des romances sans paroles.*

*Bel éphèbe, sous ces arbres, tu ne peux cesser
ton chant et jamais ces arbres ne peuvent être défeuillés.
Audacieux amoureux, jamais, jamais tu ne peux donner de baisers,
bien que tu sois près du but séduisant; cependant ne te chagrine pas.
Elle ne peut se flétrir, quoique tu n'atteignes pas ton bonheur;
à jamais tu aimeras et Elle sera toujours belle.*

*Ah! heureux, heureux rameaux! qui ne pouvez dépouiller
vos feuillages, ni jamais faire au printemps un signe d'adieu!
Et toi, heureux aulétride, infatigable.
à jamais jouant des airs à jamais nouveaux!
Plus heureux amour, plus heureux, heureux amour
à jamais brûlant et que l'on peut goûter sans fin,
à jamais haletant, à jamais jeune.
respirant bien loin au-dessus de toute passion humaine.
qui laisse les coeurs pleins d'une grande amertume et repu,
le front fiévreux et la langue desséchée!*

*Qui sont ceux-là qui vont au sacrifice?
A quel verdoyant autel, ô prêtre mystérieux,
conduis tu cette génisse qui meugle vers les cieux,
ses flancs soyeux tout parés de guirlandes?
Quelle petite ville, assise au bord d'une rivière ou sur le rivage de la mer,
ou bâtie sur une montagne avec une paisible citadelle,
est vide de sa foule, ce pieux matin?
Et tes rues, petite ville, à jamais
resteront silencieuses, et pas une âme, pour dire
pourquoi tu es déserte, ne peut jamais revenir.*

*O chef-d'oeuvre attique! Purs contours surchargés
d'une broderie d'hommes et de vierges en marbre,
de branches de forêts et d'herbes foulées,
toi, forme silencieuse, tu tourmentes notre pensée --
comme fait l'éternité. Fraîche églogue!
Quand ta vieillesse consumera cette génération,
tu demeureras, au milieu d'autres douleurs
que les nôtres, amie de l'homme à qui tu dis:
Beauté est vérité, Vérité est Beauté. Voilà tout ce que vous savez sur
terre et tout ce que vous avez besoin de savoir.*

JOHN KEATS

(extraits)

DEUX PRÉDESTINATIONS

par Mme Elisabeth Loukianoff, de l'Institut Kondakov



M^{me} ELISABETH LOUKIANOFF

Dans la famille des nations chaque peuple a sa prédestination à lui, et malheur à celui qui la trahit. C'est pourquoi l'Italie est allée par le fond après avoir rejeté son génie artistique pour la chimère martiale. Pour la Grèce, elle a su toujours garder son esprit intact malgré toutes les péripéties de son histoire.

Dès l'origine Rome et l'Hellade étaient les antipodes : Rome matérielle et sanguinaire, avec sa mentalité non compliquée restait toujours jalouse de la supériorité de l'Hellade, se révoltant contre son esprit élevé, incapable de le concevoir. L'âme de ces deux peuples se manifesta pleinement dans leur art ; tandis que la « Louve Capitoline » symbolisait par ses traits grossiers les idées matérielles de l'Empire Romain, la « Niké », dont chaque pli palpite, trahissait l'élan inspiré de la pensée hellénique. De même qu'en architecture, l'arc et le coupole reflétaient la détermination positive des Romains, les lignes calmes du Parthénon évoquaient la sérénité sublime du génie grec.

La même différence existait dans la croyance de deux nations, tandis que les dieux latins, peu poétiques, appelaient à la vengeance, la mythologie grecque éveillait les meilleures émotions de l'âme. C'est pourquoi l'esprit hellénique se prêta d'une façon étonnante à l'adoption du Christianisme. C'est par cet ordre des choses que l'esprit latin éclata en furie contre la doctrine chrétienne et, même après l'avoir embrassée, il resta indompté durant tous les vingt siècles et continua à se révolter de temps à autre, car c'était l'instinct du paganisme qui guidait la vie de la Rome papale ou le fanatisme de Savonarole et de l'Inquisition espagnole etc., et il est présent encore dans le fascisme ; de plus, les atrocités déployées contre l'Eglise au cours de la guerre civile d'Espagne sont de même nature.

Jamais il n'arriva chose semblable en Grèce ; les atrocités sont inconnues à son peuple humain d'un côté, et de l'autre la tolérance religieuse lui a toujours été particulière.

Hormis sa culture immortelle, la Grèce a encore une prédestination, dont la valeur commence à se

faire sentir en dépit du développement mondial de ces derniers temps, prédestination qui la rend gardienne du christianisme.

Cinq siècles avant notre ère la philosophie de Socrate et de ses disciples envisageait déjà l'idée du monothéisme, en préparant ainsi le terrain pour la doctrine à venir. Et lorsque Saint Paul vint à Athènes pour l'y prêcher, les aéropagistes l'écoutèrent avec une curiosité bienveillante, ses paroles inspirées étant toutes accessibles à leur mentalité souple.

Les Hellènes, une fois que le christianisme eut été embrassé par eux sans réserve, ont mis toute leur âme dans le zèle de le garder tel qu'il leur avait été donné, en plein éclat de sa simplicité apostolique.

Ainsi passèrent vingt siècles ; la civilisation universelle atteint son apogée, et simultanément l'athéisme se propage partout, basé sur une fausse idée de non-compatibilité de la science avec la foi en Dieu.

Cette maladie épidémique de notre époque nous a amenés au nouvel ordre de choses, c'est à dire à l'abîme.

La Sainte Russie, protectrice historique du Christianisme, dépravée d'avance par la théologie satanique de Léon Tolstoï, proclama avec le bolchévisme le royaume des sans-Dieu. Mais l'haleine néfaste du paganisme latin ébranla peu l'esprit orthodoxe du peuple hellène ; à sa onzième heure le grand Métaxas, s'appuyant sur l'Eglise, lui rappela sa prédestination.

Dans le chaos des ténèbres qui ont enveloppé l'Europe il existe encore un tout petit coin où brille la lumière de la foi pure et ascétique, foyer de la force suprême de l'esprit humain. C'est ἡ οἶκος ἡ Θεοῦ "Ἁθῶν la Maison de la Mère de Dieu Θεοτόκου comme on dit en Grèce, où Elle est très vénérée.

C'est là où est la source de la force morale grecque qui fait des miracles sur les champs de bataille.

A l'Eglise Grecque il est donné le bonheur d'être custode du St Sépulcre et du Mont Sinaï, fonction qu'elle accomplit avec une ténacité admirable depuis plusieurs siècles. Vraiment les paroles de Sa Béatitudo Christophoros, patriarche d'Alexandrie, sont dignes de toute attention, lorsqu'il exprima le voeu d'avoir pour l'Eglise Grecque sa place auprès des reliques de St Marc à Venise, de St Nicolas à Bari. Cette accession ne resterait pas veine.

Quand, l'orage qui sévit maintenant dans des proportions inouïes aura passé, nul doute que cette catastrophe n'ait été une secousse salutaire pour l'humanité, égarée dans l'abîme de néo-paganisme.

Sa laideur démasquée, l'esprit de ceux qui sortiront de cette épreuse sera purifié et concevra l'importance du Christianisme pour la culture intellectuelle.

Alors sur les ruines du nazisme moral la Grèce accomplira sa seconde prédestination — elle ouvrira au monde encore une fois son trésor de la foi chrétienne, oubliée à présent. ELISABETH LOUKIANOFF



MILTIADE MALAKASSIS

BYRON

*Upon the walls hang silver arms and weapons gold-enlaid,
And on the low divans around apparel rich doth lie,
Full bandoliers swing row on row, and belts of crimson braid,
While through the casement flows the dim reflect of lake and sky.*

*With tasselled fringes gay bedeck'd with flutt'ring nostrils wide,
An Arab stallion snorts and rears beyond the open door;
Before the pier that juts above the lagoon's rippling tide
A barque urged on by thrusting pole glides swiftly to the shore.*

*Franks, Souliots, Missolonghi's sons, e'er foremost in the van,
Sit on the ground with muscles tensed to rise with greeting loud
The instant He should loom in sight, the Hero and the Man,
The sunbeams gleaming halo-like upon His forehead proud.*

*Along the newly-painted barque the fisher-lad, aglow
With pride, doth gaze, as sea-born breeze bears him towards the
[land;
His heart is gay, for now the wind with louder song doth blow,
He spreads a rug across the stern and, waiting, he doth stand.*

*But He, since earliest break of dawn with plumed pen and fleet,
As if foreboding sweet or stern had banished Sleep's fair face,
Rhymes to this month of April sad - the last He as to greet,
Exalting thee in vibrant verse once more, O harried Race.*

*And I who then, a drop of blood, throbb'd in the manly breast
Of forbear standing there all of amid the chieftains stern,
And I who floated in the breath, with fleeting life impressed,
And I who in his eagle glance with smould'ring fire did burn.*

*Who knows in what ecstatic whirl I suddenly was swept
When open swung the oaken door unto the morning skies,
And' mid the chiefs' assembled throng, with smiling lips, He stept
And reaching my grandfather's side gazed deep into his eyes...*

(Transl. by Th. Ph. Stephanidès and G. C. Katsimbalis)

MILTIADE MALAKASSIS

DIAKOS

Trois petits oiseaux sont posés sur le retranchement de Diakos. L'un regarde Livadia et l'autre Zitouni; le troisième, le meilleur, dit dans un chant funèbre:

— Une masse noire s'est avancée, noire comme une nuée de corneilles. Est-ce Kalivas qui vient, est-ce Jean le svelte? Ce n'est pas Kalivas qui vient, ni Jean le svelte, c'est Omer Vrionis qui s'approche avec dix-huit mille hommes.

Quand Diakos l'entendit, cela lui déplut fort, il poussa un grand cri, appela son premier lieutenant:

— Rassemble mon armée, réunis mes pallikares, donne-leur de la poudre en abondance, des balles à poignées, fais vite, et prenons position là-bas, près d'Alamana, où sont de bons retranchements et de jolis abris.

Ils saisissent leurs sabres légers et leurs fusils pesants, arrivent à Alamana et occupent les retranchements.

— Courage, mes enfants, criait-il, n'ayez pas peur, tenez vaillamment comme des Hellènes, tenez bon comme des Grecs.

Ceux-ci eurent peur, ils se dispersèrent dans les bois et Diakos soutint le feu avec dix-huit gars. Trois heures il se battit contre dix-huit mille hommes; son fusil se fendit et se brisa en plusieurs pièces, il tira son sabre léger et s'élança dans le feu. Il tua des Turcs innombrables et sept bou-loukbachis, mais son sabre se cassa au-dessus de la poignée et Diakos tomba vivant aux mains des ennemis.

Mille le tenaient par devant, deux mille par derrière, et, en chemin O-

mer Vrionis lui demandait secrètement:

— Veux-tu te faire Turc, mon Diakos, changer de croyance, te prosterner à la mosquée et abandonner l'église?

Et Diakos lui répondit, il lui dit avec colère:

— Allez au Diable, vous et votre croyance, rênégats; je suis né Grec, et Grec je mourrai. Si vous voulez mille ducats et mille machmoutiehs, je ne vous demande que de m'accorder sept jours de vie, le temps que viennent Odysseus et Athanase Vayas.

Quand Chalil bey l'entendit, il écumait et s'écria:

— Et moi je vous donne mille bour-

ses et cinq en sus, pour que vous exécutiez Diakos, le terrible klefte; sinon il détruira les Turcs et toute leur puissance.

On prit alors Diakos et on le mit au pal. Tout droit on le dressa et lui souriait, il insultait leur croyance, il les appelait rênégats.

— Chiens, quand vous m'aurez empalé, ce ne sera qu'un Grec de moins. Qu'Odysseus et le Capitaine Nikitas soient saufs, ce sont eux qui extermineront les Turcs et anéantiront leur puissance.

(Chants Kleptiques)

(Trad. de Hubert Pernot)

A LA GRECE

Tes chefs-d'oeuvre ont formé nos coeurs, nos yeux,
 [nos fronts.
 Des échos de ta voix nos écoles sont pleines;
 Nos arts sont tous, ô race illustre des Hellènes,
 de ton pur idéal héritiers ou larrons.

L'air libre des hauteurs, l'air que nous respirons,
 tes poètes l'on fait de leurs nobles haleines;
 Tes héros ont sauvé l'Europe dans tes plaines,
 ils ont chassé le Perse à grands coups d'avirons!

Tu restes à jamais la nourrice sacrée
 de tous les peuples fiers dont l'âme chante et crée,
 et dont le bras ne sert que le droit et l'honneur,

Et tes derniers enfants, de toi dignes encore,
 sous un sceptre béni renaissant au bonheur
 rajeunissent l'éclat du nom qui les décore!

SULLY PRUDHOMME

L'HELLADE

Puisque de mes destins l'arrêt est prononcé
 et qu'aux profanes cris de la grande adultère
 j'aurai d'un sang pur demain marqué la terre,
 vieil aigle par les preux de mille coups percé,

Apollon, toi, seule dieu que mon culte ait fixé,
 flambeau toujours présent à ma carrière austère,
 apporte à mon chevet, du pâle graléataire
 dernier festin! Hélas, ce tableau bien pensé.

Merci, mon dieu, merci! Salut Grèce immortelle!
 Te voilà donc, doux champ de mon premier coup
 [d'aile,

Arène de tout rythme, azur ionien!

Lumière, ô de l'Amour pudique récompense!
 je meurs content! Je nage aux sources du vrai Bien
 Apollon, à présent, brise un roseau qui pense!

MAURICE DU PLESSIS

TYRTÉE AUX GRECS

Le soleil a paru: sa clarté menaçante
 Du fer des boucliers jaillit en longs reflets.
 Les guerriers sont debout, immobiles, muets;
 Ils pressent de leurs dents leur lèvre frémissante.
 Ils, pleins d'un vague effroi qu'ils ont peine à cacher,
 Attendent le péril, sans pouvoir le chercher.

Moment d'un siècle, horrible attente!

Ah! quand donnera-t-on le signal de marcher?
 Vieillard, garde ton rang...; mais il court, il s'écrit:
 « Le signal est donné de vaincre ou de mourir;
 Ma vie est mon seul bien, je l'offre à la patrie:
 Liberté, je cours te l'offrir. »

Opprobre à tout guerrier dans la vigueur de l'âge,
 Qui s'enfuit comme un lâche en spectacle au vainqueur,
 Tandis que ce vieillard prodigue avec courage
 Un reste de vieux sang qui réchauffait son coeur!
 Sous les pieds des coursiers il se dresse, il présente

Sa barbe blanchissante,

L'intrépide pâleur de son front irrité,
 Tombe, expire, et le fer, qu'il voit sans épouvante,

De sa bouche expirante

Arrache avec son âme un cri de liberté.

Liberté! Liberté! viens, reçoit sa grande âme!
 Devance nos coursiers sur tes ailes de flamme;
 Viens, Liberté, marchons. Aux vautours dévorants
 Que nos corps, si tu veux, soient jetés en pâture.
 Il est cent fois plus doux de rester dans tes rangs,

Vaincu, mort et sans sépulture,

Que de vaincre pour les tyrans.

Gloire à nous! gloire au courage!

Gloire à nos vaillants efforts!

A nous le champ du carnage!

A nous les restes des morts!

Rapportons dans nos murailles

Ceux qu'au glaive des batailles

Le dieu Mars avait promis:

Citoyens, voilà vos frères!

Ils ont pour lits funéraires

Les drapeaux des ennemis.

Survivre à sa victoire, ô douce et noble vie!

Mourir victorieux, ô mort digne d'envie!

Il rentre sans blessure, et non pas sans lauriers,

L'heureux vengeur de nos dieux domestiqués.

Quels bras reconnaissants ont dressé ces portiques?

Que de fleurs sur ces pas! que d'emblèmes guerriers!

Le peuple, aux yeux publics où ce héros préside,

Se lève devant son appui.

Le vieillard lui fait place, et la vierge timide

Le montre à sa compagne, en murmurant: c'est lui!

Il rentre le vainqueur, mais porté sur ses armes.

Est-il pour son bûcher d'appareil assez beau?

Pour le pleurer, est-il assez de larmes.

Est-il marbre assez pur pour orner son tombeau?

Ses exploits sont chantés, sa mémoire est chérie;

Il monte au rang des dieux qu'adore la patrie.

Elle comble d'honneurs ses mânes triomphants,

Et son père, et ses fils, et sa famille entière,

Et les enfants de ses enfants

Dans leur postérité dernière.

Debout, la lyre en main, à l'aspect des deux camps,

Ainsi chantait le vieux Tyrtée.

Pour la Grèce ressuscitée

Que ne puis-je aujourd'hui ressusciter ses chants!

Je vous dirais: ô Grecs, ressemblez à vos pères;

Soyez libres comme eux ou mourez en héros.

Jadis vous combattiez vos frères,

Et vous combattez vos bourreaux.

Ils viennent! Aux clartés dont la mer se colore

J'ai reconnu leurs pavillons.

Quel volcan a lancé ces épais tourbillons?

Dans l'ombre de la nuit qu'elle effroyable aurore!...

La dernière pour toi, que la flamme dévore,

Ils tombent ces palais que l'art en vain décore;

Et de ces bois en fleurs, où de tendres serments

Hier retentissaient encore,

Sortent de longs gémissements.

Ouvrez les yeux, ô Grecs! ô Grecs, prêtez l'oreille :
 Vous verrez le tombeau, vous entendrez les cris
 De tout un peuple qui s'éveille,
 Poursuivi par le fer, la foudre et les débris.
 Vous verrez une plage horrible, inhabitée,
 Où, chassé par les feux vainqueurs de ses efforts,
 Le flot qui se recule, en roulant sur des morts,
 Laisse une écume ensanglantée.
 Vengez vos frères massacrés,
 Vengez vos femmes expirantes;
 Les loups se sont désaltérés
 Dans leurs entrailles palpitantes
 Vengez-les, vengez-vous!... Ténédos! Ténédos!
 Deux esquifs à ta voix ont sillonné les flots:
 Tels, vomis par ton sein sur la plaine azurée
 S'avançaient ces serpents hideux,
 Se dressant, perçant l'air de leur langue acérée,
 De leurs anneaux mouvants fouettant l'onde autour d'eux,
 Quand la triste Ilion les vit sous ses murailles,
 A leur triple victime attachés tous les deux,
 La saisir, l'enlacer de leurs flexibles noeuds,
 L'emprisonner dans leurs écailles.

Tels et plus terribles encor,
 Ces deux esquifs de front fendent les mers profondes.
 De vos rames battez les ondes,
 Allez, vers ce vaisseau cinglez d'un même essor.
 L'incendie a glissé sous la carène ardente;
 Il se dresse à la poupe, il siffle autour des flancs;
 De cordage en cordage il s'élançe, il serpente,
 Enveloppe les mâts de ses replis brûlants;
 De sa langue de feu, qui s'allonge à leur cime,

Saisit leurs pavillons consumés dans les airs,
 Et, pour la dévorer, embrassant la victime
 Avec ses mâts rompus, ses ponts, ses flancs ouverts,
 Ses foudres, ses rochers engloutis par les mers,
 S'enfonce en grondant dans l'abîme.

Ah! puisses-tu toujours triompher et punir!
 Ce sont mes vœux, ô Grèce, et, devant l'histoire,
 Jadis l'heureux Tyrtée eût prédit ta victoire.
 Alors c'était le temps cher à ton souvenir,
 Où les amants des filles de mémoire,
 Comme dans le passé lisaient dans l'avenir.

Mais du jour qu'infidèle à ces vierges célestes,
 Leur hommage adultère a cherché les tyrans;
 Du jour qu'ils ont changé leurs parures modestes
 Contre quelques flambeaux de la pourpre des grands,
 Qu'ils ont d'un art divin profané les miracles,
 En illustrant le vice, en consacrant l'erreur,
 A leur bouche vénale Apollon en fureur
 A ravi le don des oracles.

Condamne-toi, ma muse, à des stériles vœux;
 Mais refuse tes chants aux oppresseurs heureux.
 Que de la vérité les vers soient les esclaves;
 De ses chastes faveurs faisons nos seuls amours:
 Sans orgueil préférons toujours.

Une pauvreté libre à des riches entraves;
 Et si quelque mortel justement respecté,
 Entend frémir pour lui les cordes de ma lyre,

O ma muse, qu'il puisse dire:
 « S'il ne m'admirait pas, il ne m'eût pas chantée! »

CASIMIR DELAVIGNE

HELLAS

Dans la grande aube du monde, l'esprit de Dieu
 déploya avec force le drapeau de la liberté au-dessus
 du Chaos et les légions des despotes s'enfuirent, com-
 me les vautours épouvantés s'enfuirent de l'Hima-
 laya à l'approche des séismes.

Ainsi du sein de l'aube orageuse des temps, la
 lumière de la liberté jaillit dans les hauteurs et ra-
 yonna. Thermopyles et Marathon, semblables à des
 montagnes illuminées par des phares se sont allu-
 mées à sa flamme qui monte. La Victoire ailée est
 descendue sur les champs de Philippes comme un
 aigle sur un promontoire... Et encore, telle un aigle
 qui se nourrit des rayons du matin et, dédaignant
 l'annonce de la tempête qui se prépare sur le front
 de bataille, reprend son essor aérien suspendu à la
 crinière des cèdres des montagnes, tandis que ses ai-
 glons guettent le battement de ses ailes dans le vent
 furieux, mourant de faim, telle aujourd'hui la Liber-
 té revient dans ce qui reste de la Grèce.

Ses blanches ruines resplendissent tandis que
 ses montagnes se perdent à l'Orient dans la lumière
 du jour. A l'abri de ses ailes, ses petits jouent, rani-
 més et, aux éclairs nus de la vérité, ils purifient leurs
 yeux éblouis. Que partout où elle passe, la Liberté
 laisse derrière elle un désert ou un paradis. Que la
 Beauté et la Bravoure partagent sa gloire ou son
 tombeau!

Dans le couchant du soleil de l'espérance pa-
 reilles à des figures de rêve, des îles paradisiaques
 resplendissent de gloire. Sous la voûte du ciel, leurs
 ombres voguent, lumineuses, l'écho de leur Océan,

la lumière de leur ciel, la musique et le parfum qui
 est le souffle de leur solitude, s'élèvent comme l'au-
 be sur un songe, comme le ciel au-dessus de la mort,
 à travers les murs de notre geôle... Et la Grèce qui
 est morte ressuscite.

Le grand siècle du monde renaît. L'âge d'or re-
 vient. La terre, semblable au serpent, change son
 vêtement usé par l'hiver. Le ciel sourit. Religions
 et empires ne jettent plus qu'un faible éclat, sembla-
 bles aux vestiges d'un rêve effacé. Une Grèce plus
 brillante élève au loin ses montagnes au-dessus des
 flots plus calmes. Un nouveau Pénée roule ses eaux
 à la rencontre de l'étoile du matin. Là où fleurit un
 Tempé plus beau, dorment les jeunes Cyclades sur
 un abîme plus ensoleillé.

Une Argo plus fière fend les mers chargée d'un
 trésor nouveau. Un nouvel Orphée chante encore et
 aime, et pleure et se lamente. Une fois encore un
 nouvel Odyssée abandonne Calypso dans son île na-
 tale.

Oh n'écrivez plus l'histoire de Troie si la terre
 doit devenir le livre de la mort. Ne mêlez plus la fu-
 reur de Laïos à la joie qui se lève sur des hommes
 libres bien qu'un Sphinx moins féroce aurait rajeuni
 des énigmes de mort que n'a jamais connus Thèbes.

Une nouvelle Athènes surgira et dans un loin-
 tain avenir, elle laissera comme le coucher du soleil
 dans le ciel, l'éclat de son aube; et elle laissera, si
 rien de si beau ne peut vivre, tout ce que la terre peut
 recevoir et que le ciel peut donner.

SHELLEY

CRECIAN SOIL

*Now that I must journey far across the sea,
Now that years may dwindle ere again we meet,
Let me take on parting just one gift from thee,
O beloved Country, O my Country sweet -
Just one gift made holy bey thy fragrant breath,
Soothing me in sorrow, battle, pain and toil,
Guarding me from sickness, guarding me from death:
Just one tiny handful of thy Grecian soil.*

*Soil that has been freshened by the breeze of night,
Soil that has been sweetened by the rain of May,
Soil that has been scented by the Summer bright,
Soil for ever blessed, soil that bears of aye
-- Fertile from the beauty of the Pleiads born,
Fertile from the kisses of the sunbeams gay --
Fragrant vines all tendrilled, tall and yellow corn,
Green and waving laurels, olives gaunt and gray.*

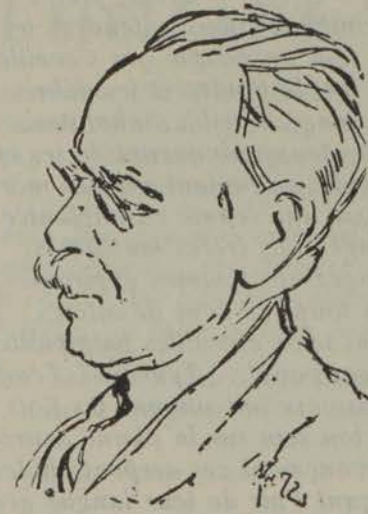
*Soil for ever honoured, from whose stones was built
The Parthenon, the fairest temple'neath the sun;
Soil to Glory wedded, on whose breast was spilt
Blood from gallant Souli, blood from Marathon;
Soil that has enfolded the heroic slain
From bold Missolonghi, from Psara's dark slope;
Soil whose magic rouses in my flagging brain
Courage, pride and glory, energy and hope;*

*Talisman, for ever on my breast'twill stay
And my heart's protector ever it shall be,
And its might shall vanquish the seductions gay,
Of the fair lands lying far beyond the sea.
For its charm shall bind me stronger day by day,
And where'er I travel but one wish shall burn
In my heart, O Hellas, once more to return.*

*And if it be fated-cruel fate and drear-
That thy strand, my Country, I should see no more,
On my chilling bosom I shall fell thee near,
I shall kiss thee dying, distant be thy shore.
Aye, if o'er the ocean I be laid to rest,
Lo! a foreign grave-yard's bitterness'twill foil
If I clasp in slumber to my frozen breast
Just one tiny handful of thy Grecian soil.*

G. DROSSINIS

(Transl. by Th. Ph. Stephanides and G. C. Katsimbalis)



G. DROSSINIS

COMBIEN DE GÉNÉRATIONS ONT PASSÉ

*Combien de générations et de générations ont passé,
pour que vienne ce jour, cette heure,
et combien d'autres passeront,
pour qu'elle vienne une seconde fois!*

*O miracle! Les peines se sont enduites de baume
Et se sont tus les thrènes éternels,
et s'est épandue sur les ruines froides
une céleste joie.*

*Toute la lumière qu'ont bue les marbres
endormis du sommeil des siècles,
— trésor des yeux incalculable —
ils l'ont subitement déversée;*

*et les colonnes debout ont redressé intacts
leurs chapiteaux effondrés;
les statues se sont haussées sur leurs socles,
et se sont rallumés les autels éteints.*

*Et quelque chose de beau, comme un hymne de
[grâces,
vers le calme divin du ciel,
de doux, de pur, s'est élevé léger,
dans un battement de larges ailes blanches.*

*Combien de générations et de générations ont passé,
pour que vienne ce jour, cette heure,
et combien d'autres passeront,
pour qu'elle vienne une seconde fois!*

G. DROSSINIS

(Trad. par Hubert Pernot)

HYMNE A L'HELLADE

O terre constellée de souvenirs augustes!...
Hier un ange noir a semé furieux,
Sur tes roses collines aux myrtes gracieux,
La douleur meurtrière et la misère injuste!...

Mais le sang de tes fils, dans les siècles de gloire
N'a pas en vain coulé, quand grave et entêté,
Un peuple entier de morts, dressait aux Libertés
Un Temple d'éternelle et de fière mémoire,

Car un cri magnifique a déchiré l'espace;
Et les lions descendus des montagnes d'airain,
Ont ébloui les nues de leurs faits souverains
Et rendu à l'Olympe sa glorieuse face...

—Oh! calme fronton des hautes sagesse! Socle
De la beauté, Hellas! les temps sont accomplis;
Tes enfants se réveillent, et les purs replis
De ta grandeur, s'animent, Hellas de Thémistocle!

Mais le deuil à nouveau, fileuse d'héroïsme,
Te hante et t'assombrit! Déjà tes vignes d'or,
Tes prairies enchantées et les bosquets où dort
Aphrodite jaillie des confins de ton isthme,

Ont résigné la joie. Jadis en Ionie
Des vierges adorées, recomposaient le soir
De chants et de parfums; et la lune, sans voir
Si la Fleur amoureuse veille, infinie

Se penchait sur le calice pur de leurs graciles
Mains... Or, si l'air chante encor, les femmes ont
Et les pampres verdoient sur les cierges sacrés ^{[pleuré;}
Afin que, libres fleurs, s'épanouissent nos Iles!...

... Iles dorées! Rhodes, où les lys et les roses
Ebauchent des baisers! Léros! azur léger
Sur les marbres polis et les calmes vergers,
O Sporades! martyres de tristesse encloses!

Sur votre sol aimé où des monstres impies
Ont dressé des canons, flottera tôt ou tard
De la ressurrection l'inflexible étendard.
Car il n'est plus de forces ni d'âmes assoupies:

Spartiates et Souliotes instaurent la Victoire,
Et jettent au futur les prémices ailés
D'un si juste Soleil, que les Cygnes volés,
Resplendiront bientôt dans leur native moire!

— Ainsi debout, dans l'ère à jamais solennelle,
Et défiant l'orage, les fils de Botzaris
Et de Léonidas, à l'univers surpris,
Dévoilent du Courage les cimes immortelles!

SOCRATE THEMELI

SONNET A LA GRECE

Quand Phoebus, encadré de ses deux tresses blondes,
Vers l'Hellade eut fixé son oeil éblouissant,
L'homme connut enfin qu'il était d'autres mondes
Où la gloire naissait dans l'écume du sang!

Mais d'un génie issu de métalliques ondes,
Où gris, l'olivier monte, et bleu, redescend,
Et la Beauté se frappe en médailles profondes
Au rythme de la vigne et du myrte bruissant...

Que ton ciel trop pur, ta montagne si blanche
Fassent de Toi l'éclat échappé du soleil:
C'est lui qui maintenant sur ton miroir se penche,

Ivre de tes reflets de Méditerranée;
Il sait qu'il n'en ait point au monde de pareil
Pour aimer d'un coeur, l'énorme destinée!

CLAUDE TAHA HUSSEIN



J'AI REVÊ DE LA GRECE

La Grèce! — Cher pays où dorment mes aïeux!
L'écume de ses mers et l'azur de ses cieux
Emeuvent mon sommeil et mon rêve est plein d'elle!
...J'ai rêvé d'un hameau tout fleuri d'asphodèle
Et d'une pauvre église au bord d'un chemin creux..
Voyageur fatigué traînant des pieds ocreux,
Je me reposais là, près d'un moine en extase.
Dans l'ombre fulgurait une humble iconostase.
Et je disais aux saints dans la nef assemblés:
Braves saints, bénissez les raisins et les blés
Pour la joie et l'espoir des celliers et des granges.
Donnez à l'oranger de vermeilles oranges
Et des fruits gonflés d'huile à l'effort des pressoirs,
Afin que, dans la paix reposante des soirs,
Des vieux toits du hameau s'élève la prière!...
Un matin, aux premiers rayons de la lumière,
Il est passé là-bas un monstre aérien,
Et de la pauvre église il ne resta plus rien,
Pas même les bons saints qui l'avaient protégée...
C'était sur un îlot, sur les flots de l'Egée...

LUCIEN SCIUTO



Femme Souliote

LES HABITANTS DE PARGA

— Oiseau noir, qui viens du rivage d'en face, dis-moi quelles tristes plaintes, quelles lamentations déchirantes s'élèvent de Parga? Les Turcs l'ont-ils assailli, est-ce la guerre qui l'incendie?

— Les Turcs ne l'ont pas assailli, ce n'est pas la guerre qui l'incendie; on a vendu ses habitants comme des chèvres, comme des bestiaux, et les infortunés se préparent à aller vivre à l'étranger. Ils vont laisser leurs maisons, les tombes de leurs pères, ils vont laisser le pèlerinage, que les Turcs fouleront au pieds. Les femmes s'arrachent les cheveux, elles frappent leurs blanches poitrines, les vieillards chantent des chants funèbres, les popes dépouillent leurs églises en pleurant.

— Voyez-vous ce feu, quelle noire fumée il fait? On brûle là des ossements, des ossements de braves qui ont été l'effroi des Turcs et qui ont fait rôler le vizir; là sont les os du père que réduit en cendres le fils, afin que les Liapes ne les trouvent pas, et que les Turcs ne les foulent pas.

Ecoutez ces plaintes dont retentissent les bois, ces lamentations, ces sombres mirologues. C'est parce qu'ils se séparent de leur malheureuse patrie; ils embrassent les pierres et le sol, ils portent la terre à leur bouche.

ENTHOUSIASME

Allons jeunes hommes! Allons, marche!...

ANDRE CHENIER

*En Grèce! en Grèce! adieu, vous tous! il faut partir!
Qu'enfin, après le sang de ce peuple martyr,*

Le sang vil des bourreaux ruisselle!

En Grèce, ô mes amis! vengeance! liberté!

Ce turban sur mon front! ce sabre à mon côté!

Allons! ce cheval, qu'on le selle!

*Quand parlons-nous? Ce soir! demain serait trop long.
Des armes! des chevaux! un navire à Toulon!*

Un navire, ou plutôt des ailes!

Menons quelques debris de nos vieux régiments,

Et nous verrons soudain ces liges ottomans

Fuir avec des pieds de gazelles!

Commande-nous, Fabrier, comme un prince invoqué!

Toi qui seul fus au poste où les rois ont manqué;

Chef des hordes disciplinées,

Parmi les grecs nouveaux ombre d'un vieux romain,

Simple et brave soldat, qui dans ta rude main

D'un peuple as pris les destinées!

De votre long sommeil éveillez-vous là-bas,

Fusils français! et vous, musiques des combats,

Bombes, canons, grêles cymbales!

Eveillez-vous, chevaux au pied retentissant,

Sabres, auxquels il manque une trempe de sang,

Longs pistolets gorgés de balles!

Je veux voir des combats, toujours au premier rang!

Voir comment les spahis s'épanchent en torrent

Sur l'infanterie inquiète;

Voir comment leur dramas, qu'emporte leur coursier.

Coupe une tête au fil de son croissant d'acier!

Allons... Mais quoi, pauvre poète,

Où m'emporte moi-même un accès belliqueux?

Les vieillards, les enfants m'admettent avec eux,

Que suis-je? — Esprit qu'un souffle enlève,

Comme une feuille morte, échappée aux boulevaux,

Qui sur onde en pente erre de flots et flots,

Mes jours s'en vont de rêve en rêve.

Tout me fait songer: l'air, les près, les monts, les bois.

J'en ai pour tout un jour des soupirs d'un hautbois,

D'un bruit de feuilles remuées;

Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,

J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir

Où se regardent les nuées.

J'aime une lune, ardente et rouge comme l'or,

Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor

Blanche au bord d'un nuage sombre.

J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,

Passant devant le seuil de fermes avec bruit,

Font aboyer les chiens dans l'ombre.

VICTOR HUGO



ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20.000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

BANQUE DE COMMERCE

N. Tépéghiosii & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

CAPITAL AUTORISE L.E. 200.000

CAPITAL VERSE.....L.E. 160.000

Siège Social: LE CAIRE, 147, Rue Emad el Dine R.C. No. 4993

Téléphones: Direction: Nos. 54700 et 55410

Portefeuille, Change No. 41671

Succursale: à Alexandrie, 17 Rue Stamboul R.C. No. 16508.

Téléphones: Direction: No. 20932

Changes, Marchandises, Recouvrements: No. 22370

Portefeuille, Renseignements, Caisse: No. 28197, Titres, Positions: No. 24637

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes, Avances sur Valeurs publiques, sur Marchandises et sur Effets
Dépôts à Vue et à Echéance fixe; émission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes
d'Egypte et de l'Etranger, etc., etc.

Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.
Service spécial de Caisse d'Epargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

Lebon & Cie.

53, Avenue Fouad 1er. - LE CAIRE

Force Motrice Electrique à tarif réduits pour Industries

Vente et location de chauffe-bains à gaz
et d'appareils et moteurs électriques.

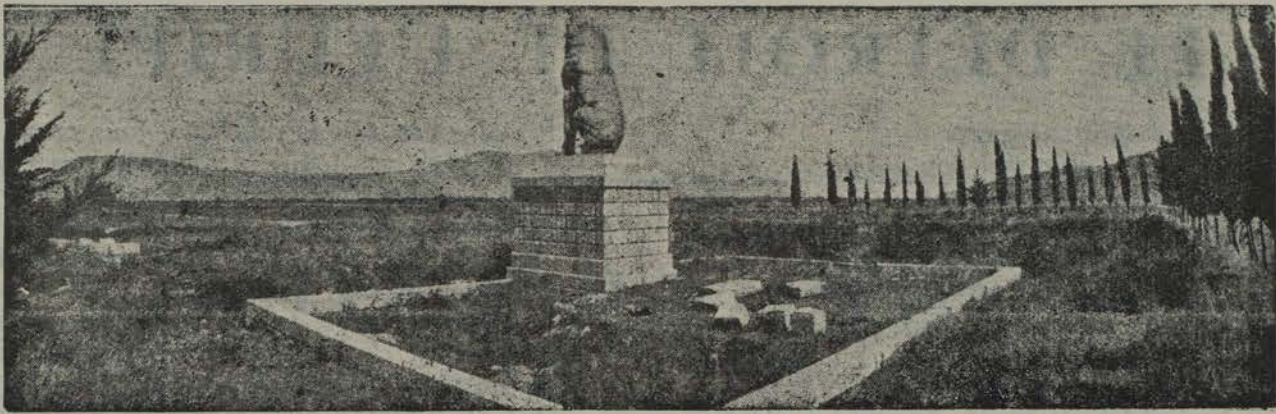
Appareillage en tous genres **GAZ & ELECTRICITÉ**

COKES CALIBRES

BRAI (Pitch)

COUDRON BRUT ET DESHYDRATE

HUILES DERIVEES DU GOUDRON, NAPHTALINE



Le lion de Chéronée. Au fond le paysage historique.

Après la désastreuse bataille de Chéronée, les Athéniens transportèrent leurs morts à Athènes et, selon la loi et les coutumes en vigueur depuis la seconde guerre médique, les enterrèrent au Céramique, ancienne nécropole de la capitale. Une simple épitaphe glorifiait leur bravoure.

Les Thébains, eux, inhumèrent leurs héros sur le champ même de la bataille, sans aucune épitaphe, mais érigèrent sur les lieux, à l'aide de plusieurs blocs de marbre, la statue colossale d'un lion mourant. La terre s'était affaissée sous son poids et, en 1818 on retrouva le lion brisé en neuf morceaux. Seule la tête était pleine, l'intérieur du corps était creux.

Combien impressionnante est l'éloquence muette dégagée par la structure à la fois vigoureuse, fière et noble de ce gigantesque monument. Le lion reste un héros jusque dans la défaite. Épuisé par le combat, il s'est accroupi. Mais un ultime et suprême sursaut le redresse fièrement sur ses pattes. Vains efforts! Moribond son regard brille encore! Sa gueule s'entr'ouvre pour un dernier cri de douleur qu'il étouffe entre ses mâchoires contractées; il ne veut pas qu'on entende sa plainte. Au deuil de la perte de sa liberté, s'ajoutait, pour la Grèce, la légitime fierté d'elle-même. A Chéronée, souffla encore une fois un vent d'énergie nationale et les querelles intestines firent trêve devant le danger extérieur.

HERMANN HETTNER

HELLAS

Je voudrais, en ce moment, avoir la puissance de l'âme poétique de Shelley pour vous donner quelque sentiment de la beauté et de la profonde spiritualité de tout ce qui caractérise la Grèce: paysages, souvenirs, habitants. Je voudrais vous faire connaître l'incomparable transparence de l'air, l'azur du ciel, la senteur du pin, la beauté du cerisier en fleurs, le pittoresque du pipeau du berger qu'on entend de loin dans la tranquillité de la campagne. Je voudrais vous faire connaître les admirables paysans grecs, leur intelligence, la pureté de leur âme, leur incomparable hospitalité. Je voudrais vous montrer les enfants à l'école du village, avec leurs yeux pétillants d'intelligence, leur maître qui n'a pas d'autre pensée que d'agrandir et d'embellir son école. Je voudrais que vous ayez connu un certain Nico qui, né de parents pauvres, travailla toute sa jeunesse comme manoeuvre, apprit à lire à 30 ans, s'enrichit ensuite et peut aujourd'hui discuter des affaires internationales, parler littérature et philosophie avec n'importe quel diplomate ou professeur de l'Université. Je voudrais que vous ayez connu un certain Hadjipavlos et que vous vous soyez assis avec moi dans la cour de sa maison, sur la colline d'où son regard embrasse avec amour et tendresse son immense olivaie. Je voudrais que vous ayez été avec moi sur la place du village, sous l'antique platane quand les anciens viennent en fustanelle, discuter sur la situation dans le monde entier, quand les filles et les garçons dansent, avec leurs costumes de fêtes, leurs danses nationales si pittoresques.

Vous comprendriez alors qu'il se peut que ces hommes soient pauvres, qu'ils soient privés des choses élémentaires indispensables à la vie civilisée d'aujourd'hui, qu'ils portent sur leurs visages marqués par les privations, les traces d'un esclavage qui dura des siècles, mais qu'ils n'ont cependant rien

perdu du noble héritage d'innombrables générations qui ont connu la plus haute civilisation humaine.

Je voudrais que vous soyez aujourd'hui dans les beaux villages grecs, que vous voyez les jeunes gens partir pour la guerre en chantant, pleins d'enthousiasme, que vous voyiez leurs mères leur faire les mêmes adieux que les mères spartiates faisaient à leurs fils. Vous seriez alors convaincus que non seulement l'Etat hellénique est admirable pour avoir donné une telle réponse à l'insolente provocation, mais que le peuple lui-même, malgré tout ce qu'il a enduré, est toujours digne de son magnifique héritage. Et que ne contient-il cet héritage? Poésie, tragédie, philosophie, histoire, philologie, mathématiques, athlétisme, tout ce que l'humanité a de beau et de grand sont des mots et des idées grecs. Sparte et Athènes, Salamine et les Thermopyles, Sophocle et Praxilène, Platon et Aristote, ont pour l'histoire plus d'importance que tout ce qu'a fait toute autre nation.

C'est à cette nation que Mussolini s'est attaqué par trahison, pour l'incorporer dans son Impero, ce lamentable empire de pacotille, qu'il a tenté de créer avec des bombes et de l'huile de ricin, et qui a fait faillite.

Avec une magnifique résolution les huit millions de Grecs se sont levés comme un seul homme contre cette impudente menace, qui ne s'appuie que sur le poids de fer et la lueur du feu. Mais l'agresseur ne pourra jamais soumettre cette nation qui durant des siècles, des millénaires, a vécu pour la liberté. Aucune force matérielle ne la réduira, car comme dit Shelley en vers magnifiques :

La Grèce a posé les bases de son gigantesque édifice au fond de sa mer limpide, sous le torrent des guerres, là où le Verbe est roi, portant une couronne éternelle.

NOEL BAKER

LE DÉTROIT DE L'EURIPE

Il faisait nuit; le ciel était sublime;
 La terre offrait sa brume et la mer son abîme
 Voici la question qui se posait devant
 Des hommes secoués par l'onde et par le vent:
 Faut-il fuir le détroit d'Euripe. Y faut-il faire
 Un front terrible à ceux que le destin préfère,
 Et qui sont les affreux conquérants sans pitié?
 Ils ont une moitié, veulent l'autre moitié.
 Et ne s'arrêteront qu'ayant toute la terre.
 Demeurer, ou partir? Choix grave. Angoisse austère
 Les chefs délibéraient sur un grand vaisseau noir.
 Bien que ce ne soit pas la coutume d'avoir
 Des colloques la nuit entre les capitaines,
 La guerre ayant déjà des chances incertaines
 Et l'ombre ne pouvant, dans les camps soucieux,
 Qu'ajouter à la nuit des cœurs la nuit des cieux,
 Bien que l'heure lugubre où le prêtre médite
 Soit aux discussions des soldats interdite,
 On était au conseil, vu l'urgence. Il fallait
 Savoir si l'on peut prendre une hydre en un filet
 Et la Perse en un piège, et forcer les passages
 De l'Euripe, malgré l'abîme et les présages.
 Les hommes ont l'énigme éternelle autour d'eux.
 Devait-on accepter un combat hasardeux?
 Les nerfs étaient à l'ancre autour du grand navire,
 Les mâts se balançaient sur le flot qui chavire,
 L'aiglon remuait l'eau que rien ne corrompt;
 Et sur la poupe altière où veillaient, casque au front,
 Les archers de Platée, hommes de haute taille,
 Thémistocle, debout en habit de bataille,
 Cherchant à distinguer dans l'ombre des lueurs,
 Parlait aux commandants de la flotte, rêveurs.

— Eurybiade à qui Pallas confie Athènes,
 Noble Adymanthe, fils d'Ocyre, capitaine,
 De Corinthe, et vous tous, princes et chefs, sachez
 Que les dieux sont sur nous à cette heure penchés;
 Tandis que ce conseil hésite, attend, varie,
 Je vois poindre une larme aux yeux de la patrie;
 La Grèce en deuil chancelle et cherche un point d'appui.

Rois, je sens que tout ment demain trompe aujourd'hui,
 Le jour est louche, l'air est fuyant, l'onde est lâche;
 Le sort est une main qui nous tient, puis nous lâche;
 J'estime peu la vague instable, mais je dis
 Qu'un gouffre est moins mouvant sous des pieds plus hardis
 Et qu'il faut traiter l'eau comme on traite la vie,
 Avec force et dédain; et, n'ayant d'autre envie
 Que la bataille, ô grecs, je la voudrais tenter!
 Il est temps que les cœurs renoncent à douter,
 Et tout sera perdu, peuple, si tu n'opposes
 La fermeté de l'homme aux trahisons des choses.
 Nous sommes de fort près par Némésis suivis,
 Tout penche, et c'est pourquoi je vous dis mon avis.
 Restons dans ce détroit? Ce qui me détermine,
 C'est de sauver Mégare, Egine et Salamine,
 Et je trouve prudent en même temps que fier
 De protéger la terre en défendant la mer.
 L'immense roi venu des ténèbres profondes
 Est sur le tremblement redoutable des ondes,
 Qu'il y reste, et luttons corps à corps. Rois, je veux

Prendre aux talons celui qui nous prend aux cheveux,
 Et frapper cet Achille à l'endroit vulnérable.
 Que l'augure appuyé sur son sceptre d'érable,
 Interroge le foie et le cœur des moutons
 Et tende dans la nuit ses deux mains à tâtons,
 C'est son affaire; moi soldat, j'ai pour augure
 Le Glaive, et c'est par lui que je me transfigure.
 Combattre, c'est démence? Ah! soyons insensés!
 Je sais bien que ce prince est effrayant, je sais
 Que du vaisseau qu'il monte un démon tient la barre;
 Ces mères sont hideux, et leur flotte barbare
 Fait fuir éperdument la flottante Délos;
 Ils ont bouleversé la mer, troublé les flots,
 Et dispersé si loin devant eux les écumes
 Que l'eau de l'Hellespont va se briser à Cumès.
 Je sais cela. Je sais aussi qu'on peut mourir.

Un prêtre.

Ce n'est point pour l'Hadès, trop pressé de s'ouvrir.
 Que la nature, source et principe des choses,
 Tende sa triple mamelle à tant de bouches roses;
 Elle n'a point pour but le monstrueux tombeau;
 Tendre, elle donne, au seuil des jours pleins de chimères,
 Pour berceuse aux enfants l'espérance des mères,
 Et le glaive farouche est par elle abhorré
 Quand elle fait jaillir des seins le lait sacré.

Thémistocle.

Prêtre je sais cela. Mais la patrie existe.
 Pour les vaincus, la lutte est un grand bonheur triste
 Qu'il faut faire durer le plus longtemps qu'on peut.
 Tâchons de faire au fil des Parques un tel noeud
 Que leur fatal rouet déconcerté s'arrête.
 Ici nous courrons tout, de l'Eubée à la Crète;
 C'est donc ici qu'il faut frapper ce roi, contraint
 De confier sa flotte au détroit qui l'étreint;
 Nous sommes peu nombreux, mais profitons de l'ombre,
 La grande audace peut cacher le petit nombre;
 Et d'ailleurs à la mort nous irons radieux.
 Montrons nos cœurs vaillants à ce grand ciel plein d'yeux.
 Si l'abîme est obscur, les étoiles sont claires;
 Les heures noires sont de bonnes conseillères,
 O rois, et je reçois volontiers de la nuit
 L'avis sombre qui fait que l'ennemi s'enfuit.
 Par le tombeau béant je me laisse convaincre;
 Consentir à mourir c'est consentir à vaincre;
 La tombe est la maison du pâle sphinx guerrier
 Qui promet un cyprès et qui donne un laurier;
 Elle se ferme au brave osant heurter sa porte;
 Car, devant un héros, la mort est la moins forte.
 C'est pourquoi ceux qui sont imprudents ont raison.
 Les deux mille vaisseaux qu'on voit à l'horizon
 Ne me font pas peur. J'ai nos quatre cents galères,
 L'onde, l'ombre, l'écueil, le vent, et nos colères.
 Il est temps que les dieux nous aident; et d'ailleurs
 Nous serons pires, nous, s'ils ne sont pas meilleurs.
 Nous les ferons rougir de nous trahir. Le sage,
 C'est le hardi. Vaincu, moi, je crache au visage
 Du destin; et, vainqueur, et mon pays sauvé,

*J'entre au temple et je baisse à genoux le pavé.
Combattons. --
Comme s'ils entendaient ces paroles,*

*Les chevaux du soleil dirent: Xercès s'en va!
Deux jours après, à l'heure où l'aube se leva,
Les vaisseaux secouaient aux vents leurs banderoles;*

VICTOR HUGO

ÉLOGE D'ATHÈNES

*Athènes! honneur de la lyre!
Ta louange, je veux la dire
Comme le Thébain, d'une voix
Douce au coeur et forte à l'oreille,
Et Pindare, qui s'émerveille,
Le pouvait moins que je le dois.*

*Certes, la plus illustre race
A tes fils a transmis l'audace
De faire preuve de leur sang,
De cueillir à la même rive,
Avec le fruit mûr de l'olive,
Le laurier toujours verdissant.*

*Les redoutables destinées,
A presser ta perte obstinées,
N'espèrent plus d'y réussir:
D'autres succombent à leur rage;
Mais, toi, le Temps même est le gage.
Qui répond de ton avenir.*

*Muses! vous de qui la mémoire
Est le spectacle de la gloire,
Apprenez - moi, filles du ciel,
Par quelle influence divine
Athènes, dès son origine,
Se racheta du sort mortel?*

*Car, d'Athènes suivant l'exemple,
Des ruines je tire un temple
Elevé sur de tels sommets,
Qu'unissant l'envie à la guerre
La basse audace du vulgaire
Ne pourra l'abattre jamais.*

(Les poésies)

RAYMOND DE LA TAILHÈDE



MESSAGE

*Que tes armes victorieuses, Athéna des Grecs
héroïques -- hâtent dans la lutte pour la liberté, la
venue de tes soeurs Geneviève de Paris et Jeanne
de Lorraine.*

Jeanne Marguerite d'Autricque



Athéna Promachos
(VI. Siècle A. J. C.)



STATUE DE DIANE

Long passé, je souris, mais tu sévis encore
A l'heure où sur les toits rôdent les chats, vigiles,
Du meurtre intime, du silence,

Il fallait dénouer ces noeuds de la mémoire,
Il a fallu briser cette écorce, changer
Au creux d'une statue antique, inviolée,
L'emplacement du cœur,
Le secret touffu d'un visage.

Diane qui passait demeure ici captive
Du sourire d'avril, ou du marbre, ou du vent.
J'ai vu son arc bandé, ses yeux vides, sa main
Dure de chasserresse, et je tremble! j'entends
Mille clameurs soudain des bêtes innocentes
Qui du profond du temps montent, se répercutent
De cœur en cœur, d'arbre en arbre...

Et Diane, épousée éternelle du marbre,
Sa grâce est incertaine et figée, et son pas
Est suspendu mais ne s'arrête pas.

GILBERT TROLLIET

AUX ITALIENS

A bas le glaive, ô Italiens! C'est une arme qui vous pèse
Remplacez-là par la guitare légère qui berce les amours.
Laissez les chants de guerre aux guerriers, et de Bellini
Faites ainsi qu'autrefois résonner les mélodies...

En de sauvages péans votre voix risquerait de s'érailler
A bas le glaive, ô Italiens! Il n'est pas fait pour vous!...

O Brutus et Scipions de théâtre.

Elancez-vous sur le plateau couvert de fleur de la scène,
Laissez à d'autres le champ baigné de sang où gronde la bataille
Et où s'apprête à manier l'épée la Prusse votre alliée.

A elle à braver le feu, à vos armées le fruit de la victoire.

A bas la baïonnette, ô Italiens, elle n'est pas faite pour vous.

En avant ô armées qui n'avez jamais connu le combat.

Parez-vous de rubans

Et avec des bouquets tendus en guise de baïonnettes, parlez
Guitare en bandouillère... Devant Venise

Entonnez une de ces aubades qui toujours vous mène à la victoire.

Surtout pas d'armes! Une chanson suffit à disperser l'ennemi!

A bas les lauriers, ô Italiens! Ils ne sont pas faits pour vous!

Où donc avez-vous pu ceindre le glaive et le laurier?

A Custozza (1)? Devant Lissa (2) ou Ferrare?

Quittez ces airs de bravade qui ne vous siéent point.

Jouer de l'épée et jouer de la guitare sont chose différente

Ornez d'une rose le pommeau de votre épée qu'aucune tâche de
[sang ne souille.

A bas le glaive, ô Italiens! Il n'est pas fait pour vous!

Munissez-vous du stylet, votre arme nationale,

Qui seule affronte la nuit mais jamais le jour éclatant.

Loin de vous les fusils meurtriers. A vos oreilles,

Les balles vibrent comme la pire des cacophonies.

Que vient donc chercher votre nation parmi des soldats?

A bas la baïonnette, ô Italiens! Elle n'est pas faite pour vous.

Abandonnez, ô braves, la baïonnette avide de sang,

Ne vous réjouissez pas des victoires étrangères.

Baissez le front, ô mendiants de la gloire,

Et acceptez l'aumône des Prussiens et des Français!

Votre gloire est une fraude et volés sont vos lauriers.

A bas ces lauriers, ô Italiens, ils ne sont pas faits pour vous.

O héros de Custozza, Thémistocles de Lissa,

Vous qui avez jeté votre dévolu sur notre contrée.

Vos tombeaux vous y attendent, venez donc les conquérir.

Sur chaque rive un Tegetthof (3) vous guette...

Venez, que de comptes n'avons-nous pas à régler!

A bas le glaive, ô Italiens, il n'est pas fait pour vous!

J'aurais rougi pour vous au lieu de vous railler,

Si votre ingratitude ne m'avait point si violemment révolté.

Vous n'avez pas encore obtenu l'affranchissement de votre pays

O conquérants vaincus, Latins ingrats,

Et déjà vos premières vantardises se tournent contre nous.

A bas la baïonnette, ô Italiens! Elle n'est pas faite pour vous.

Quelles sont vos prouesses, ô foules fanfaronnes,

Avez-vous connu le creuset de la lutte?

Affronté la fureur des Puissances d'Occident, sans alliée aucune,

Vos brûlots ont-ils jamais incendié trois escadres?

Byron a-t-il été des vôtres? est-il mort parmi vous!

A bas les lauriers, ô Italiens. Ils ne sont pas pour vous!

(Traduit par Athina J. Pappa)

ACHILLE PARASCHOS

(1) CUSTOZA: Bourg d'Italie, près de Vérone, où les Autrichiens battirent les Piémontais en 1848 et les Italiens en 1866.

(2) LISSA: île de Yougoslavie, dans l'Adriatique, où les Italiens furent battus par les Autrichiens en 1866.

(3) TEGETTHOF: Amiral autrichien qui battit près de Lissa la flotte italienne.

Grèce-Egypte

UNE ÉMOUVANTE MANIFESTATION EN FAVEUR DES ÉTUDIANTS HELLÈNES

ELECTRE, de Jean Giraudoux

AU THÉÂTRE DE L'OPÉRA ROYAL



Deux scènes d'Electre

Ce n'est pas sans quelque appréhension que je me décidai à assister à la représentation d'Electre, donnée à l'Opéra par un groupe d'étudiants de la Faculté des Lettres au profit des Etudiants hellènes blessés. J'ai conservé de Giraudoux une impression agréable, certes mais non dépourvue d'une certaine fatigue. Il s'y est, même, mêlé, après «Intermezzo» et «Ondine» un peu de déception. Cette recherche constante de l'image rare ce mode d'expression sybillin qui est celui de certains de ses personnages, les tirades copieuses, constituent, une forme de théâtre qui gagne, à mon sens, à être lue plutôt qu'interprétée. Il y faut, en effet, des qualités de finesse et d'intelligence qu'il est difficile de réunir en une seule et même distribution.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire des étudiants qui ont monté ce spectacle, c'est que ces qualités s'y sont trouvées en partage, à des degrés divers, chez la plupart d'entre eux. Le mérite personnel de M. Fattouh Nachati, le metteur en scène, a été d'utiliser, au maximum, ces aptitudes et de les faire valoir en temps opportun; de sorte qu'il a été donné à chaque interprète d'avoir «son bon moment» comme on dit. Et ce n'est pas tout. Il a, en outre, admirablement ajusté ses décors de façon à donner une vue panoramique de la ville d'Argos d'un bel effet scénique. Je ne m'explique pas, cependant, la présence de marches de part et d'autres de la colonnade: cette particularité lui donnait l'air d'un simple motif décoratif très approprié certes, mais ne faisant partie d'aucun ensemble déterminé. Les jeux de lumières, fort bien réglés, donnaient un relief saisissant à tout ce dispositif.

Mlle. Amina Taha Hussein était *Electre*. Implacable dans la réalisation de son dessein, inaccessible à la supplication, allière dans son attitude, comme une des colonnes du palais qui l'abritait, Mlle Taha Hussein a été tout cela avec aisance, en grande artiste. Le rôle comporte, cependant, une dose d'émotion; elle a été bannie; c'est dommage!

Mr. Moents Taha Hussein était le Mendiant. Rôle giralducien par excellence. Servi par un timbre de voix magnifique, Mr. Taha Hussein, sauf à la fin du 2e acte où il accusa des signes de fatigue, bien explicables d'ailleurs, s'en est tiré avec tous les honneurs. Bravo «Mendiant».

M. Raymond Francis en «Jardinier» a détaillé, avec intelligence et sensibilité, son difficile monologue du 2e acte. Il a été fort applaudi et pour cause.

M. Rouchdi Kamel a fait du Président une composition très agréable et M. Démosthène Théocary a été très digne en Egiste.

Une mention spéciale à Mlle Wafika El Chiati, sympathique et volage Agathe et à la plus petite des Guichard, espiègle Euménide.

Mlle Ida Nasrakah, dans le rôle complexe de Clytemnestre, M. Elie Jacoel, dans celui d'Oreste, ainsi que les nombreux figurants et figurantes ont été tous bons dans leurs emplois respectifs.

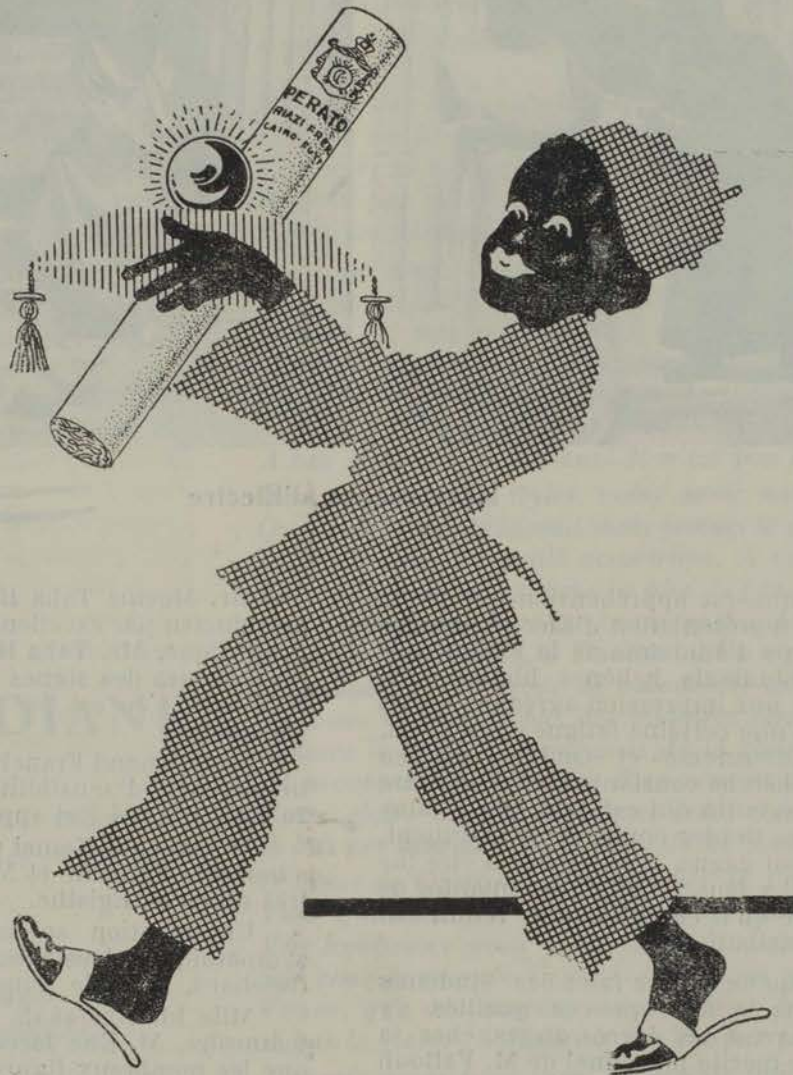
Le Maître Abdel Halim Aly dirigeait la musique de scène. Je ne sais si les thèmes étaient appropriés; quant à la direction elle était excellente.

La représentation était précédée d'une allocution du Dr. Mohamed Awad, vice doyen de la Faculté, exaltant le courage héroïque de la Grèce meurtrie. «Ce courage qui a étonné le monde et auquel la Faculté Egyptienne des Lettres vient rendre un hommage modeste mais fervent. Témoignage émouvant entre tous qui dénote, encore et toujours, la perennité de la Grèce et de la civilisation dont elle a été le berceau.

S.E. M. Dimitri Capsalis, ministre de Grèce, répondit en remerciant la Faculté et l'Egypte pour la sympathie, toujours vivace, dont continuent à jouir ses compatriotes dans la Vallée du Nil. M. Georges Aziz qui lut le message du ministre, en français, en donna également lecture en arabe.

GEORGES VASDÉKIS

Un régal!... ces Kyriazi



CIGARETTES
KYRIAZI FRÈRES

Buvez frais
Vivez joyeux...

(Kabelais)



STELLA
LA BIÈRE DE LUXE
FRAÎCHE

SPINA

Ne dites pas "Un Whisky"

Demandez du



**JOHNNIE
WALKER**

Vous obtiendrez ainsi du Whisky Ecossais

... et du meilleur !